# MILITARIA MAGAZINE

HORS-SERIE N°4
69 FF
495 FB

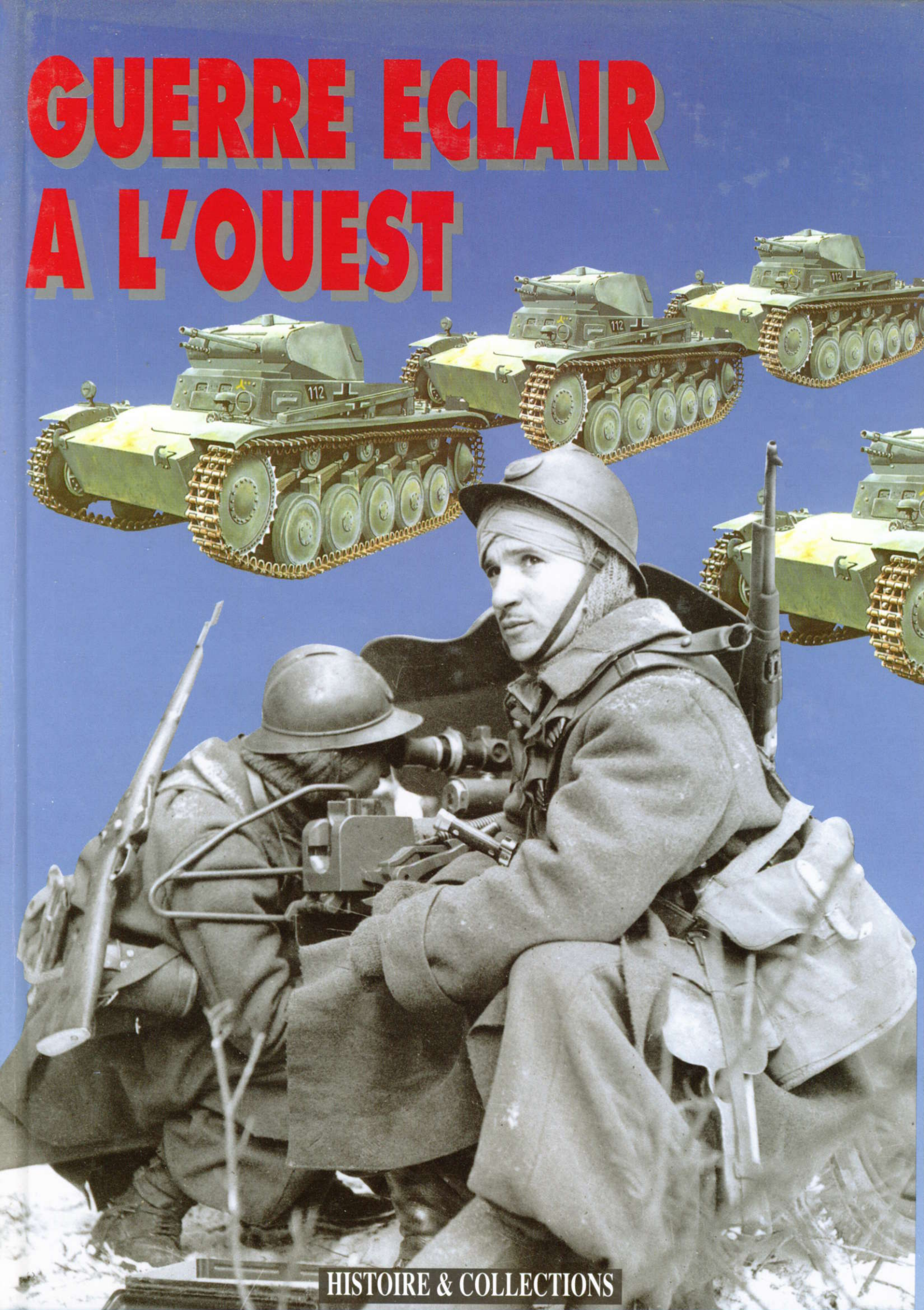
# GUDERIAN PERCE A SEDAN

LES GRANDES BATAILLES DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Yves BUFFETAUT
Dessins en couleurs de
Jean RESTAYN

M4837 - 4 H - 69,00 F - RD

# GUERRE ECLAIR A L'OUEST



HISTOIRE & COLLECTIONS

LES GRANDES BATAILLES
DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE
Collection hors-série Militaria N° 4

# GUDERIAN PERCE A SEDAN

**Yves BUFFETAUT**
**Dessins en couleurs de Jean RESTAYN**
**Cartographie de Jean-Marie MONGIN**

Avec la participation exceptionnelle de
**François VAUVILLIER**
pour les notices sur le matériel français

HISTOIRE & COLLECTIONS - PARIS

**10 mai 1940, la montée en Belgique... Nous sommes ici dans le secteur de la 1re armée, qui compte dans ses rangs le corps de cavalerie (2e et 3e DLM), la plus puissante force blindée française structurée.**
**Au premier plan, un char Hotchkiss, dont le matricule N° 40 834 indique le 834e mis en service (la tranche 40 000 étant réservée aux chars Hotchkiss, et la série 40 001 à 40 400 ayant été attribuée au premier type H 35). Il s'agit donc ici d'un H 39, dont le compartiment moteur plus massif et carré, invisible sous son camouflage de branchages, abrite un 120 ch, au lieu des 70 ch du H 35. Cette indication précieuse nous permet d'écarter la 2e DLM (dotée de H 35) au profit de la 3e DLM.**
**Au second plan, une voiture de liaison tout terrain Laffly S 15 R.**

# DES ARDENNES A LA MER, ou une rencontre obligée en Belgique...

**Si en 1914, l'armée française fut dans une certaine mesure surprise par l'avance allemande en Belgique, il n'en est certes plus de même en 1940.**

Le plan français est avant tout un moyen d'enrayer toute répétition de la manœuvre Schlieffen d'août 1914. Pour cela, le général Gamelin dispose de certains atouts mais doit aussi prendre en compte de nombreux handicaps. Au premier rang de ceux-ci se trouve bien sûr la position officielle belge de stricte neutralité.

S'il ne fait pas de doute que la Belgique se rangera dans le rang des Alliés à l'instant même où les Allemands pénétreront sur son sol, il est impossible de mettre sur pied le moindre plan de coopération précise au front avec l'armée belge. Nous verrons plus loin les graves inconvénients qu'engendrera cette situation.

## Bras de fer en Belgique

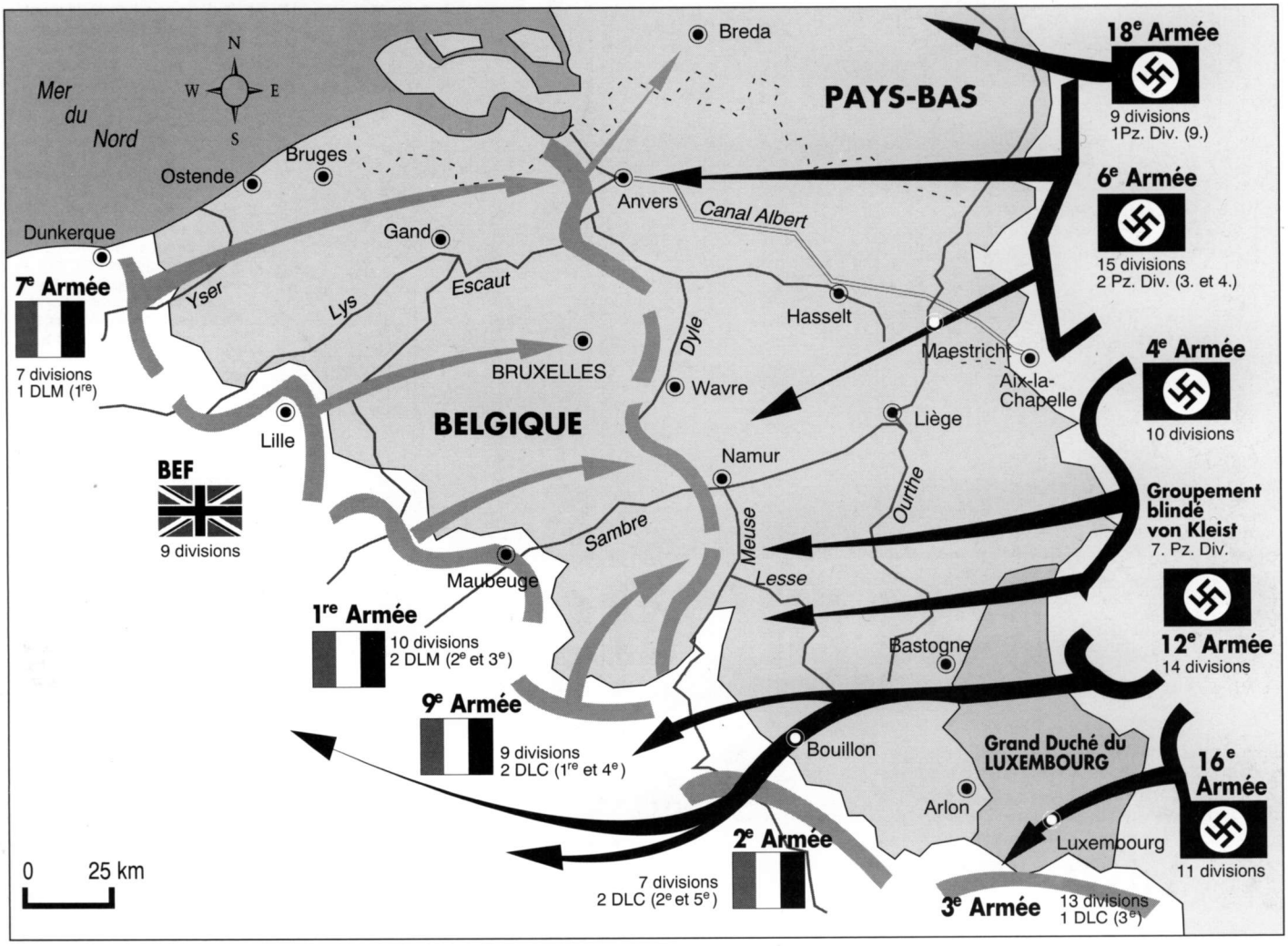
Le plan français qui mûrit longuement pendant les huit mois d'inactivité de la drôle de guerre est appelé « manœuvre Dyle », puis « manœuvre Dyle-Breda ». Dès le début de la guerre, Gamelin s'est douté qu'une attaque allemande ne pourrait guère passer que par la Belgique, en raison de la garde formidable montée par la ligne Maginot à la frontière franco-allemande. Une telle déduction apparaît d'ailleurs clairement aux yeux de tous, mais la réflexion de Gamelin est intéressante en ce qu'elle dépasse le simple cadre de la Belgique. Pour le général en chef français, il est évident que les Allemands envahiront aussi les Pays-Bas et le Luxembourg.

Dans un premier temps, Gamelin envisage de porter des troupes — au minimum des avant-gardes —sur l'Escaut, en cas d'attaque allemande. Ceci permettrait de créer un front solide derrière une coupure naturelle, de protéger efficacement le bassin houiller du Nord et l'agglomération lilloise, et enfin de soutenir l'armée belge. En cas d'invasion de la Belgique, il serait en effet illusoire de vouloir protéger la frontière franco-belge, quasiment indéfendable, des villes comme Roubaix et Tourcoing se situant exactement sur la ligne frontière.

Dès le mois d'octobre, le plan français devient plus hardi, puisqu'il est alors question de faire pénétrer trois armées en Belgique : 9e et 1re armées françaises, armée britannique (BEF), ainsi que le XVIe CA.

En novembre, le plan se précise avec la volonté de se porter sur la Dyle. Cette ligne de la Dyle présente en effet de nombreux avantages : elle raccourcit considérablement le front allié et permet la protection des bassins houillers belges du Hainaut et du Borinage.

En décembre, il est décidé de porter des éléments de la 7e armée sur l'Escaut maritime pour obtenir la jonction avec les forces hollandaises à Breda. Mais les généraux Georges et Gamelin ne se cachent pas la difficulté d'une telle manœuvre : 200 kilomètres séparent Breda de la frontière française, alors que la frontière allemande n'est qu'à 100 kilomètres. Les




**Les deux généraux en chef alliés, lord Gort et Gamelin, au cours d'une rencontre au GQG britannique, le château de Couroy, le 13 octobre 1939. Si les deux hommes portent une tenue kaki avec culotte mastic (la Grande-Bretagne ayant en cela inspiré la France), on remarque que le général Gamelin est resté fidèle au col fermé, alors que le col ouvert à la manière anglaise a été adopté pour l'armée française en 1938. Gamelin est en « tenue N° 3 » avec chemise blanche, cravate noire et ceinturon à plateaux.**

chances sont grandes que les Allemands arrivent les premiers à Breda. C'est pourtant un risque à courir.

## Dyle-Breda : un pari impossible ?

Si les avantages du plan Dyle-Breda sont clairs, notamment racourcir le front et lui donner de la profondeur afin de préserver le territoire français, tout en maintenant les Allemands à distance des côtes de la Manche, les zones d'ombre ne manquent pas.

En premier lieu, c'est une manœuvre essentiellement passive : les armées alliées attendent que les Allemands frappent les premiers, ce qui est contraire aux règles élémentaires de la stratégie, d'autant que les contre-mesures souffrent d'un défaut flagrant : l'objectif des armées française et britannique est d'attendre l'ennemi sur la Dyle, au mieux de se porter sur la position belge du canal Albert. C'est là que se déroulera la bataille décisive. L'argument de Gamelin est que l'armée allemande, loin de l'abri de la ligne Siegfried, sera vulnérable. Mais que dire de l'armée française loin de la ligne Maginot ? A la lecture du plan de Gamelin, il apparaît que le général en chef espère infliger aux Allemands une sorte de « 15 juillet 1918 », lorsque l'armée française brisa net la dernière tentative de Ludendorff pour percer le front allié, avant de contre-attaquer de façon décisive. Mais rien, à la fin de 1939, ne laisse penser que l'Allemagne soit à un point d'épuisement comparable à celui de juillet 1918.

## Le plan Manstein

Du côté allemand, les stratèges ne sont guère plus inspirés au début de la guerre. D'abord effrayés à l'idée de combattre sur deux fronts, ils sont ensuite soulagés par l'étonnante passivité de la France qui n'attaque pas durant la campagne de Pologne alors que la Wehrmacht n'aligne pas en face d'elle plus de 33 divisions, dont seulement huit d'active.

Les premiers plans d'une attaque à l'ouest, fournis à Hitler en septembre 1939, manquent singulièrement d'originalité. Ce sont de grossières redites des manœuvres de 1914, qui provoquent le mépris d'Hitler. Celui-ci accusera Keitel et Jodl de « *chausser les bottes de Schlieffen* ».

En octobre 1939, le *Fall Gelb* qui est proposé au Führer est de meilleure facture. L'assaut à l'ouest ne se limite plus à une reprise du plan Schlieffen car, outre la Belgique, envahie en partie aux moyens de forces aéroportées, les Pays-Bas seront eux aussi attaqués, tandis qu'une diversion puissante, exécutée par deux Panzer-Divisionen, sera lancée via le Luxembourg contre le territoire français, vers Sedan.

Ce plan est accepté et sa date d'exécution est fixée au 12 novembre 1939. Le mauvais temps cause son report à *quinze* reprises ! Et, le 10 janvier 1940, un avion de liaison allemand se pose par mégarde en Belgique, près de Mechelen-sur-Meuse. Les plans du *Fall Gelb* sont alors capturés par les Belges. Pour l'état-major allemand, tout est à refaire. Notons aussi qu'avec des preuves aussi flagrantes de la volonté allemande d'envahir la Belgique, il est confondant que celle-ci soit restée neutre. Son passage dans le camp allié à cette époque aurait sans aucun doute transformé de façon radicale la physionomie de la bataille à venir.

Lorsque le *Fall Gelb* tombe entre les mains belges, l'Oberstleutnant Schmundt, officier d'ordonnance d'Hitler, présente au Führer un nouveau plan réalisé par le chef d'état-major de von Rundstedt au groupe d'armées A, von Manstein. Immédiatement, Hitler est enthousiasmé par cette manœuvre qui s'éloigne radicalement du plan Schlieffen. Pour Manstein, le poids principal de l'offensive doit se porter sur l'aile gauche. Forte de sept divisions blindées et soutenue par 38 divisions d'infanterie, cette aile gauche frappera le dispositif français là où il est le plus faible : dans les Ardennes. Une fois rompu le front, l'attaque se développera directement vers la Manche, via la vallée de la Somme, afin d'encercler le gros des forces françaises et britanniques, venues chercher le contact avec les Allemands en Belgique.

Toute la stratégie allemande bascule donc : l'effort principal passe de l'aile droite à l'aile gauche. L'invasion des Pays-Bas et de la Belgique devient une gigantesque diversion destinée à tromper les Alliés et à les fixer au nord, tandis qu'un grand mouvement enveloppant se développera au sud, puis plein nord-ouest jusqu'à la mer.

**Dans les premières Panzer-Divisionen, le nombre de chars légers, c'est à dire d'engins dotés de canon de 2 cm ou seulement de mitrailleuses, représente plus de la moitié des effectifs. Sur le front des Ardennes, les 1., 2., 5., et 10. Pz.Div. sont dans ce cas. En revanche, dans les 6., 7. et 8. Pz.Div., constituées durant l'hiver 1939-1940, les chars sont moins nombreux mais de meilleure qualité. On y trouve notamment beaucoup d'engins tchèques, Pz 35 (t) ou Pz 38 (t). Cette photo de chars du Panzer Korps Guderian a été prise au sud de la Meuse, près de Sedan. Elle montre deux Pz 38 (t) et trois Panzer II. Un petit insigne est visible sur la tourelle du Panzer II du premier plan : un grand Z vertical barré d'un petit Z horizontal. (BA)**

# LES FORCES EN PRESENCE

## I - Le groupe d'armées A de von Rundstedt

Avec 45 divisions et demie, dont 7 blindées, le **groupe d'armées A** est le plus puissant de la Wehrmacht au 10 mai 1940. Il est chargé d'effectuer la percée décisive dans les Ardennes et en France.

Au nord, le **groupe d'armées B**, de von Bock, aligne 29 divisions et demie, dont trois Panzer-Divisionen. Sa mission est l'invasion des Pays-Bas et de la Belgique.

Enfin, dans un rôle purement statique, les 19 divisions du **groupe d'armées C**, de von Leeb, tiennent la ligne Siegfried.

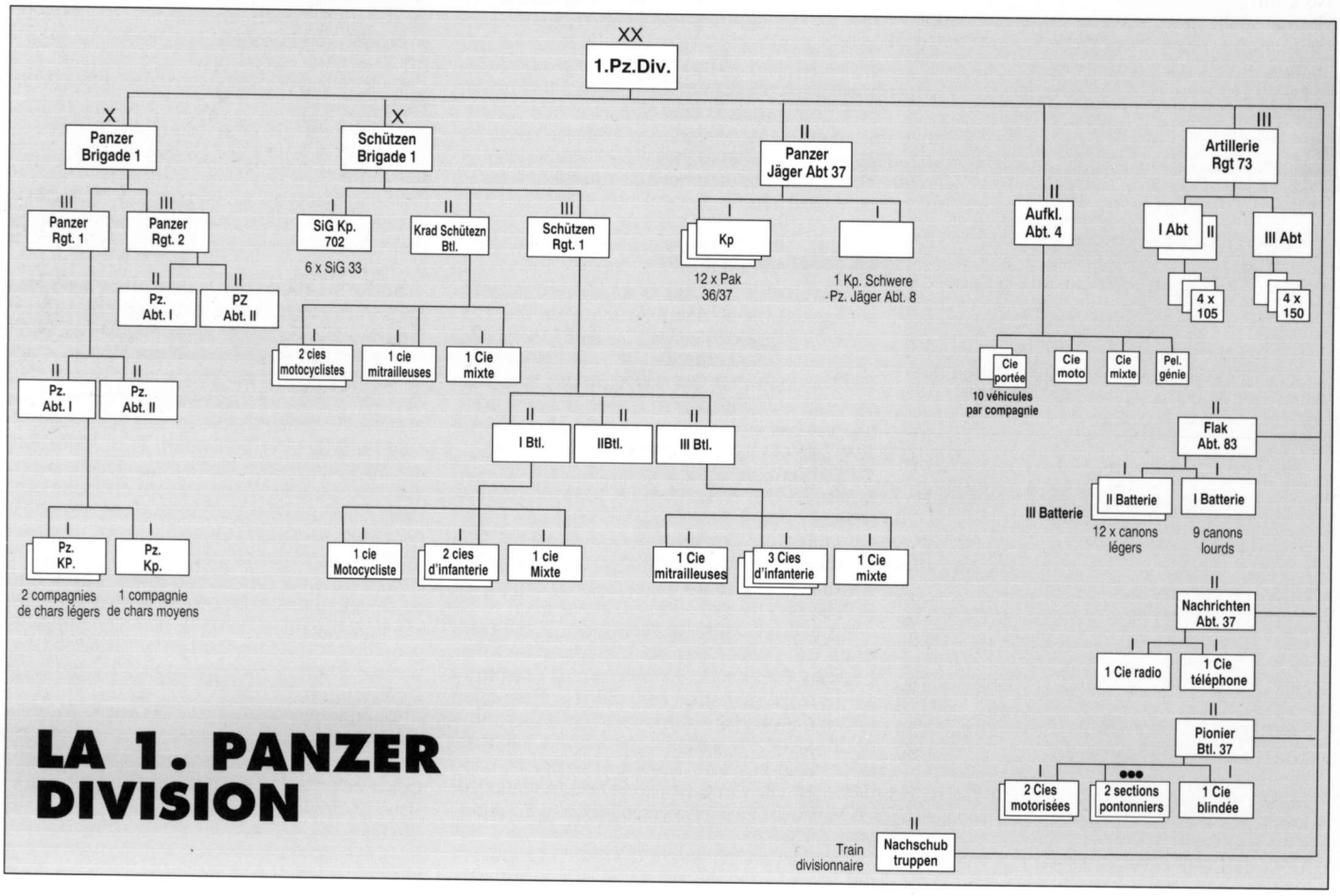
Au sein du groupe d'armées A, les divisions blindées sont articulées en trois corps d'armée blindés. Le plus important est le **XIX. Pz.A.K.** de Guderian, avec les 1., 2. et 10. Pz.Div.

Le **XV. Pz.A.K.** du général Hoth se compose des 5. et 7. Panzer-Divisionen.

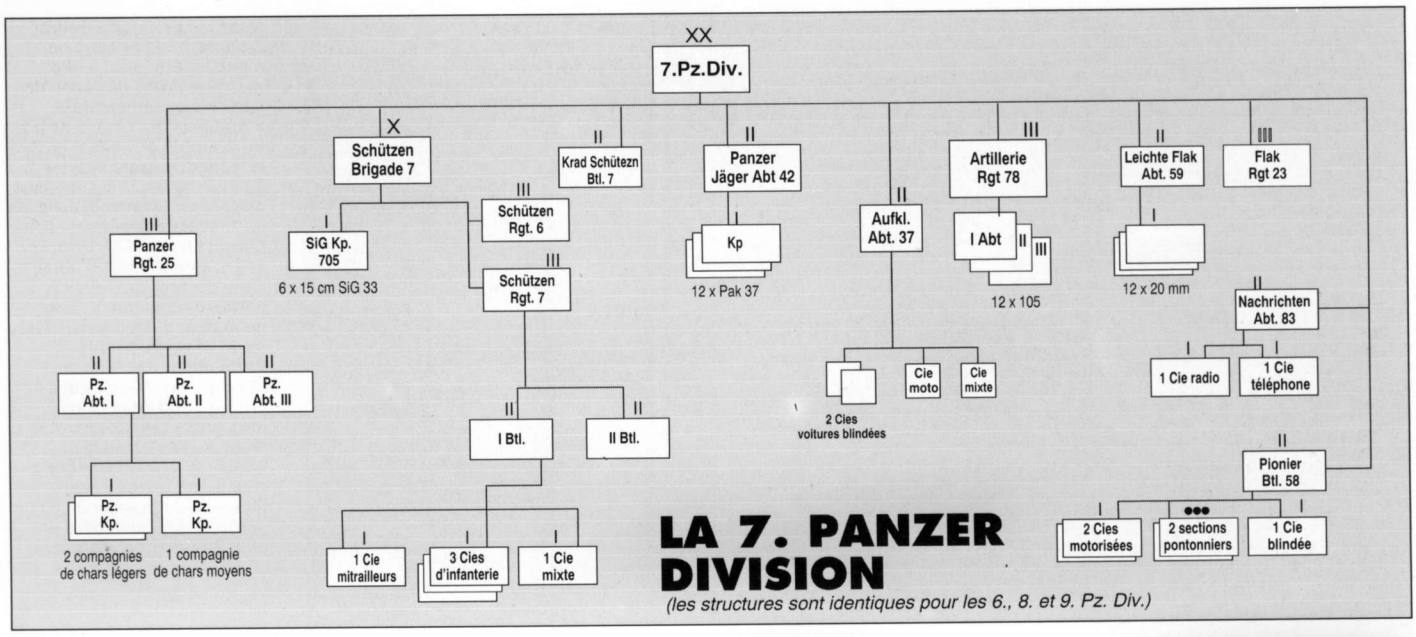
Enfin, le **XXXXI. Pz.A.K.** du général Reinhardt aligne deux Panzer-Divisionen, les 6. et 8. Pz.Div.

### Les Panzer-Divisionen

Les effectifs de chacune des divisions blindées allemandes sont très variables. Les organigrammes présentés ici concernent les deux types de divisions rencontrés alors :




**LA 1. PANZER DIVISION**




— la Panzer-Division premier modèle, avec deux Panzer-Regiment de deux bataillons chacun, qui concerne les Pz.Div. n° 1, 2, 3, 4, 5 et 10.

— la Panzer-Division issue des Leichte-Divisionen de 1939, avec un seul Panzer-Regiment à trois bataillons.

La 9. Panzer-Division est un cas particulier, car elle ne comporte qu'un seul régiment blindé de deux bataillons, au lieu de trois. Ses effectifs sont donc beaucoup plus réduits. Nous ne traiterons pas plus de cette division qui, engagée au nord de la Belgique dans le cadre de la manœuvre de diversion, ne nous concerne pas ici.

## Les autres unités blindées

Outre ces sept divisions blindées, pas moins de cinq Abteilungen de Panzerjäger et quatre batteries de Sturmgeschütz ont servi durant la campagne de France, aussi bien sur le front des Ardennes qu'en Belgique ou aux Pays-Bas. Voici leur liste [1] :

Heeres Pz.Jäg.Abt.(Sfl) 521, avec 18 Panzerjäger I (4,7cm Pak(t)Sfl),
Heeres Pz.Jäg.Abt.(Sfl) 605, avec 18 Panzerjäger I,
Heeres Pz.Jäg.Abt.(Sfl) 616, avec 27 Panzerjäger I,
Heeres Pz.Jäg.Abt.(Sfl) 643, avec 27 Panzerjäger I,
Heeres Pz.Jäg.Abt.(Sfl) 670, avec 27 Panzerjäger I.

Heeres Sturmgeschütz Batterie 640, avec 6 StuG III,
Heeres Sturmgeschütz Batterie 659, avec 6 StuG III,
Heeres Sturmgeschütz Batterie 660, avec 6 StuG III,
Heeres Sturmgeschütz Batterie 665, avec 6 StuG III.

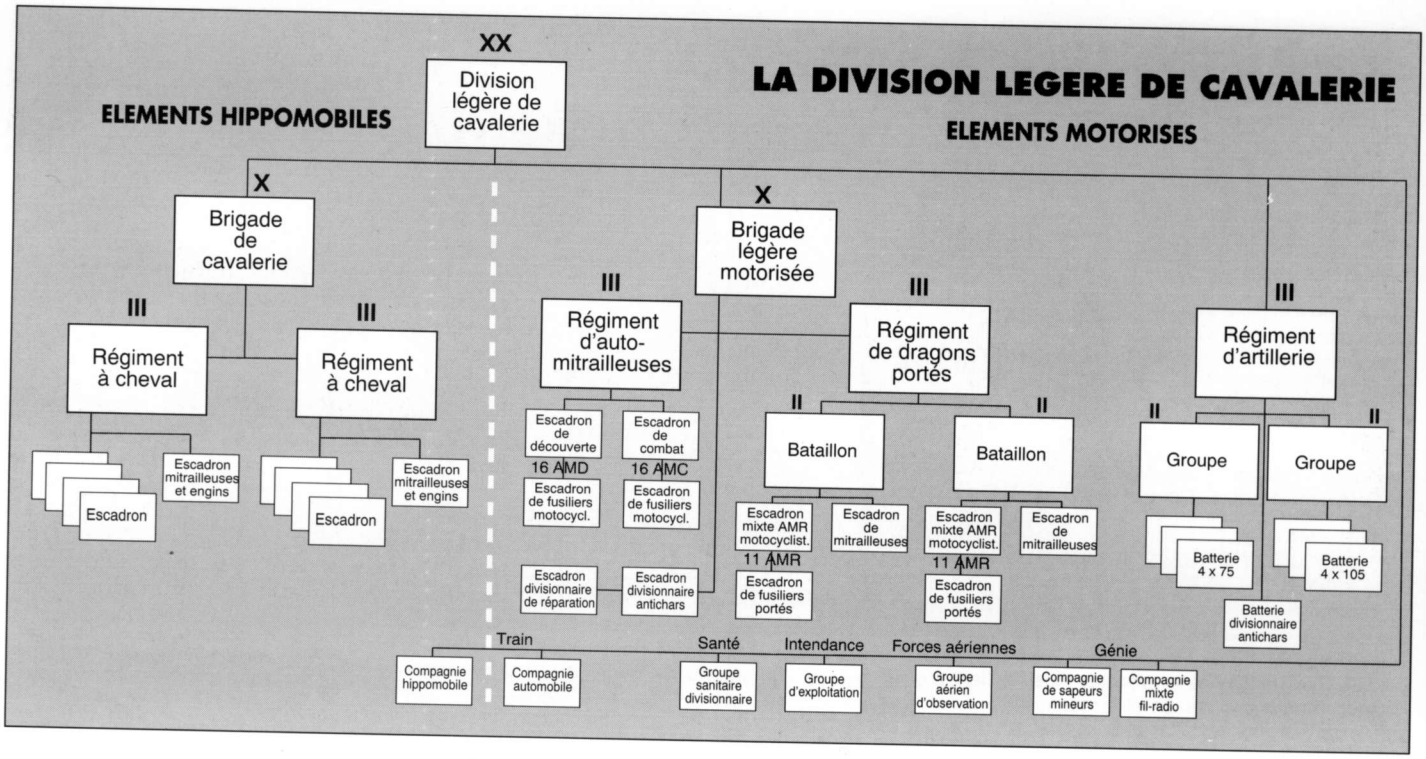
1. Ces chiffres sont donnés par Steven J. Zaloga, dans *Blitzkrieg*, Arms & Armour Press, London, 1980, 96 pages.

**Un sIG 33 dans les rues d'Anhée, en Belgique, au bord de la Meuse. Cet engin bâtard, typique de la campagne de France, est réalisé sur châssis de Panzer I, modifié de façon à accueillir un obusier d'infanterie sIG 33 complet, avec ses roues à rayons. Celui visible sur cette photo appartient à la sIG Kompanie 705 de la 7.Panzer-Division de Rommel. (BA)**

## COMPOSITION DES PANZER-DIVISIONEN ENGAGEES DANS LES ARDENNES ET A SEDAN EN MAI 1940

| *division* | *régiments* | *chars légers* | *chars moyens* | *unités d'infanterie* | *unités de reconnaissance* | *unités du génie* |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 1.Pz.Div. | Pz.Rgt. 1 & 2 | 161 | 98 | Schtz.Brig. 1. & sIG Kp. 702 | Aufkl.Abt. 4 | Pio.Btl. 37 |
| 2.Pz.Div. | Pz.Rgt. 3 & 4 | 175 | 90 | Schtz.Brig. 2. & sIG Kp. 703 | Aufkl.Abt. 5 | Pio.Btl. 38 |
| 5.Pz.Div. | Pz.Rgt. 15 & 31 | 243 | 84 | Schtz.Brig. 5. & sIG Kp. 704 | Aufkl.Abt. 8 | Pio.Btl. 89 |
| 6.Pz.Div. | Pz.Rgt.11 & Pz.Abt. 65 | 59 | 159 | Schtz.Brig. 6 | Aufkl.Abt. 57 | Pio.Btl. 57 |
| 7.Pz.Div. | Pz.Rgt. 25 | 109 | 110 | Schtz.Brig. 7 & sIG Kp. 705 | Aufkl.Abt. 37 | Pio.Btl. 58 |
| 8.Pz.Div. | Pz.Rgt. 10 | 58 | 154 | Schtz.Brig. 8 | Aufkl.Abt. 59 | Pio.Btl. 59 |
| 10.Pz.Div. | Pz.Rgt. 7 & 8 | 185 | 90 | Schtz.Brig.10. & sIG Kp. 706 | Aufkl.Abt. 90 | Pio.Btl. 49 |

*Notes :* le terme *chars légers* regroupe les chars de commandement et les Panzer I et II. Le terme *chars moyens* désigne les Panzer III et IV, ainsi que les chars tchèques 35(t) et 38(t). Les 35(t) sont regroupés dans la 6.Panzer-Division et les 38(t) dans les 7. et 8. Pz.Div.
Les sIG Kp sont dotées d'obusiers de 15 cm dont six sont montés sur châssis de Panzer I.




# II - Les unités françaises

## Détails d'organisation par François VAUVILLIER

S'il est très simple de citer les effectifs allemands engagés dans la percée des Ardennes, la bataille de Sedan et la marche vers la Manche, qui appartiennent tous au groupe d'armées A de von Rundstedt, il est beaucoup plus délicat de parler des unités françaises concernées.

Au 10 mai 1940, les choses sont simples : c'est la 9e armée du général Corap qui entre dans les Ardennes belges, ainsi que certaines unités de la 2e armée. Mais avec la défaite et la destruction de la 9e armée, de multiples renforts sont jetés dans la bataille.

### La 9e armée le 10 mai 1940

La 9e armée (Corap), comprend trois corps d'armée : IIe CA, XIe CA et XLIe CA, ce dernier étant un corps de forteresse... sans forteresse.

Les divisions d'infanterie sont au nombre de sept, dont trois sont d'active, la 5e DIM (division d'infanterie motorisée), la 21e DI et la 4e DINA (division d'infanterie nord-africaine).

Les autres sont des divisions de réserve : 18e DI (série A), 53e et 61e DI (série B), ces deux dernières composées de classes âgées, avec très peu d'éléments d'active. Leur qualité combative est médiocre.

Quant à la 102e DIF, c'est une unité de forteresse, à faibles moyens (2 RIF, un bataillon de mitrailleurs, un peu d'artillerie de position périmée, etc.) à vocation purement statique.

### Les divisions légères de cavalerie

Elles sont les premières, avec les brigades de spahis, à obtenir un contact avec les divisions blindées allemandes, dès le 10 mai 1940. Leur composition mixte cavalerie montée/éléments motorisés en fait des unités bâtardes, certainement peu aptes à affronter des Panzer-Divisionen. Cela dit, ce sont des divisions d'active (ou très majoritairement d'active), avec un personnel excellent et du matériel de bonne qualité et peu usagé dans l'ensemble.

La cavalerie de la DLC s'articule en :

— une *brigade de cavalerie* proprement dite, forte de deux régiments à cheval, appartenant indifféremment aux quatre subdivisions métropolitaines de l'arme (cuirassiers, dragons, chasseurs ou hussards), ne se distinguant plus que par la taille des chevaux;

— une *brigade légère motorisée* (BLM), avec un régiment d'automitrailleuses (RAM) et un régiment de dragons portés à deux bataillons (RDP). En tout, la BLM aligne 44 engins blindés en pelotons :

*Au RAM :*

12 AMC (chars Hotchkiss) à l'escadron de combat, en 4 pelotons de 3 voitures;

12 AMD 178 à l'escadron de découverte, en 4 pelotons de 3 voitures.

*Au RDP :*

20 AMR, en deux fois deux pelotons de 5 voitures (chaque bataillon de RDP compte un escadron mixte à deux pelotons d'AMR et deux pelotons de fusiliers motocyclistes).

En ajoutant à ces engins les véhicules blindés « de volant » (2 ou 3 selon les escadrons, destinés à maintenir les unités de combat à niveau en taux d'usure normale) et un « engin blindé de type spécial » pour le capitaine commandant l'escadron, on arrive aux effectifs théoriques réglementaires de 16 AMD, 16 chars Hotchkiss et 23 AMR, soit 55 blindés par DLC.

### Les brigades de spahis

Elles comptent uniquement de la cavalerie, organisée en deux régiments à cheval type outre-mer, d'active. La troupe, Algériens ou Marocains, est d'excellente qualité et le moral très bon. La brigade de spahis est

**L'AMR Renault est un petit engin chenillé de cavalerie rapide mais peu blindé et faiblement armé, l'équivalent français du PzKfW I. Le premier modèle (AMR 33 type VM) a un moteur à l'avant et est armé d'une simple mitrailleuse de 7,5 mm. Le second modèle, AMR 35 (Renault type ZT), de même silhouette générale, a un train de roulement différent, un moteur à l'arrière et un armement amélioré (une mitrailleuse de 13,2 mm sur la moitié environ des véhicules construits).**
**En 1939-1940, les AMR 33 (notre photo) sont plutôt affectés aux RDP des DLC, alors que les AMR 35 se rencontrent essentiellement aux 1er et 4e RDP (2e et 1re DLM), mais cette règle connaît quelques exceptions.**

organisée de manière identique à la brigade à cheval des DLC (régiments à 4 escadrons de fusiliers plus un escadron de mitrailleuses et engins).

1re BS : 4e RSA et 4e RSM;
2e BS : 7e et 9e RSA;
3e BS : 2e RSA et 2e RSM.

## La cavalerie des DI

Chaque DI compte un élément de cavalerie, partiellement ou totalement motorisé : le GRDI ou groupe de reconnaissance de division d'infanterie, à trois escadrons renforcés, alliant la puissance de feu d'un petit bataillon à une bonne mobilité.

Dans les DIM (DI motorisées), le GRDI est une véritable unité mécanique proche d'un RAM de DLC. Le « GRDI type motorisé avec automitrailleuses » compte en effet 5 escadrons combattant :

— un groupe d'escadrons de découverte, comptant un escadron de 16 AMD (12 en pelotons) et un escadron de fusiliers motocyclistes.

— un groupe d'escadrons de reconnaissance, comptant lui aussi un escadron de fusiliers motocyclistes mais également un escadron doté *en principe* (lire ci-après) de 23 AMR.

— un escadron de mitrailleurs motocyclistes.

## Ou étaient les AMC P 16 ?

En rapport direct avec les dotations en automitrailleuses des GRDI motorisés, de récentes recherches [1] nous permettent d'apporter quelque lumière au sujet des AM semi-chenillées P 16 de la bataille de mai-juin 1940, un point jusqu'alors demeuré obscur.

Tout d'abord, il faut remarquer que les AMR (automitrailleuses de reconnaissance) entièrement chenillées

1. Recherches effectuées par François Vauvillier dans le cadre d'un ouvrage monumental à paraître le 15 avril, « *L'Automobile sous l'uniforme 1939-1940* », éd. Massin (256 p. 800 photos). Tout, tout, tout sur les véhicules français...

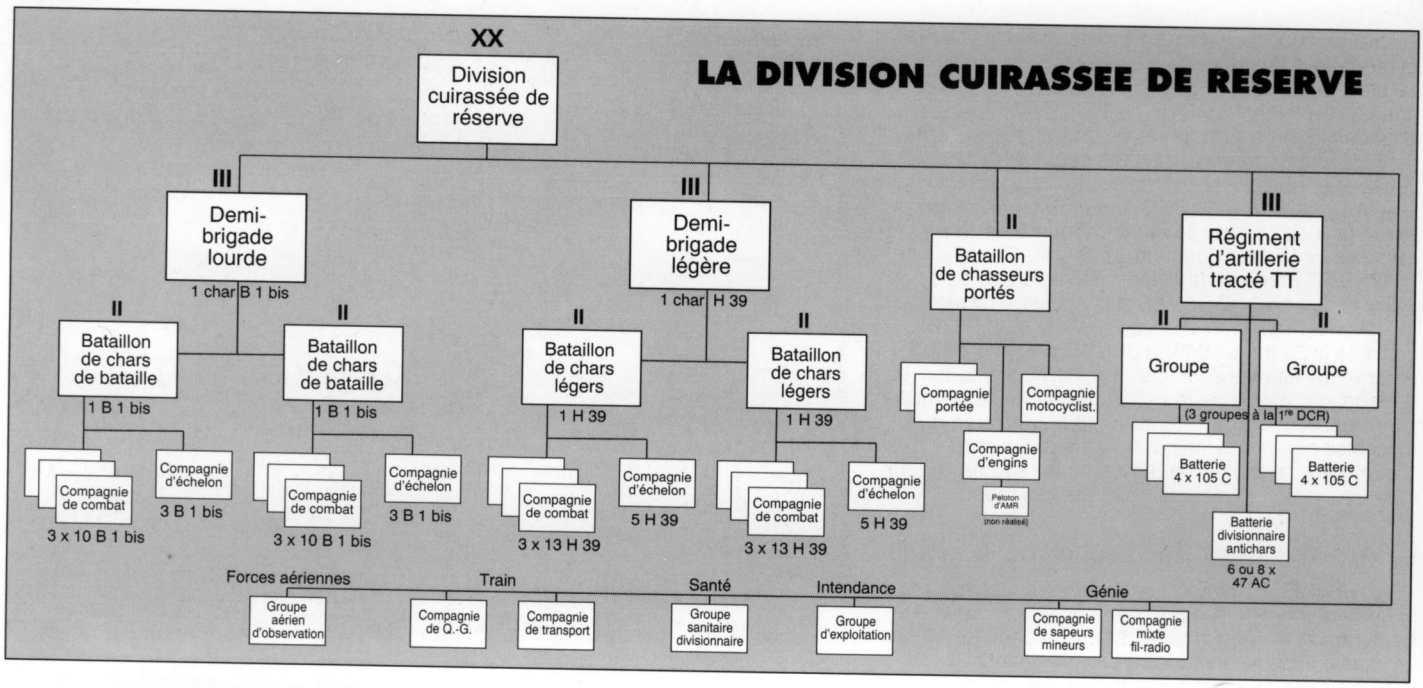
**L'AMC P 16 modèle 1929 est souvent désignée à l'époque AMC Panhard-Schneider, car c'est Panhard qui en fournissait le moteur. Commandée à 96 exemplaires en 1929, elle remplira médiocrement pendant plusieurs années son rôle d'*automitrailleuse de combat* dans les divisions de cavalerie et à la 1re DLM à ses débuts. Après la mobilisation existent six escadrons d'AMC P 16 : l'un est en Algérie et les cinq autres servent dans les GRDI motorisés. Cette photo, non datée, évoque bien la drôle de guerre. On notera pourtant sur chacun des 3 véhicules de ce peloton la présence du premier insigne du 2e GAM. (Coll. P. Touzin)**

## COMPOSITION DES DIVISIONS LEGERES DE CAVALERIE LE 10 MAI 1940

| Eléments organiques et grande unité | 1re DLC | 2e DLC | 3e DLC | 4e DLC | 5e DLC |
|---|---|---|---|---|---|
| **Cavalerie** | | | | | |
| *Brigade de cavalerie* | *2e BC* | *3e BC* | *5e BC* | *4e BC* | *6e BC* |
| Régiment à cheval | 1er chasseurs | 18e chasseurs | 4e hussards | 8e dragons | 11e cuirassiers |
| Régiment à cheval | 19e dragons | 5e cuirassiers | 6e dragons | 31e dragons | 12e chasseurs |
| *Brigade légère motorisée* | *11e BLM* | *12e BLM* | *13e BLM* | *14e BLM* | *15e BLM* |
| Automitrailleuses | 1er RAM | 2e RAM | 3e RAM | 4e RAM | 5e RAM |
| Dragons portés | 5e RDP | 3e RDP | 2e RDP | 14e RDP | 15e RDP |
| Escadron div.antichars (canons de 25 mm) | 1er EDAC | 2e EDAC | 3e EDAC | 4e EDAC | |
| Escadron divisionnaire de réparation | 1er EDR | 2e EDR | 3e EDR | 4e EDR | |
| **Artillerie** | | | | | |
| Régiment d'artillerie [1] | 75e RA | 73e RA | 72e RA | 77e RA | 78e RA |
| Batterie div. antichars (canons de 47 mm) | 10e Bie/75e RA | 10e Bie/73e RA | 10e Bie/72e RA | *néant* | 10e Bie/78e RA |
| **Génie** | | | | | |
| Compagnie de sapeurs-mineurs | Cie 46/1 | Cie 48/1 | Cie 49/1 | Cie 33/1 | Cie 34/1 |
| Compagnie mixte radio-fil (transm.) | Cie 46/84 | Cie 48/84 | Cie 49/84 | Cie 33/84 | Cie 34/84 |
| **Train** | | | | | |
| Compagnie hippomobile | Cie 46/21 | Cie 48/20 | Cie 49/21 | Cie 33/9 | Cie 34/9 |
| Compagnie automobile | Cie 146/21 | Cie 148/20 | Cie 149/21 | Cie 133/9 | Cie 134/9 |
| **Intendance** | | | | | |
| Groupe d'exploitation divisionnaire | GED 46/22 | GED 48/23 | GED 49 | GED 33/5 | GED 31/9 |
| **Santé** | | | | | |
| Groupe sanitaire divisionnaire | GSD 46 | GSD 48 | GSD 49 | GSD 33 | GSD 34 |
| **Forces aériennes** | | | | | |
| Groupe aérien d'observation | FA 25<br>GAO II/551 | GAO 5/520 | *néant* | *néant* | GAO 507 |

1. Le 75e RA est à deux groupes de 75 TTT. Les quatre autres ont un groupe de 75 TTT et un groupe de 105 C sur trains rouleurs. Une batterie de 25 mm (711/409 Bie) est affectée le 1er mai 1940 à la 1re DLC, mais ne la rejoindra pas, une autre (715/409 Bie) est affectée fin mai à la 5e DLC.

*(Sources : Les grandes unités françaises, Historiques succincts 1939-1940, tome III, SHAT, 1967)*




# Les unités françaises

**Appartenant au 41e BCC, le B 1 bis N° 378 « Chambertin » (anciennement dénommé « Chemin des Dames ») a pour chef de char le lieutenant Godinot. Cette photo a été prise le 14 mai 1940 à Cauroy (Ardennes), le jour de la montée en ligne de la 3e DCR face à la percée allemande. Hélas, la division du général Buisson, tout juste formée, sera dramatiquement éparpillée dès le lendemain dans une suite de combats retardateurs au niveau de la section. On notera, au dessus du renfort de poste de pilotage, un « Ouah Ouah » fort peu académique.**

Renault 33 (type VM) et 35 (type ZT) existent en nombre insuffisant en 1939 pour doter à la fois les DLM, les DLC et les GRDI moto. Il n'en existe en métropole en août 1939 que 12 escadrons complets [1], réservés aux grandes unités de cavalerie pour former :

— 6 escadrons de RDP type DLM (3 à la 1re DLM et 3 à la 2e DLM)

— 5 escadrons de RDP type DLC (plus exactement, 2 demi-escadrons à chacune des 5 DLC).

Seul donc une vingtaine d'AMR (valeur d'un escadron) reste disponible pour les GRDI motorisés. Mais on dispose de voitures blindées anciennes qui pourront faire l'affaire : les vieilles AMC (automitrailleuses de combat) P 16 Panhard-Schneider-Kégresse. Aussi va-t-on former en métropole 5 escadrons, comptant au total 74 AMC P 16, pour les 5 GRDI motorisés... au sein desquels elles tiendront le rôle d'AMR, avec des effectifs réduits : en effet, les AMR auraient dû en principe constituer des pelotons de 5 voitures (escadrons de 20 voitures), alors que les AMC sont en pelotons de 3 (escadrons de 12). Leur nombre est d'autant plus réduit que ces matériels en service depuis 1930 sont à bout de souffle. En mars 1940, sur les 74 mobilisés, on n'en compte plus que 69 en unités. Aussi a-t-on parcimonieusement complété les dotations avec quelques AMR 33 ou 35 non employées [2]. On en voudra pour preuve le récit des combats du 1er GRDI (p. 54 de ce volume), qui engage le 14 mai 1940 un escadron mixte AMR/moto, comptant en manière de blindés 3 AMR Renault et 2 semi-chenillées P 16.

Notons, pour finir, que ces dotations de bric et de broc concernent les 5 GRDI initialement dotés d'AM (1er, 2e, 4e, 6e, 7e). Deux autres (2e et 5e), mobilisés sans AM, percevront au printemps 1940 un escadron homogène de 16 chars Hotchkiss à titre d'AMR.

## Les divisions légères mécaniques

Les DLM sont de véritables divisions blindées, avec pas moins de 260 chars et automitrailleuses dont voici le détail (engins en escadrons uniquement) :

— 40 AMD Panhard 178 (2 escadrons de 20 voitures au régiment de découverte);

— 60 AMR, ou chars Hotchkiss à la 3e DLM (3 escadrons, soit un à chaque bataillon du RDP);

— 160 AMC (80 chars Hotchkiss et 80 chars Somua S 35, en deux régiments de combat).

Nous ne détaillerons pas plus les DLM ici, nous réservant d'y revenir dans un prochain volume consacré à la bataille de Belgique.

## Les divisions cuirassées de réserve

Les quatre DCR ont été engagées contre les Panzer-Divisionen de von Rundstedt, avec un sort différent que nous traiterons au fil du texte. La DCR compte moins d'engins blindés que la DLM (160 chars seulement), mais ceux-ci sont, pour près de la moitié, de redoutables chars B 1 ou B 1 bis, supérieurs à tous les chars allemands sauf le Panzer IV.

La DCR du type allégé finalement retenu fin 1939 se présente comme une unité encore puissante mais très inférieure aux plans, qui prévoyaient des divisions cuirassées à 6 bataillons B, puis 4. Faute de production suffisante de chars B 1 bis, on a dû doter deux bataillons avec des chars légers Hotchkiss H 39. De même, l'infanterie ne compte qu'un seul bataillon de chasseurs portés au lieu des deux prévus. Capable d'un *coup de poing*, la DCR est myope (elle n'a aucun élément de découverte ou de reconnaissance) et peu à même d'exploiter d'éventuels succès.

1. Représentant en théorie 276 AMR (12 x 23 voitures). En fait, 288 AMR de tous types, y compris des ADF 1 de commandement, sont décomptées en unités le 2 septembre 1939. On sait qu'il en a été construit au total 320 ex. (120 AMR 33 et 200 AMR 35 de types divers). Le reliquat, soit 32 voitures, est ainsi ventilé : 10 sont en AFN, 12 dans les parcs ou en école, et les 10 dernières sont des AMR 35 ZT 3 à canon de 25 mm en casemate, spécialement destinées aux GRDI motorisés.

2. Le 10 mai 1940, 9 AMR 33 et 8 AMR 35 restent disponibles dans les ERG. Des chiffres qui montrent que fort peu d'AMR chenillées ont été effectivement attribuées aux GRDI motorisés.

Créées le 16 janvier 1940, les 1re et 2e DCR se présentent, le 10 mai, à effectifs et dotations complètes, ou presque. La 2e DCR a un régiment d'artillerie à deux groupes seulement. De plus, les H 39 des 3e et 4e demi-brigades légères sont armés pour la plupart du canon de 37 SA 18 et non du 37 SA 38, seul à avoir une réelle capacité antichars.

A la 3e DCR, le 45e BCC, unité de combat formée par le groupe spécial de la gendarmerie de Satory, a tous ses Hotchkiss dotés du 37 SA 38. En revanche, le 42e BCC a encore la plupart de ses chars dotés du vieux canon de 37 SA 18 et, qui plus est, il lui manque sa 1re compagnie [1].

Créée le 20 mars 1940, la 3e DCR est encore incomplète — déficit total en tracteurs de ravitaillement et de dépannage, moins de la moitié des véhicules blindés pour chasseurs portés Lorraine 38 L, très large déficit en postes radio — et, ce qui est sans doute encore plus grave, elle n'a pas eu le temps de se souder autour d'un état-major qui, lui-même, n'est pas rodé.

## Le groupement de Gaulle, ou 4e DCR

La 4e DCR, comme on le constate ci-dessous, est nettement mieux dotée que ses trois sœurs, sans doute en raison de la personnalité de son chef, le colonel de Gaulle, « poulain » du nouveau président du conseil Paul Reynaud. La 4e DCR est presque le double des trois DCR régulières, notamment du fait de l'adjonction d'importants éléments de cavalerie prélevés sur une 4e DLM qui ne sera jamais constituée :

— un *régiment de découverte* à 40 AMD Panhard;

— un *régiment de combat* à 80 chars Somua et Hotchkiss;

— un *régiment de dragons portés* dont deux bataillons seulement, sans AMR, sont sur pied.

Mais ces unités de cavalerie sont si nouvelles qu'elles n'ont subi aucune préparation : alors que la 4e DLM devait être prête pour le 1er juillet 1940, ses éléments sont jetés dans la bataille à la mi-mai, sans crier gare.

1. Cette compagnie, devenue la 342e CACC affectée au CEFS, participera brillamment à la prise de Narvik.

Quant aux bataillons de chars, on n'a pas pu donner des Hotchkiss H 39 à la division mais on a rameuté des chars d'infanterie en nombre important : trois BCC sur Renault R 35, et la valeur d'un bataillon complet sur chars D 2, appareils que de Gaulle connait bien puisqu'il les a commandés avant-guerre au 507e RCC.

Ainsi, la 4e DCR, malgré sa force numérique imposante sur le papier, est presque une « grande unité de marche », créée sous la pression des événements. Ses éléments arrivent en ordre dispersé et sans cohésion d'ensemble. Du reste, lorsque la 4e DCR attaque à Montcornet le 17 mai 1940, ses effectifs sont encore très incomplets. Nous verrons plus loin en détail (p. 67 à 71) les unités réellement présentes au «groupement de Gaulle » lors de ses premiers engagements à Montcornet et Crécy-sur-Serre.

**Le char Hotchkiss H 39 N° 40 580 appartient au 26e BCC (1re DCR) dont on reconnait l'insigne, peint à gauche sur l'arrondi du glacis. L'appareil appartient à la 2e compagnie (couleur blanche de l'as, indication renforcée par le carré blanc, lui aussi distinctif de la 2e compagnie), 4e section (trèfle). Du fait de l'armement modernisé (37 SA 38), il s'agit assurément du char du chef de section. La lettre U est certainement partagée par les 3 chars de la section.**

## COMPOSITION DES DIVISIONS CUIRASSEES EN MAI 1940

| Eléments organiques et grande unité | 1re DCR | 2e DCR | 3e DCR | 4e DCR « Groupement de Gaulle » *(éléments réunis entre le 15 et le 25 mai)* |
|---|---|---|---|---|
| **Chars** | | | | |
| *Demi-brigade lourde* | *1re DB* | *2e DB* | *5e DB* | *6e DB* |
| Bataillon de chars B 1 bis | 28e BCC | 8e BCC | 41e BCC | 46e BCC + 19e BCC *(D 2)* |
| Bataillon de chars B 1 bis | 37e BCC | 15e BCC | 49e BCC | 47e BCC + 345e CACC *(D 2)* |
| *Demi-brigade légère* | *3e DB* | *4e DB* | *7e DB* | *8e DB* |
| Bataillon de chars Hotchkiss H 39 | 25e BCC | 14e BCC | 42e BCC | 2e BCC, 24e et 44e BCC *(R 35)* |
| Bataillon de chars Hotchkiss H 39 | 26e BCC | 27e BCC | 45e BCC | 74e Cie de transport de chars |
| **Infanterie** | | | | |
| Bataillon de chasseurs portés | 5e BCP | 17e BCP | 16e BCP | 4e BCP |
| **Artillerie** | | | | |
| Régiment d'artillerie *comprenant* | 305e RATTT *3 gr. 105 C TTT* | 309e RATTT *2 gr. 105 C TTT* | 319e RATTT *2 gr. 105 C TTT* | 322e RATTT *2 gr. 105 C TTT* |
| Batterie div. antichars (canons de 47 mm) | 10e Bie/305e | 10e Bie/309e | *néant* | *+ 5 BDAC* [2] 1020/404 Bie de DCA |
| **Génie** | | | | |
| Compagnie de sapeurs-mineurs | Cie 46/2 | Cie 133/1 | *néant* | Cie 134/1 |
| Compagnie mixte radio-fil (transm.) | Cie 131/84 | Cie 132/82 | Cie 133/84 | Cie 134/84 |
| **Train** | | | | |
| Compagnie de quartier-général | Cie 247/6 | Cie 248/6 | Cie 250/22 | Cie 249/22 |
| Compagnie de transport | Cie 347/6 | Cie 348/6 | Cie 350/22 | Cie 349/22<br>Cie 648/17 *(camionnettes)* |
| **Intendance** | | | | |
| Groupe d'exploitation divisionnaire | GED 131/11 | GED 132/13 | GED 133/22 | GED 134/22 |
| **Santé** | | | | |
| Groupe sanitaire divisionnaire | GSD 131 | GSD 132 | GSD 133 | GSD 134 |
| **Forces aériennes** | | | | |
| Groupe aérien d'observation | *GAO 581* [1] | GAO 546 | *GAO 582* [1] | *GAO 589* [1] |

**Cavalerie**
7e RDP *(à 2 btns)*
10e cuirassiers *(AMD Panhard)*
3e cuirassiers *(chars S et H)*

1. N'ont jamais rejoint leur division respective.
2. Dont 4 batteries tractées tous terrains (11/80e RA, 10/86e RA, 661e et 665e BDAC), et une batterie d'automoteurs Laffly W 15 TCC (51/10e RA).

*(Sources : Les grandes unités françaises, Historiques succincts 1939-1940, tome III, SHAT, 1967)*

# LE 10 MAI 1940 SUR LE FRONT DES ARDENNES
# ENFIN L'ATTAQUE !

Après tant d'annulations de l'ordre d'attaque, les officiers allemands et leurs hommes commencent à douter qu'il se passera réellement quelque chose à l'ouest. Et pourtant, le 9 mai à 13 h 15, tous les états-majors divisionnaires sont prévenus par le code indiquant le début des opérations pour le lendemain, à 5 h 30. Aussitôt, une activité fiévreuse s'empare des unités. Dès 17 h 30, les divisions se mettent en route vers la frontière. Les trois Panzer-Divisionen du corps blindé de Guderian se portent vers le Luxembourg.

Plus au nord, on trouve les deux divisions blindées du corps Reinhardt, puis les deux du Panzer Korps Hoth, dont la 7.Pz.Div. de Rommel.

Dans ses mémoires, Guderian accorde deux lignes à la traversée du Luxembourg. Le Major Kieimansegg, de l'état-major de la 1.Pz.Div. donne un témoignage un peu plus consistant :

« *Exactement à la minute fixée, les sapeurs commencent à établir des rampes par dessus les obstacles de la frontière luxembourgeoise, sur des murs de béton épais, de la hauteur d'un homme et garnis de morceaux de rails. Il faudrait beaucoup trop de temps pour les faire sauter. Un détachement cycliste constitué à la hâte traverse un gué de la rivière frontière, l'Oure. Sa mission est de s'emparer du prochain obstacle, une grande barrière de fer commandée électriquement, avant que celle-ci ne soit fermée. Le groupe réussit. On fait sauter en partie le barrage de béton et la route est entièrement libre. Avant que le pont ne soit terminé, le bataillon motocycliste passe également l'Oure à gué. Sans rencontrer de nouveaux obstacles, les éléments de reconnaissance de la division traversent en hâte le territoire luxembourgeois, large de 50 km en cet endroit, et passent avant que les habitants ne soient éveillés. A 8 h 45, la frontière belge est atteinte à Martelange.* » [1]

En un peu plus de trois heures, le Luxembourg a été franchi sans coup férir. Il est vrai que les obstacles, peu nombreux, n'étaient défendus par personne.

Arrivé sur le cours de la Sure, l'Aufkl.Abt. 4 est bloqué par la destruction complète du pont. A Bodange, les Belges ont installé une ligne de défense solide et la bataille dure une grande partie de la journée avant que les derniers défenseurs ne succombent, vers 16 heures. Aussitôt, les hommes du Pio.Btl 37 se mettent à l'œuvre pour construire deux ponts, l'un à Martelange, l'autre à Bodange. Au soir, l'avance reprend mais sur quelques kilomètres seulement, l'essentiel de l'activité consistant à dégager les obstacles routiers qui gênent les chars.

Plus au nord, la 7.Panzer Division est entrée direc-

1. 29 N 441 (9e armée) SHAT, Vincennes.

*Ci-dessus :*
**La forêt des Ardennes, réputée infranchissable aux unités blindées, a été traversée en moins de trois jours par les Panzer-Divisionen. Ici, deux Panzer II de l'état-major du Panzer-Regiment 7 ou 8 de la 10.Pz.Div. se jouent des difficultés du terrain, quelque part dans la forêt, au nord du grand-duché du Luxembourg, le 10 mai 1940. Pendant quelques heures, l'entrée au Luxembourg de la cavalerie française menace suffisamment le flanc gauche de von Kleist pour qu'il décide de détourner la 10.Pz.Div. de sa direction initiale. Mais à la demande de Guderian, cet ordre est annulé. (BA)**

**Au Luxembourg et le long de la frontière germano-belge des Ardennes, les défenses se limitent à des chicanes et des barricades non défendues comme l'exemple visible ici.(BA)**

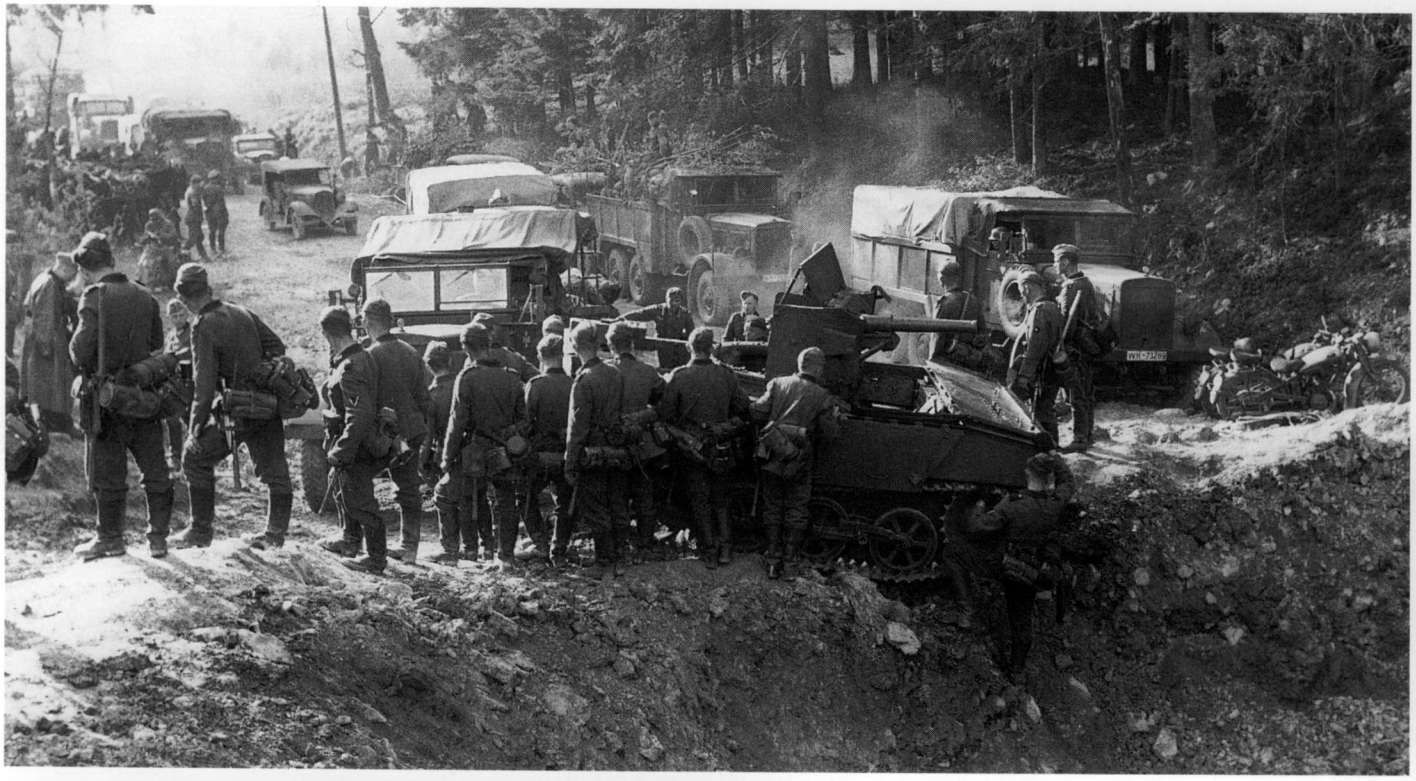
*Ci-dessous :*
**Un SdKfz 222 double une colonne de véhicules, le 10 mai 1940. Tous les engins appartiennent au Panzergruppe von Kleist, comme le prouve le grand K blanc peint à l'arrière gauche de chaque véhicule. Avec cinq Panzer-Divisionen, le Panzergruppe Kleist regroupe à lui seul la moitié des chars allemands. Le camion d'état-major visible entre deux voitures est un Kfz 72, Magirus 33 G 1. Quant aux deux camions de tête, ce sont des Mercedes-Benz LG 63. (BA)**

tement en Belgique. Les barricades y sont nombreuses, mais, comme au Luxembourg, elles ne sont pas défendues. Les escarmouches avec les chasseurs ardennais sont rares en ce premier jour, car les Belges n'ont aucune chance de freiner les divisions blindées allemandes avant l'arrivée des Français.

## Les Belges du groupement K

Rares sont les ouvrages consacrés à la percée allemande dans les Ardennes qui évoquent en détail les effectifs et le rôle des divisions belges dans ce secteur. Pourtant, ce sont elles qui ont reçu le premier choc.

Placé sous les ordres du général Keyaerts, d'où il tire son nom, le groupement K est numériquement faible : une seule grande unité, la 1re division de chasseurs ardennais (avec les 1er, 2e et 3e régiments de chasseurs ardennais), trois régiments de cavalerie (1er guides, 2e lanciers et 2e chasseurs à cheval), le bataillon motocycliste du VIIe corps d'armée et enfin le 3e régiment cycliste. Les unités de chasseurs ardennais possèdent quelques blindés T 13 dans leur 11e compagnie : 16 en théorie, mais seulement 8 le 10 mai. Ces



# Le 10 mai sur le front des Ardennes

petits canons automoteurs de 47 mm peuvent être redoutables pour la plupart des chars allemands de l'époque.

Les obstacles et les destructions sont presque la seule possibilité de ralentissement pour un rideau de troupes aussi mince : une seule division pour 85 kilomètres ! Pas moins de 325 routes et ponts ont été minés et les unités allemandes vont rencontrer des cratères un peu partout sur leur chemin.

Mais, contrairement à ce qu'imagine l'armée française, la frontière n'est pas défendue par les chasseurs ardennais et l'avance allemande est beaucoup plus rapide que dans les prévisions de Gamelin. Une seule ligne de blockhaus est occupée, à partir de la Salm, mais elle ne pourra bien sûr arrêter les Allemands.

Le général en chef français n'en a d'ailleurs jamais douté et c'est pour cela que la 9e armée et une partie de la 2e armée doivent entrer en Belgique, ainsi qu'au Luxembourg. Mais les moyens prévus dans l'hypothèse Dyle sont-ils vraiment adaptés ?

**Un blindé belge T 13 est examiné par des fantassins allemands à Trois-Ponts. Ces hommes appartiennent à la 28.ID, identifiable à la croix de Malte visible sur la portière de l'un des camions. Quant au T 13 N° 0527, c'est l'un des deux chasseurs de chars de la 11e Cie du 3e chasseurs ardennais. L'engin, qui semble absolument intact, est tombé en panne et les Belges l'ont abandonné au milieu de la route pour qu'il fasse obstruction. Manifestement, la route a aussi été minée (le cratère est bien visible sur l'une des photos) mais les Allemands ont réussi à la dégager en partie sans jeter le T 13 en contre-bas, afin de le récupérer ultérieurement. Avec son canon de 47 mm, le T 13 est capable de percer les blindages de tous les chars allemands. (BA)**

## La 9e armée entre en Belgique

A 1 heure du matin le 10 mai, le PC Vincennes, QG de Gamelin, est informé de mouvements de troupes anormaux à la frontière germano-luxembourgeoise. A partir de trois heures, les appels en provenance du service de renseignements et du quai d'Orsay se précipitent. A 5 h 05, les sirènes hurlent à Vincennes et les rapports affluent en provenance des aérodromes du front qui ont été bombardés. A 5 h 45, le SR annonce que les Allemands s'apprêtent à franchir la Sure et à entrer au Luxembourg. Une minute plus tard, l'amirauté câble que la Hollande est envahie, La Haye bombardée. A 7 heures, enfin, l'armée de l'air indique l'entrée des Allemands en Belgique. Au même moment, le gouvernement belge demande l'assistance des Alliés.

Aussitôt, Gamelin ordonne la mise en œuvre immédiate du plan Dyle-Breda. Les divisions légères de cavalerie sont alertées : elles doivent se porter les premières en Belgique, afin de constituer une couverture pour les unités d'infanterie qui tiendront les rives de la Meuse.

Le témoignage du capitaine Cazenave, du 64e RAA, est particulièrement intéressant car il montre bien l'état d'esprit qui règne dans les DLC au 10 mai.

« *A la 5e DLC, où je suis allé en liaison le 3 mai, on est optimiste et on espère tenir assez longtemps sur le voie ferrée Libramont-Neufchâteau. A la 4e DLC on l'est moins et le général n'a pas craint d'écrire dans ses ordres : l'ennemi est en mesure d'atteindre la Meuse avant nous.*

*A la 1re DLC, la position de départ de Givet donne la certitude d'occuper les ponts et on espère pouvoir se porter ensuite à l'est de la Meuse pour couvrir l'arrivée des divisions (...)*

*L'impression générale est que les boches font leur coup sur la Hollande et le nord de la Belgique, non sur nous. On se battra sur l'Ourthe, peut-être plus loin, pas en France.* »[2]

Dans la soirée, coup de tonnerre : « *une division blindée allemande serait signalée marchant de Trois-Vierges sur Bastogne-Neufchâteau. La division demande à être particulièrement renseignée dans cette direction et sur les transversales de l'Amblève et de l'Ourthe.*

*En fait, l'arrivée d'une Panzer-Division sur cet axe paraît si invraisemblable que l'observateur du GR II/33 qui l'a signalée, envoyé au PC de la 9e armée, devra pour être cru, préciser qu'il est officier de chars et qu'il*

2. 32 N 473 (1re DLC) SHAT, Vincennes.
3. 32 N 473, op. cit.
4. 32 N 488 (4e DLC) SHAT, Vincennes.
5. 32 N 489 (5e DLC) SHAT, Vincennes.

**Des cavaliers défilent devant le général Corap, le 20 novembre 1939. Les mêmes hommes entreront à cheval dans le massif ardennais le 10 mai 1940.**

*opérait en vol rasant, ce qui exclut toute possibilité d'erreur d'identification.*» [3]

Le déploiement des DLC sur le front de la 9e armée se déroule néanmoins sans problème. Ainsi à la 4e DLC, qui a reçu l'ordre d'exécuter la manœuvre Dyle à 7 heures :

« *Les découvertes motorisées de la division franchissent la frontière à 9 h 30, occupent les ponts de la Meuse à midi et reprennent à 14 h leur marche vers l'est de la Meuse (...) Les gros de la division se portent sur la Meuse vers 12 h 30, mouvement qui s'effectue sans à-coup (...)*

*En fin de journée, la situation est la suivante :*

*– La 14e BLM tient la Meuse, sa sûreté éloignée sur la ligne Maillen-Dorinne, ses découvertes à Durbuy (40 km à l'est) et à Grandmenil (60 km de la Meuse) où des contacts sont pris avec des automitrailleuses de l'avant-garde de la 5e Panzer.*

*– La brigade hippo a atteint la région d'Hanzinelle (1 étape à l'ouest de la Meuse).*

*A 19 h, le PC reçoit de l'Armée l'ordre de faire passer la Meuse au gros de la division à partir de 0 h, le 11.* » [4]

**Sur le front de la 2e armée, au Luxembourg, les cavaliers de la 1e brigade de Spahis et de la 3e DLC accrochent sérieusement l'infanterie allemande et font des prisonniers. (ECPA)**

**Le général Corap, commandant la 9e armée. En raison de l'insuffisance de ses effectifs face à 4 Panzer-Divisionen, l'armée Corap n'a pu tenir le front de la Meuse. L'effondrement de certaines unités jeta le discrédit sur toute l'armée et son chef, ce qui est certainement injuste. En outre, pour expliquer les premières défaites, Paul Reynaud donna en pâture à l'opinion publique le nom du général Corap, dans un discours du 20 mai 1940. A cette date, la 9e armée n'existait déjà plus et le bruit courut que son chef avait été fusillé, ou qu'il s'était suicidé. C'était faux, mais Corap n'a jamais été réhabilité. (ECPA)**

## La 5e DLC au contact

Comme toutes les autres unités françaises, la 5e DLC est surprise par l'attaque allemande. Son chef, le général Chanoine, est en permission, de même que le colonel de Woillemont, commandant la réserve, et l'un des commandants des détachements de découverte. Malgré cela, les découvertes franchissent la frontière dès 6 h 30, suivies deux heures plus tard par tous les autres éléments, à l'exception de la réserve et du PC.

L'absence complète de coopération entre Belges et Français ne tarde pas à se faire sentir de façon préoccupante :

« *Les deux découvertes progressent d'abord sans incidents. Elles entrent en contact avec les troupes belges qui se replient vers l'ouest en faisant jouer leurs destructions. Celles-ci, qui ne retarderont guère l'avance allemande, gênent par contre considérablement les découvertes, qu'elles coupent en certains points de leurs arrières.* » [5]

L'avant-garde de la division ne tarde pas à rencontrer l'ennemi, puisque dès dix heures du matin, à Petite Rosière, c'est à dire à 7 km au nord-nord-est de Neufchâteau, le détachement Toussaint est « *solidement accroché* » par l'adversaire. Renforcé par la sûreté éloi-

# Le 10 mai sur le front des Ardennes

gné, le groupement ainsi constitué bouscule les éléments de tête allemands, avant de se replier à la nuit tombante sur Berjeux et de s'y barricader.

A droite, un autre détachement livre une escarmouche à Wittimont et capture un soldat allemand appartenant à un Aufklärungs Abteilung.

A la nuit, la 5e DLC a rempli tous ses objectifs du 10 mai. Cependant, « *la position occupée apparaît comme une bonne base de départ pour une progression ultérieure mais comme un obstacle antichars dérisoire, malgré quelques travaux effectués par les Belges.* » [6]

Un autre problème se présente par ailleurs : l'avance de la 2e DLC a été gênée considérablement par les avant-gardes allemandes et la division n'a pas pu occuper les positions prévues en fin de journée. Elle est donc légèrement en retrait par rapport à sa voisine, la 5e DLC.

## Sur le front du Luxembourg

Deux grandes unités attachées à la 3e armée entrent au Luxembourg au matin du 10 mai : la 3e DLC et la 1re brigade de spahis. Là encore, personne ne se doutait de rien :

« *La surprise pour nous est complète. Aucun indice, aucun renseignement ne nous étaient parvenus avant l'alerte de 4 h 45.* » [7]

La division blindée allemande dont l'axe de pénétration est le plus méridional, la 10.Pz.Div., passe largement au nord de la ville de Luxembourg. Et pourtant,

**Sur le front de la 9e armée, un Hotchkiss H 35 d'une DLC monte en ligne, sous les regards de la population belge. Il peut s'agir de la 1re ou de la 4e DLC. Une cocarde est peinte sur le capot moteur et, sur la tourelle, un grand chiffre 31 blanc indique la position du char dans son régiment (un RAM), d'une manière caractéristique de la cavalerie.**

**Ce Mureaux 117 détruit sur son terrain le 10 mai 1940 doit nous rappeler les faiblesses de l'aviation française en 1940. Face à la Luftwaffe pendant la campagne, les maigres effectifs aériens français sur le front de la 9e armée sont les suivants :**
**Renseignement :**
**GR II/52, avec 7 Potez 63/11 et 7 Potez 637 disponibles.**
**GAO 544 (4e DLC) : 3 Mureaux, 6 Potez 63/11.**
**GAO II/551 (1re DLC) : 3 Mureaux, 6 Potez 63/11.**
**GAO 547 (41e CA) : 6 P 63/11.**
**GAO 511 (11e CA) : 6 à 9 P 63/11.**
**GAO 502 (2e CAm) : 6 P 63/11.**
**Chasse : rien en propre avant J + 5, seulement une ou deux patrouilles par jour.**
**Bombardement : rien en propre, mais un crédit sur les moyens de la 1e division aérienne (PC Laon) : 3 groupes de LeO 45 (environ 60 appareils), un groupement de bombardement en piqué et vol rasant, avec une quarantaine de Bréguet 693, un groupement d'Amiot 143 (bombardement de nuit), un groupement de Farman 221 (vitesse maxi 210 km/h) et enfin quatre groupes de Glenn-Martin auxquels il manque presque tous les avions. (BA)**

**Une escouade de spahis en tenue de campagne dans la brume du petit matin, printemps 1940. Il s'agit de cavaliers du 4e spahis marocains (1re brigade de spahis, entrée au Luxembourg le 10 mai 1940 avec la 3e DLC). Les spahis du 4e RSM sont reconnaissables à plusieurs détails : leur écusson bien sûr, soutaches, chiffre et étoile chérifienne jonquille sur fond bleu foncé, mais aussi la manière très particulière dont ils nouent leur chèche par dessus le casque. Cet usage n'a été observé que dans ce régiment. Les 1re et 2e brigades de spahis, stationnées en France dès l'avant-guerre, ont perçu le fusil MAS 36 comme toute la cavalerie active de métropole. En revanche, la 3e brigade, venant d'Afrique du Nord et arrivée en France début novembre 1939, est armée du mousqueton modèle 1892 M 1916.**

dès l'arrivée à Esch-sur-Alzette, c'est à dire juste au delà de la frontière française, une opposition armée se fait sentir :

« *Des premiers renseignements de contact, il résulte que l'ennemi a porté aux débouchés des groupes transportés en avions, des Allemands résidant au Luxembourg et que des Luxembourgeois militants nazis prennent part à la défense. Nos troupes sont accueillies dans les agglomérations, en particulier à Esch-sur-Alzette, par des coups de feu tirés de certaines maisons.* » [8]

Que penser de ce rapport ? Si les paras allemands du canal Albert, d'Eben Emaël et des Pays-Bas sont bien connus, il est rarement fait mention de Fallschirmjäger ailleurs. Et pourtant, Guderian indique dans ses mémoires que des éléments aéroportés du régiment *Grossdeutschland* ont été déposés en avant de ses divisions blindées. En outre, des éléments d'infanterie se sont également portés sur Luxembourg. Quant aux coups de feu tirés sur les Français dès la frontière, ils sont aussi certifiés par le célèbre médecin et écrivain, André Soubiran, alors médecin au 3e RAM :

« *Les premières maisons d'Escg et, tout de suite, la ville. La rue centrale. Aux fenêtres, aux portes, les habitants en une ligne ininterrompue de visages* (...) *de femmes autant que d'hommes. Immobiles, attentifs, ils nous regardent passer. Des agents de police, avec d'invraisemblables képis, circulent à bicyclette* (...)

*Nous avançons. Des coups de feu se rapprochent et, tout au fond d'une rue, une moto contre un trottoir, un homme couché derrière, dont les pieds dépassent, une silhouette kaki debout.*

*Cette foule attentive là-bas, cette rue tranquille ici, ces soldats tout près, la fusillade et la mort à quelques mètres. Une image de guerre civile, une photo de guerre d'Espagne, et si différente de la guerre que j'imaginais.* » [9]

Peu après l'arrivée des Français, la résistance allemande devient tellement vive que la 3e DLC ne peut même pas atteindre les débouchés nord d'Esch-sur-Alzette. Les combats de rues permettent toutefois de capturer 45 soldats allemands, qui appartiennent aux 14. et 42.I.D. Le rapport français indique aussi que des éléments antichars de la 13.Pz.Div. (?!) ont été identifiés, ce qui est pour le moins étonnant puisque cette division n'existe pas encore à l'époque.

**Pour faire face aux nombreux abattis des chasseurs ardennais, les Allemands déploient des camions... et beaucoup de patience, tandis que dans les chars, les équipages rongent leur frein, comme en témoigne le Major Kielmansegg, de la 1.Panzer-Division. (BA)**

Le journal des marches et opérations de la 1re brigade de spahis, parfaitement détaillé, donne d'autres aperçus de cette curieuse bataille du Luxembourg :

« *A 7 h 50, l'ordre de franchir la frontière arrive : la 1re brigade de spahis se porte en avant à cheval le plus rapidement possible. Presqu'aussitôt après le débouché, les spahis se heurtent à de nombreuses résistances de groupes francs et de civils armés. Elle progresse néanmoins rapidement en forçant ou en tournant les résistances* (...). *A la poste de Differdange, le sous-lieutenant Guérini du 4e spahis, installé au bureau des téléphones, entreprend l'exploration téléphonique du Luxembourg. On apprend ainsi et par les déclarations*

6. 32 N 489, op.cit.

7. 32 N 482 (3e DLC) SHAT, Vincennes.

8. 32 N 482, op.cit.

9. Soubiran (André), *J'étais médecin avec les chars*, Ed. Didier, Toulouse, 1943, 321 p. (p. 42).

**Entrée en Belgique de l'infanterie française. Sur le front de la 2e armée, seul un bataillon de la 55e DI s'est porté dans la région de Bouillon. Il s'y battra énergiquement avant de succomber. Sur le front de la 9e armée, trois divisions d'infanterie se portent sur la Meuse : la 5e DIM qui, seule, est motorisée, la 18e DI et la 22e DI. Ces deux dernières unités auront à parcourir de longues étapes avant d'atteindre leurs positions et la 18e DI ne sera pas encore entièrement déployée lorsqu'elle devra livrer une bataille sans issue contre la 7.Pz.Div.**
**Sur cette photo, nous avons manifestement affaire à des fantassins d'une DI de série B, certainement la 55e DI. Les hommes sont armés du Lebel 1886/93 et ont le vieil équipement avec « as de carreau ». En sens inverse passe un camion Renault AGK TTN (transport toutes natures) du train. Qui monte en ligne, et qui redescend ? Cette photo célèbre gardera une partie de son mystère...**

# Le 10 mai sur le front des Ardennes

*de la population francophile que de très nombreux détachements de parachutistes et de motocyclistes submergent le pays : ils trouvent sur place un armement antichars camouflé.* » [10]

Néanmoins, les spahis algériens et marocains enlèvent une série de villages : Soleuvre, Niederkorn...

Mais la lutte est dure : un canon antichars allemand détruit une AMR près de la ferme d'Arsdorff, puis un combat difficile se déroule dans Limpach où le lieutenant de Cassin est tué, de même que plusieurs soldats. A partir de 14 heures, la pression allemande augmente fortement : des colonnes de camions apportent les fantassins ennemis à pied d'œuvre. L'avance française est alors arrêtée, mais les spahis gardent un excellent moral et tiennent leurs positions.

**Prise durant l'hiver, sous la neige, cette photo reflète néanmoins parfaitement les conditions de combat en forêt. Ce sont ici des spahis algériens du 2e RSA (3e BS) servant un canon antichars de 25 mm. Chaque régiment de cavalerie ne compte que 4 de ces petits canons.**

## L'infanterie se met en route

Si le déploiement en Belgique des divisions de cavalerie légères ne posent pas ou peu de problèmes, il ne peut pas en être dit autant des unités d'infanterie de la 9e armée, dont le rôle est pourtant prépondérant dans le plan français : ce sont elles, et elles seules, qui devront arrêter les Allemands sur la Meuse. Mais, nous l'avons vu, leurs moyens mobiles sont très réduits, pour ne pas dire inexistants, sauf à la 5e DIM.

Celle-ci, réveillée par les bombardements aériens dès 5 heures du matin, ne reçoit aucun ordre jusqu'à ce que son état-major appelle la 9e armée, vers 6 h 30. On lui ordonne alors d'exécuter la manœuvre B, c'est à dire l'hypothèse Dyle. Divisée en deux colonnes, la 5e DIM ne peut se mettre en route avant 17 heures.

« *Le mouvement s'exécute sans difficulté de jour à la vitesse de 25 km/h, de nuit à celle de 10 km/h seulement en raison de la traversée assez délicate des villages* (...) *A partir de la nuit, la signalisation de l'itinéraire permet de suivre facilement le chemin prescrit.* » [11]

A la 18e DI, le déploiement est beaucoup plus difficile puisque les moyens en camions ne permettent de déplacer que deux bataillons, les sept autres devant gagner les rives de la Meuse à pied, en trois étapes. Ajoutons enfin que la division devra tenir un front de 21 kilomètres. [12]

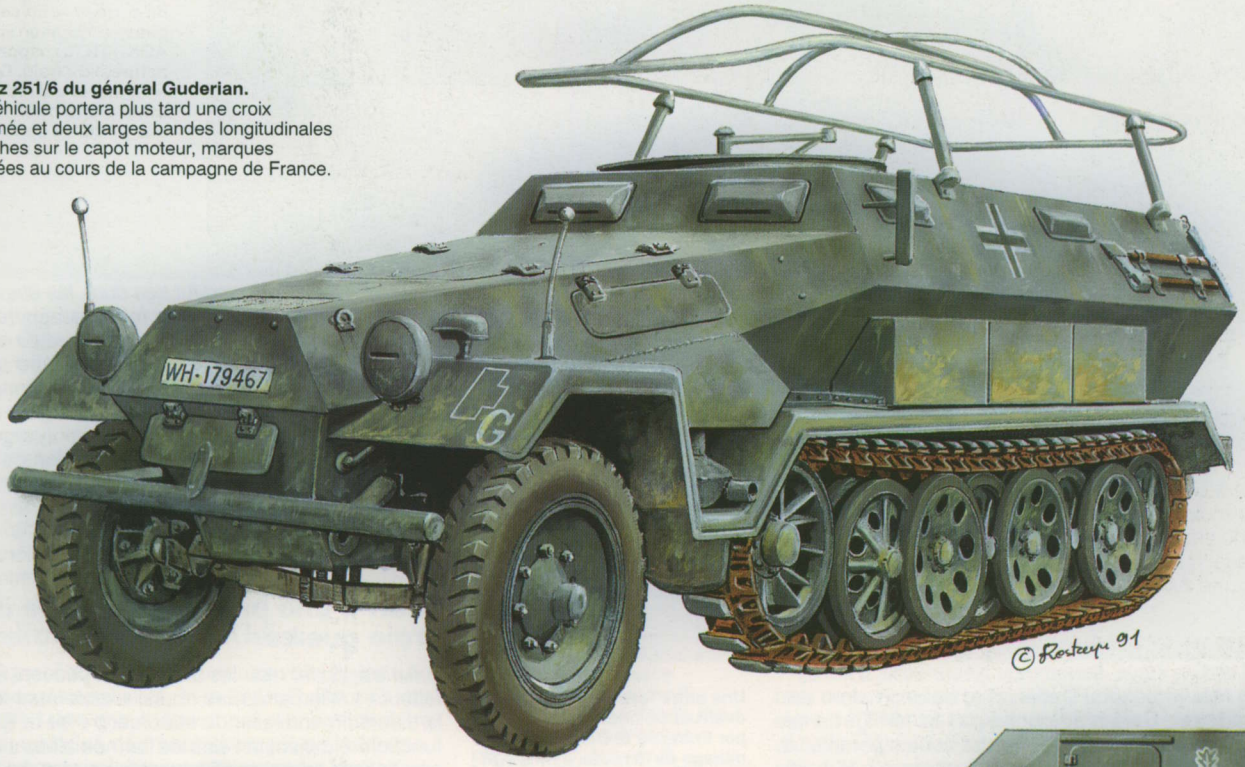
La 18e DI souffre de nombreux points faibles : elle ne possède que 21 canons antichars de 25 mm au lieu de 52, il lui manque 400 chevaux et 40 % de ses moyens de transport. Les liaisons doivent être effectuées avec 3 motos au lieu de 25 et l'instruction des troupes laisse grandement à désirer : la seule période d'instruction, faite en hiver à Sissonne, a été un véritable désastre à cause des épidémies et a dû être interrompue.

10. 34 N 453 (1re brigade de Spahis) SHAT, Vincennes.
11. 32 N 14 (5e DIM) SHAT, Vincennes.
12. En 1917, le front moyen pour une DI française était de 5,6 km.

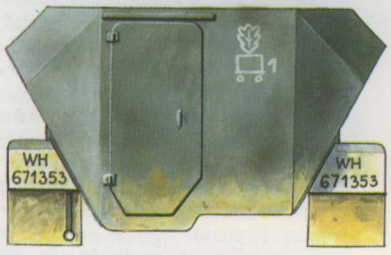
# SEMI-CHENILLÉS ET CHARS DU PANZERKORPS GUDERIAN

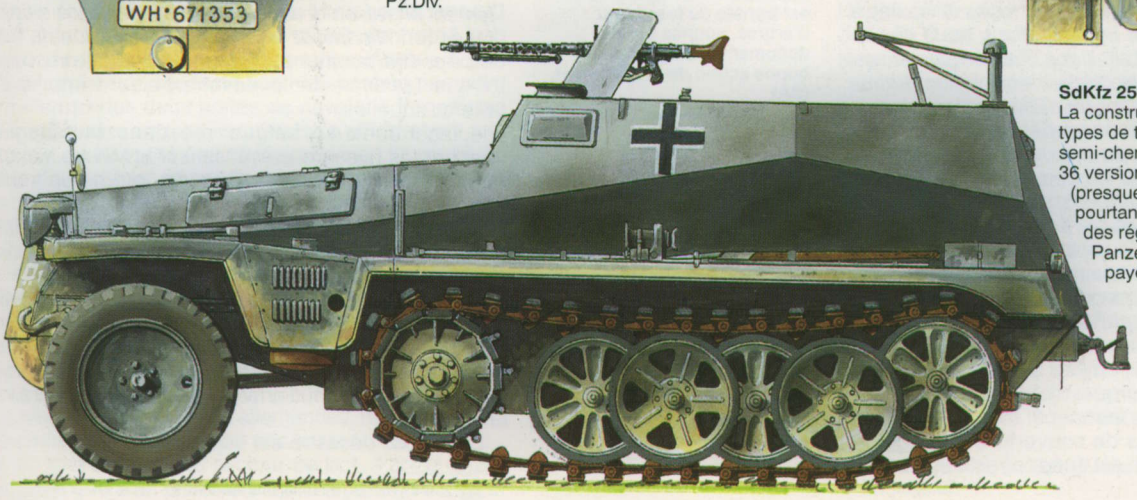
**PzKpfw II de la 2. PzDiv. (5e compagnie du Pz.Rgt 3)** dans la région de Saint-Quentin le 19 mai 1940. Le canon de 20 mm ne lui permet pas de se mesurer aux Matilda anglais ou aux B 1 bis français. Son excellent châssis servira plus tard dans la guerre pour des engins plus meurtriers comme le *Märder II* antichars et le *Wespe* (automoteur de 105 mm). Ci-dessus, détail du signe tactique de la division.

**SdKfz 251/6 du général Guderian.**
Ce véhicule portera plus tard une croix gammée et deux larges bandes longitudinales blanches sur le capot moteur, marques ajoutées au cours de la campagne de France.



Ci-contre, détail de l'avant du capot du Sdkfz 250 de la 1. Pz.Div.



**SdKfz 250/1 de la 1. PzDiv.**
La construction conjointe de deux types de transports de troupes semi-chenillés, le Sdkfz 250 (dans 36 versions) et le Sdkfz 251 (presque autant) ne permet pourtant pas la dotation complète des régiments de Panzergrenadier. Une carence payée chèrement par la suite.



*Profils et trois quarts en couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine*

**Deux des grandes faiblesses de l'armée française résident dans sa piètre motorisation et dans son insuffisante défense contre avions. Cette photo datant du 10 mai 1940 sur le front de la 2e armée nous en donne la preuve. Si ce n'était les casques modèle 1936 type DCA des artilleurs, tout laisserait à penser que le cliché a été pris en 1918 : les véhicules sont des De Dion-Bouton 35 cv modèle 1913, armé d'un canon de 75 mm antiaérien. Le 10 mai 1940, 57 batteries de quatre pièces de ce type sont en service.**

**Une autre forme de destruction mise en œuvre par Français et Belges : le minage de la route. Il ne s'agit pas de poser une mine qui explosera au passage du premier véhicule ennemi, mais de faire sauter la route à l'avance, afin d'y créer un cratère suffisamment profond pour que la circulation soit impossible. Lorsque la route est bordée de fossés ou d'arbres, comme sur ce document, il s'agit d'une bonne action de retardement. (BA)**

Le 10 mai, le général Duffet, chef de la division, est en permission. Cela n'empêche pas la 18e DI de se préparer dès qu'elle en reçoit l'ordre et de s'ébranler à l'heure dite : 15 h 30 pour les avant-gardes et 16 h 30 pour les deux bataillons de couverture transportés par camions. Le lieutenant-colonel Gouvello, chef d'état-major de la division, a laissé un très long témoignage sur la montée à la Meuse et la bataille des 13 et 14 mai. Si la journée du 10 mai se passe sans contretemps notable, quelques indications de son journal laissent apparaitre des signes avant-coureurs des difficultés à venir : « *Dans la forêt de Signy-le-Petit, nous dépassons des éléments des bataillons d'avant-gardes, qui ont l'air de peiner sous la chaleur et le poids de leur chargement, allégé pourtant au maximum.*

*Après avoir franchi la frontière belge à Riezes, nous nous arrêtons à Couvin pour vérifier le passage du convoi auto qui transporte les deux bataillons de couverture et qui a, déjà, du retard. Au-dessus de nous, des avions survolent le village à basse altitude. Nous sommes assez surpris de constater que ce sont des avions allemands et que ces appareils, opérant sans nul doute un travail de reconnaissance, ne sont attaqués ni par la chasse, ni par la DCA.* » [13]

La désinvolture de Gouvello est pour le moins surprenante : n'est-il pas un officier supérieur de l'état-major divisionnaire ? Pourquoi n'ordonne-t-il pas à la DCA de tirer, au lieu de s'étonner ?

A la nuit, les bataillons de couverture débarquent comme prévu. La situation est donc correcte sur le front de la 18e DI.

A la 22e DI, l'alerte surprend l'unité alors que les troupes ont déjà quitté leur cantonnement pour un exercice. Il faut donc les rappeler avant de leur ordonner de se porter à pied de la région de Signy-l'Abbaye à celle de Givet. Le général Béziers de la Fosse, dans son long rapport, fustige le général Corap pour avoir refusé, avant le 10 mai, de déployer directement la division à Givet :

« *Cette marche à pied fut très dure, les étapes étaient longues. A mes appels pour faire transporter les fantassins en camions, le chef du 3e bureau du XIe CA répondait que le CA n'avait pas le moindre camion.*

*Combien tout eût été simplifié si les troupes de la 22e DI avaient été déjà en place le long de la Meuse de Givet. Non seulement eussent été épargnées ces grosses fatigues à des troupes qui allaient s'engager, mais celles-ci auraient déjà connu leur terrain, leur plan de feux ; les liaisons auraient été établies ; la résistance à l'attaque ennemie aurait pu permettre l'arrivée des renforts et l'occupation de la 2e position.* » [14]

## Bilan d'une première journée de vraie guerre

Au soir du 10 mai, les deux partis peuvent être satisfaits. Les Allemands ont réussi exactement leur plan : la diversion en Hollande et au centre de la Belgique a fonctionné à plein et l'élite de l'armée alliée s'est engagée dans le piège en effectuant la manœuvre Dyle. Les quelques retards subis ici ou là par les Panzer-Divisionen sont sans conséquence. Quant à l'intervention des Français au Luxembourg, elle ne présente pas de gros dangers, même si les combats ont parfois été violents.

Pour les Français, le déroulement de la manœuvre Dyle se passe sans accroc, au moins dans le secteur des Ardennes. Seule la 2e DLC n'a pas atteint, mais de peu, ses positions. Néanmoins, plusieurs hypothèques pèsent sur le développement futur de la bataille :

– l'infanterie se fatigue vite dans ses longues marches. Si l'ennemi arrive vite sur la Meuse, contrairement aux prévisions de Gamelin, elle ne sera donc pas fraîche pour combattre.

– la plus grande partie de l'aviation de reconnaissance de la 9e armée a été détruite au sol. Les divisions françaises avancent donc en aveugles.

– au moins une division blindée allemande a été repérée de façon indéniable. Or, l'hypothèse Dyle ne prévoyait aucun assaut massif de chars dans ce secteur. Pire encore, cela signifie que les unités allemandes, motorisées, risquent d'arriver très vite sur les bords de la Meuse.

La voie du désastre est déjà ouverte.

13. 32 N 99 (18e DI) SHAT, Vincennes.

14. 32 N 130 (22e DI) SHAT, Vincennes.

# LE 11 MAI 1940

Dans la nuit du 10 au 11, un ordre lourd de conséquences parvient à Guderian. En raison de la menace que fait peser la cavalerie française au sud du Luxembourg, le Panzer Gruppe von Kleist ordonne le changement de direction de la 10. Panzer Division, qui doit se porter immédiatement vers Longwy.

## Une hésitation de von Kleist

C'est la conséquence des attaques valeureuses de la 1re brigade de spahis et de la 3e DLC. Pour Guderian, il s'agit d'une grave erreur qui menace de faire échouer sa tentative de franchissement de la Meuse. Face à un adversaire bien retranché autour de Sedan, il ne peut se permettre de céder le tiers de ses effectifs. Guderian n'en donne pas le moindre détail dans ses mémoires, mais il parvient à faire renoncer von Kleist à sa funeste idée et la 10.Pz.Div. conserve son objectif initial. Il est évident que le départ de la 10.Pz.Div. n'aurait pas remis en question le passage de la Meuse. Mais dans l'exploitation vers la Manche, l'absence d'une division blindée aurait certainement freiné les ardeurs de Guderian ou de l'état-major allemand. En tout cas, cette inquiétude de von Kleist est un beau tribut à l'action des deux unités de cavalerie française.

S'il est quelqu'un que l'inquiétude n'effleure pas en cette nuit du 10 au 11 mai 1940, c'est bien Rommel. Il profite d'un instant de calme pour écrire à sa femme une courte lettre qui résume bien son état d'esprit :

« *Aujourd'hui, j'ai pour la première fois un moment pour respirer et une minute pour écrire. Tout est merveilleux jusqu'à présent. J'ai pris de l'avance sur mes voisins. Je suis complètement enroué à force de donner des ordres et de crier. J'ai tout juste eu trois heures de sommeil et un repas de temps en temps. A part cela, en pleine forme. Contentez-vous de ces mots, je suis si fatigué.* » [1]

La progression des unités allemandes, malgré la bonne humeur de Rommel, n'est pas aussi rapide que prévue, en tout cas dans le secteur de la 1. Panzer Division, ainsi que s'en plaint le Major von Kieimansegg :

« *Si les Polonais n'avaient pas eu besoin de faire grand chose pour rendre le terrain impraticable, celui-ci l'étant déjà presque naturellement, ici les Belges, avec une minutie systématique, avaient détruit, fait sauter, barricadé et de plus fortifié le terrain et les rares chemins existants.* » [2]

**Une colonne du Panzer Gruppe Kleist dans les Ardennes. En tête, un Panzer II, le char allemand le plus répandu en mai 1940. Derrière lui, un petit Panzer I de commandement, ou Befehlspanzerwagen. La tourelle a été remplacée par une casemate, armée d'une seule mitrailleuse. Enfin, à l'arrière-plan, la masse imposante d'un Panzer III. Tous les engins présents sur ce document portent une cercle blanc, soit sur la tourelle, soit sur le garde-boue, qui ne correspond pas à un insigne de Panzer-Division. (BA)**

## La bataille de Neufchâteau

Du côté français, la nuit s'est déroulée sans événement notable sur le front de la 9e armée. Le déploiement des unités se poursuit. A minuit, par exemple, les 1re et 4e DLC reçoivent l'ordre de faire passer leur gros à l'est de la Meuse. La distance qui sépare les deux adversaires va donc se réduire considérablement et les premiers accrochages sérieux approchent.

Ils ont d'ailleurs déjà commencé, avant même la tombée de la nuit, le 10, pour la 2e DLC, où le 5e cuirassiers, régiment à cheval, a été sérieusement engagé dans la région de Poncelle. Tout le dispositif de la division a dû se replier à la nuit sur une nouvelle ligne, de Jamoignes à Dampicourt. Le 11, la division tient ses positions avec l'aide de l'artillerie lourde à longue portée de la position fortifiée de Sedan.

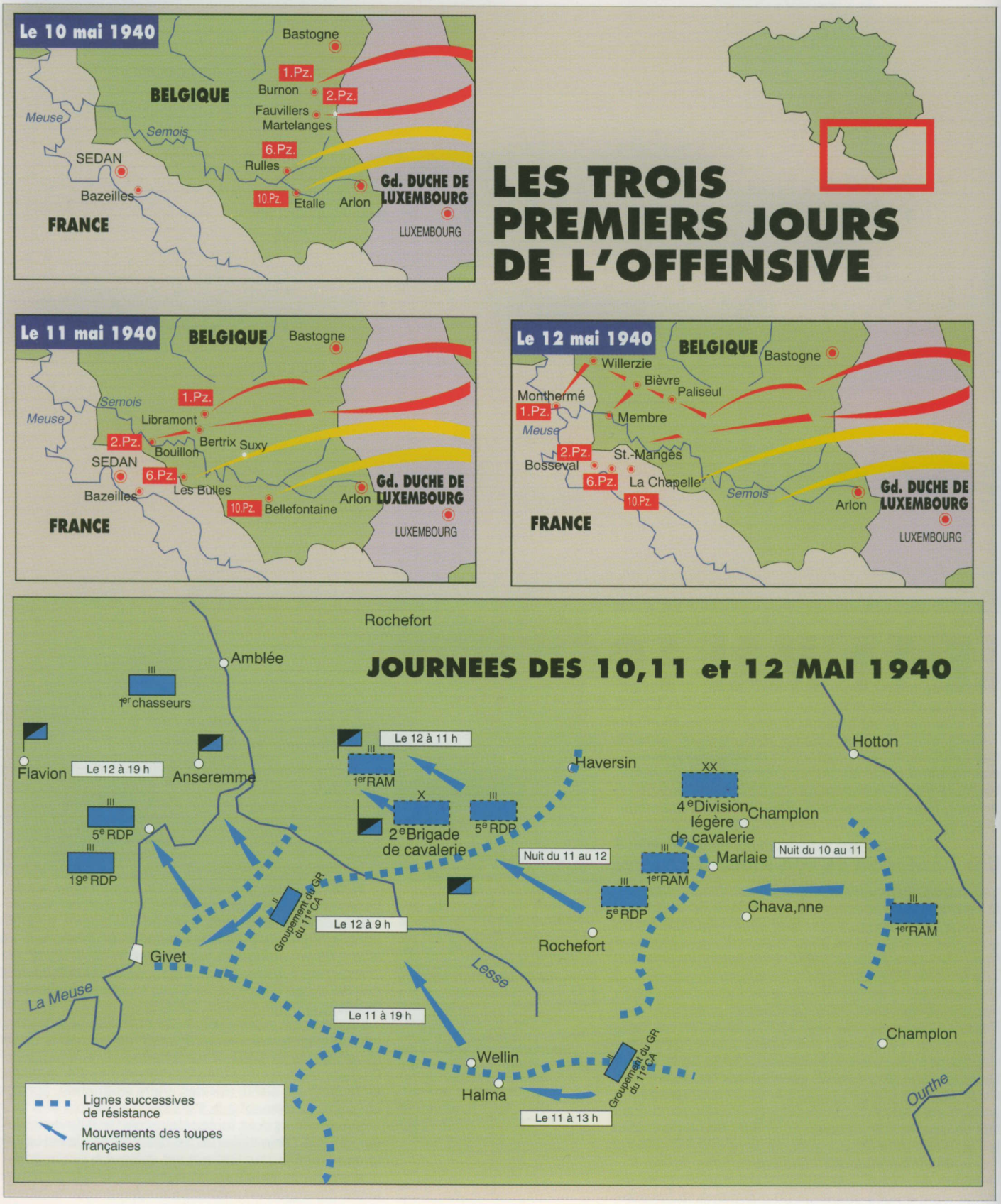
La pression qui s'exerce sur la 2e DLC est également évidente sur l'autre division de cavalerie de la 2e armée, la 5e DLC. Vers 3 heures, sur la route de Berjeux à Bastogne, un détachement de découverte de la DLC est arrêté par des chars allemands, appartenant certainement à la 1.Pz.Div.

Les Français sont forcés de reculer et il devient vite évident que l'objectif immédiat des Allemands est la ville de Neufchâteau. Celle-ci est défendue par le groupement Evain, fort de deux sous-groupements, l'un installé à Neufchâteau même, l'autre qui le couvre face à l'est, à hauteur de la route de Rossignol (lt-colonel du Passage). Ce dispositif est complété par une batterie de 105 installée à Petitvoir.

Vers 9 heures, un assaut d'une trentaine de Panzer est brusquement délivré contre les positions françaises du lieutenant-colonel du Passage. Attaqués sur leur flanc droit, les cavaliers ne peuvent briser l'attaque de l'ennemi. Les Panzer surgissent soudain devant la batterie de 105, qui tire à bout portant contre les assaillants. Quatre chars sont incendiés, mais la batterie est vite

1. Rommel (Erwin), *La Guerre sans haine*, Paris, Amiot-Dumont, 1952, page 37.

2. 29 N 441, op.cit.




submergée, son chef tué et 30 canonniers tués, blessés ou capturés. Le colonel Evain, qui avait installé son PC près de la batterie, échappe de peu à la capture. Il ordonne alors l'évacuation de Neufchâteau.

La description des événements par le Major Kieimansegg corrobore exactement les indications données dans le JMO de la 5e DLC :

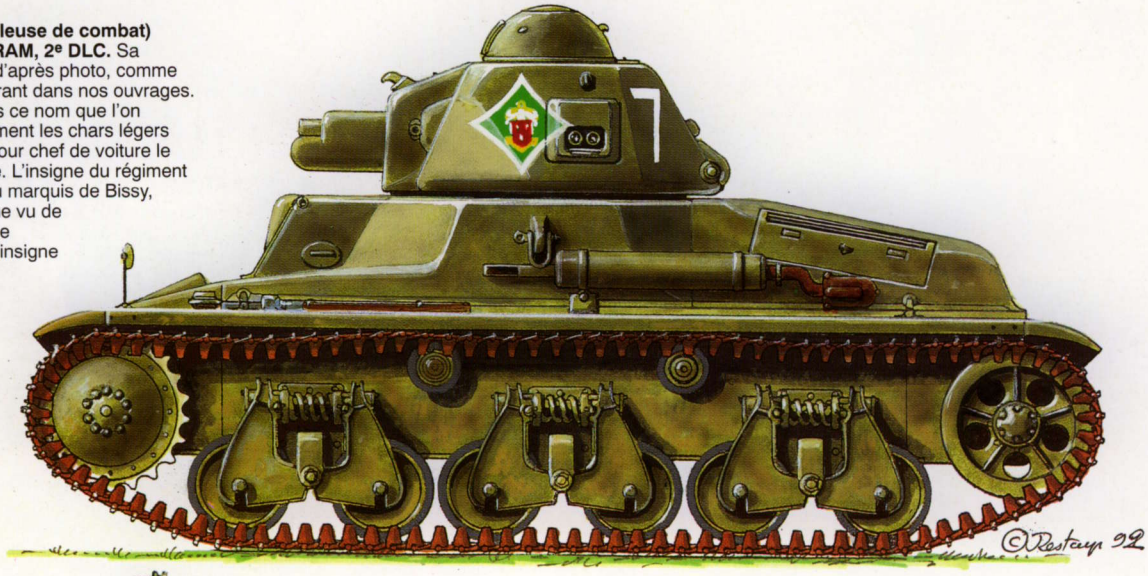
« *Pendant la nuit, les chars sont arrivés devant la ligne fortifiée de Neufchâteau qu'ils attaquent au début de la matinée. La division croit avoir découvert un point faible au sud de la ville et le déroulement du combat confirme cette opinion. Les chars avancent bien, ils contournent Neufchâteau par le sud et atteignent, à Petitvoir, la route qui va de Neufchâteau à la frontière française et qu'il est urgent d'ouvrir. Derrière eux, les motocyclistes nettoient la brêche ainsi ouverte. Les chars se heurtent à Petitvoir à une résistance acharnée.* » [3]

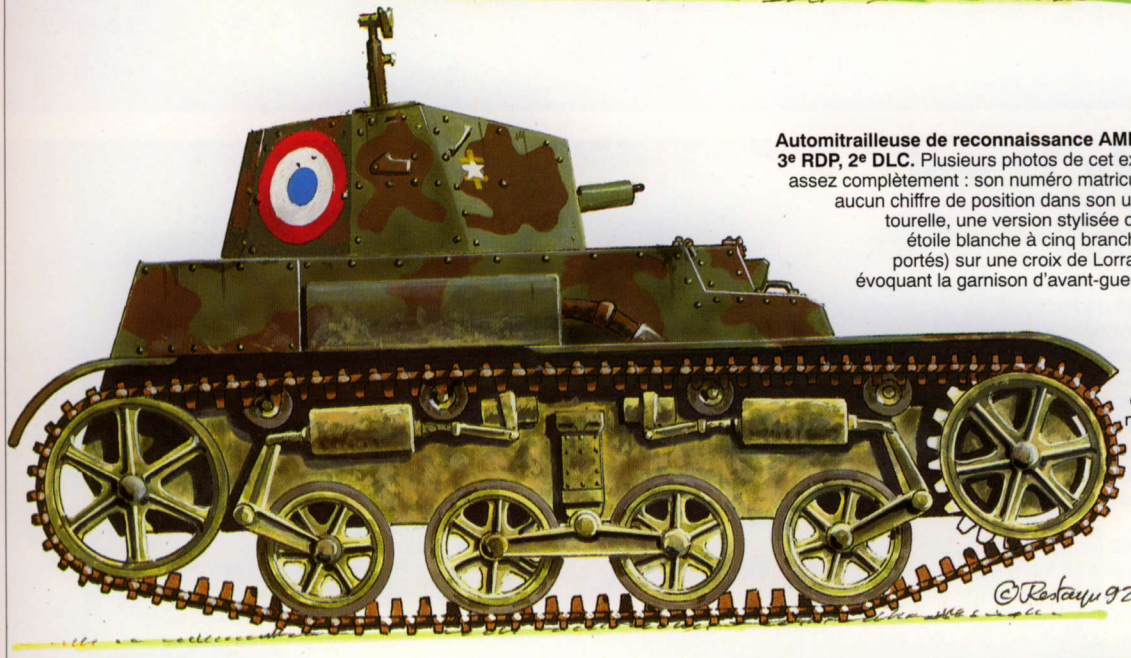
L'attaque allemande a complètement surpris les Français, car les Panzer ont accompli un grand crochet par

3. 29 N 441, op.cit.

# LES PREMIERS BLINDES FRANÇAIS ENGAGES DANS LES ARDENNES

**Char léger (automitrailleuse de combat) Hotchkiss H 35 du 2e RAM, 2e DLC.** Sa décoration est réalisée d'après photo, comme toutes les planches figurant dans nos ouvrages. Cette AMC — c'est sous ce nom que l'on désigne le plus couramment les chars légers dans les DLC — avait pour chef de voiture le sous-lieutenant Laborde. L'insigne du régiment représente les armes du marquis de Bissy, surmontées d'un heaume vu de face, le tout posé sur une ancre. La présence de l'insigne du régiment au centre de l'as est typique de la cavalerie, de même que le grand chiffre 7 blanc à l'arrière de la tourelle. L'as de carreau indique un 3e peloton, mais sa couleur verte est une pure supposition. L'engin ne semble pas avoir reçu de camouflage.

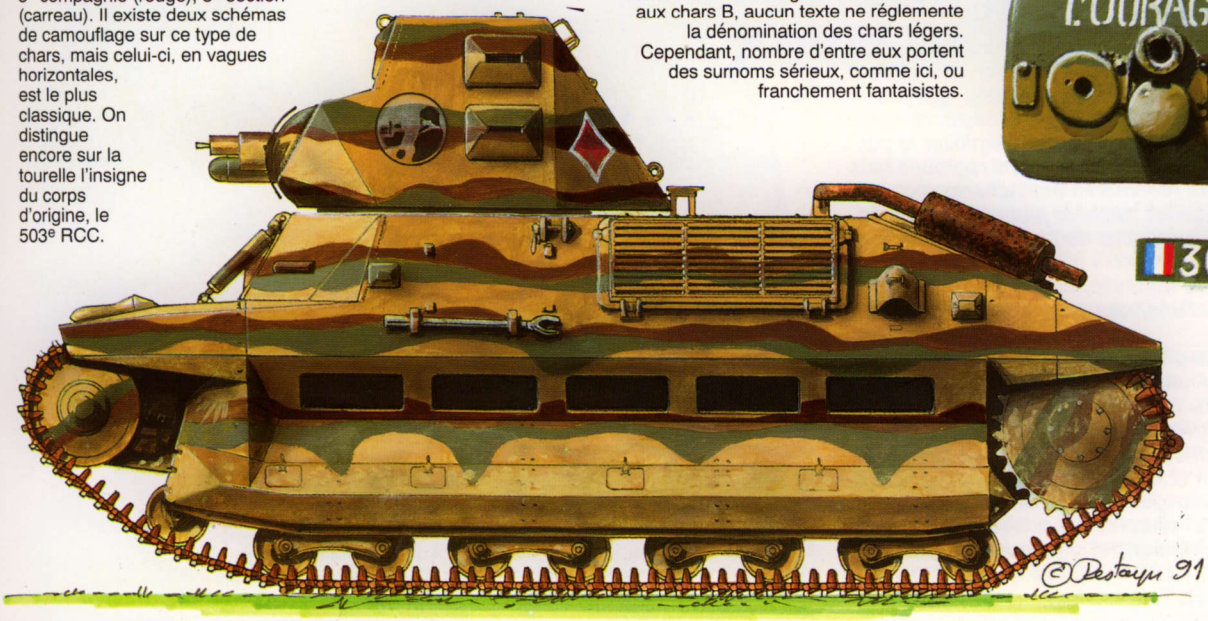



**Automitrailleuse de reconnaissance AMR 33 Renault (type VM) du 3e RDP, 2e DLC.** Plusieurs photos de cet exemplaire nous renseignent assez complètement : son numéro matricule est le 83 950. Il ne porte aucun chiffre de position dans son unité, mais seulement, sur la tourelle, une version stylisée de l'insigne du 2e RDP : une étoile blanche à cinq branches (distinctive des dragons portés) sur une croix de Lorraine jonquille, cette dernière évoquant la garnison d'avant-guerre du 2e BDP, Lunéville. Le camouflage en deux tons (ici interprétés comme vert olive et brun chocolat; plus probablement, vert olive et ocre clair) est celui réalisé en usine par Renault. Détail notable, la tourelle a reçu un support de tir contre avions adapté à la mitrailleuse de 7,5 mm modèle 1931 qui arme la voiture.

**Char FCM 36 du 7e BCC,** 3e compagnie (rouge), 3e section (carreau). Il existe deux schémas de camouflage sur ce type de chars, mais celui-ci, en vagues horizontales, est le plus classique. On distingue encore sur la tourelle l'insigne du corps d'origine, le 503e RCC.

Détail du char FCM 36 N° 30 003, surnommé « L'Ouragan ». Contrairement aux chars B, aucun texte ne réglemente la dénomination des chars légers. Cependant, nombre d'entre eux portent des surnoms sérieux, comme ici, ou franchement fantaisistes.






*Profils couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine*

# La journée du 11 mai

le sud pour atteindre Petitvoir. La perte de Neufchâteau est grave pour la 5e DLC dont le front est soudain menacé. Bertrix, la prochaine ville de quelque importance, n'est qu'à 7 kilomètres de Petitvoir. Il importe de la défendre à tout prix. La frontière française n'est plus qu'à une vingtaine de kilomètres !

A 10 heures, le général Chanoine, commandant la 5e DLC, ordonne au lieutenant-colonel de Voillemont de se porter avec tous ses éléments motorisés dans le secteur de Bertrix pour tenter de rétablir le front. Dans le même temps, le génie divisionnaire commence à mettre en oeuvre les destructions de la région de Bertrix.

Mais dès midi, devant la très forte pression allemande au nord de la division, Chanoine est contraint de décrocher : la 5e DLC doit immédiatement se replier sur la Semoy (ou Semois), dernier cours d'eau défendable avant la frontière française et surtout, dernière coupure de terrain importante avant la Meuse de Sedan.

Il est hélas trop tard pour certains éléments de la division. C'est ainsi que l'escadron Grognet, du 11e cuirassiers (à cheval), ne regagnera jamais les lignes frontières. Le JMO de la 5e DLC en décrit ainsi l'odyssée :

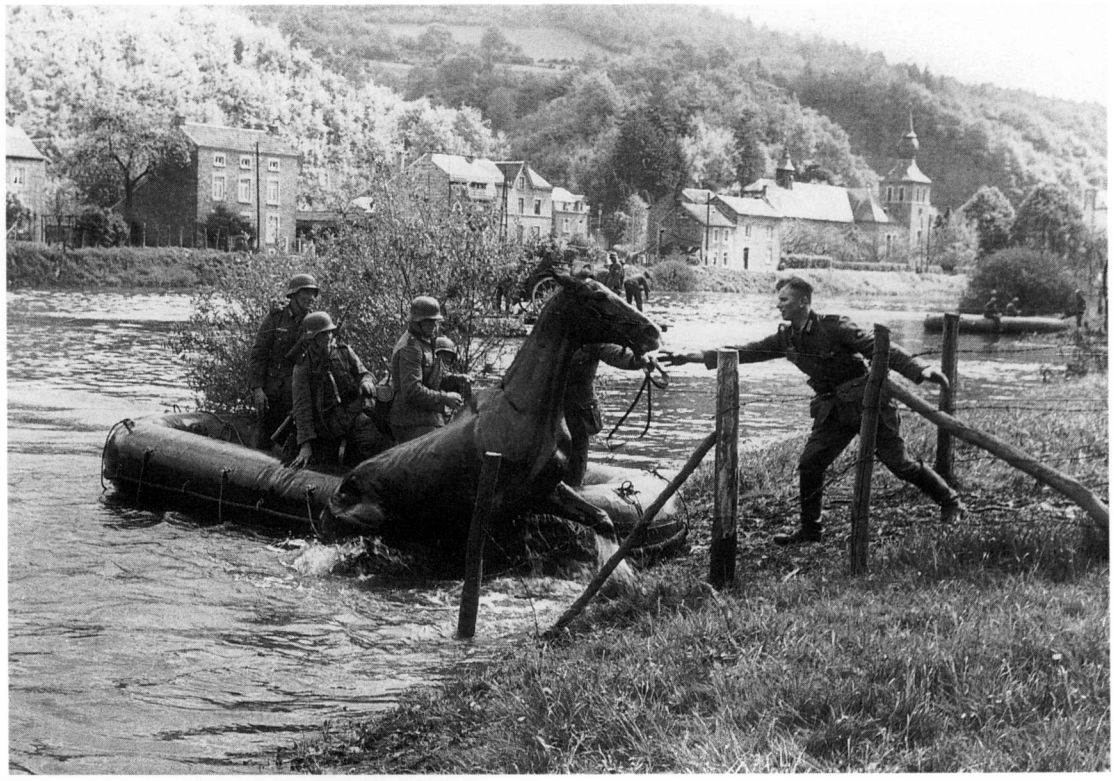
« *Après avoir déboîté franchement vers l'ouest, cet escadron s'est vu fermer successivement tous les itinéraires menant vers la France. Dans ces conditions, le capitaine Grognet se décide, pour exploiter le couvert des bois, à sacrifier ses chevaux. Il regroupe tous les éléments épars rencontrés et s'achemine vers la Meuse. Marchant la nuit, caché le jour, s'infiltrant à travers les colonnes ennemies de plus en plus denses, privé de tout ravitaillement, il finit par être encerclé le 17, à hauteur de la frontière, et capitule pour éviter l'inutile massacre d'une troupe à bout de forces et de munitions.* » [4]

Seuls deux sous-officiers, les maréchaux-des-logis Garder et Mongey, parviendront à rejoindre les lignes françaises le 4 juin.

Le repli sur les rives de la Semoy et Bouillon se fait dans des circonstances très délicates. Les Allemands poussent en avant et il est difficile à certaines unités françaises de se dégager. C'est ainsi que le commandant Richier, du 12e chasseurs à cheval, est capturé, tandis que deux officiers et plusieurs hommes du

4. 32 N 489 (5e DLC) SHAT, Vincennes.
5. 32 N 473 (1re DLC) SHAT, Vincennes.

Si les Panzer-Divisionen progressent très vite dans la forêt des Ardennes, les divisions d'infanterie allemandes ne sont pas en reste. Ces deux photos, prises le 12 mai à Chanxhe, montrent le franchissement de l'Ourthe par des éléments de l'ID 251. Si les ponts ont bien sauté, en revanche les chasseurs ardennais se sont déjà repliés et la traversée de la rivière se déroule donc sans opposition. Grâce à des canots pneumatiques ou à des portières improvisées, les hommes de la division font passer chevaux, voitures hippomobiles, fourgons et obusiers d'infanterie de 7,5 cm. (BA)



Sans doute prise à Marche, cette photographie montre deux chasseurs ardennais et cinq motocyclistes français en discussion avec le Feldgendarme qui les garde. Les insignes des soldats français ne laissent pas de doute : ils appartiennent au 4e RAM de la 4e DLC. On distingue sur leur casque la tête de méduse, insigne porté exclusivement par les automitrailleuses. Au col, soutaches violettes, chiffre en drap violet (ou plus probablement garance) sur fond de drap bleu foncé. Le paletot croisé est du modèle 1938 propre aux motocyclistes. Ce document apporte une nouvelle démonstration du fait que le réglement très spécial du port des insignes sur le paletot modèle 1938 est rarement observé : écussons au collet (ils devraient être sur le haut du bras) et pattes de grade sur la poitrine à la manière usuelle alors que, contre toute attente, ils devraient figurer au bas des manches !

*Page ci-contre :*
**Séparé du gros de la 5e DLC, l'escadron Grognet du 11e cuirassiers se voit couper toutes les routes menant en France. Pendant près d'une semaine, en se cachant le jour et en marchant le jour, l'escadron va essayer de regagner les lignes françaises. Encerclé le 17 mai à hauteur de la frontière, il est contraint de capituler. Mais deux hommes, envoyés en reconnaissance et séparés de leur groupe, vont parvenir à regagner les lignes françaises le 4 juin, soit quatre semaines après avoir été isolés au milieu des colonnes allemandes. Ces deux hommes sont les maréchaux-des-logis Garder et Mongey. (ECPA)**

15e RDP sont « *abattus à bout portant* ».

Malgré cela, la division de cavalerie parvient à se rétablir sur la Semoy. Mais Chanoine a compris que sa division légère n'a pas les moyens d'arrêter l'ennemi.

## Face à Rommel

Sur le front de la 9e armée, la 3e brigade de spahis est censée former charnière avec la 5e DLC. Mais le brusque repli de celle-ci laisse le flanc droit de la brigade « *en l'air* » et, pour éviter les menaces allemandes, elle doit se retirer elle aussi vers la Semoy, un mouvement qui ouvre un dangereux vide sur la droite de la 1re DLC. Ainsi, dès le 11 mai dans le courant de la journée, le front de la 9e armée se dissocie... à cause des événements survenus devant la 2e armée.

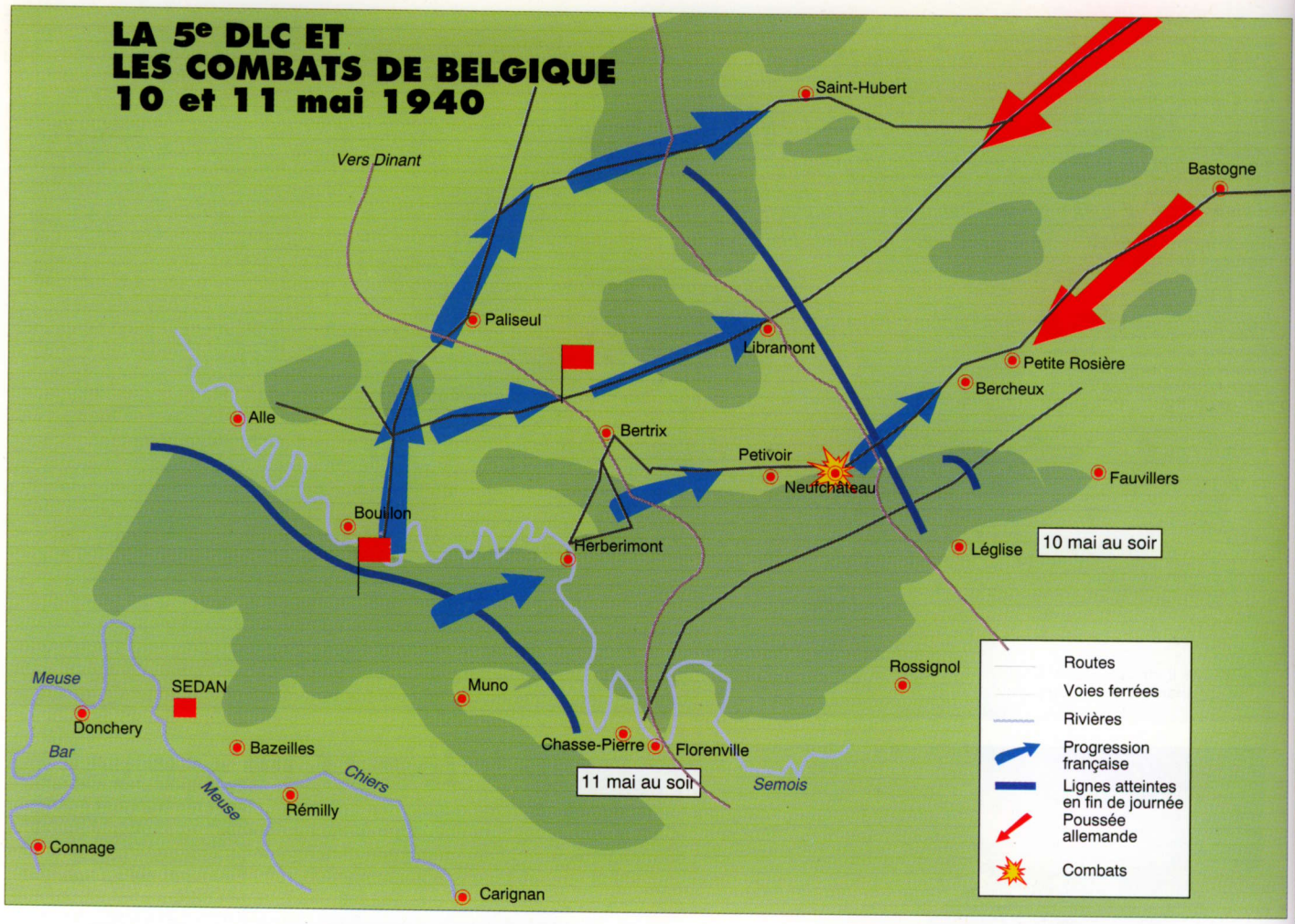
Néanmoins, l'état-major de la 1re DLC reste confiant, la pression allemande étant relativement faible, au moins le matin du 11.

Au lever du jour, le PC de la 1re DLC s'établit à l'ouest de Dinant, avant de passer la Meuse au moment où les premiers fantassins arrivent par camions sur les bords du fleuve. La nouvelle est donc plutôt encourageante : les DI commencent à se déployer, conformément au plan Dyle. En début de matinée, la division s'installe sur le cours de l'Homme (ou Lomme), un petit ruisseau qui coule à l'est de la Meuse. La situation est relativement confuse :

« *Le 1er AM* (régiment d'automitrailleuses) *a pris contact la veille avec les Belges, dont on a beaucoup de mal à retarder les destructions; celles-ci compliquent la tâche de nos détachements de découverte qui ont poussé à l'Ourthe et risque de voir leur itinéraire de retour coupé.*

*Dans l'après-midi le 1er AM a des contacts de plus en plus pressants avec l'ennemi. La brigade de spahis (à notre droite) rend compte qu'elle a dû se replier à 20 kilomètres au sud par suite du repli de la DC Chanoine.* » [5]

Dans la soirée, en raison même de ce repli, la




# La journée du 11 mai 1940

9e armée ordonne à la 1re DLC de se replier à l'ouest de la Meuse. Ce repli s'effectue à l'abri des unités blindées de la division, qui couvrent le passage de la rivière par la brigade à cheval et les dragons portés.

Alors que la 1re DLC est relativement préservée en ce 11 mai, il ne peut pas en être dit autant de la 4e DLC, qui combat plus au nord. Sa brigade légère motorisée (BLM) a franchi la Meuse à 1 h du matin, le 11 et s'est portée vers l'Ourthe et le ruisseau d'Heure, entre Durbuy et Marche. L'ennemi apparaît en début d'après-midi :

« (...) *Vers 13 h, le 4e RAM qui avait atteint Marche rend compte qu'il est attaqué par de nombreux blindés ennemis et qu'il doit abandonner le village. Le colonel du Temps, Cdt la 14e BLM, donne l'ordre au 4e RAM de contre-attaquer pour reprendre Marche avec l'appui de l'escadron de chars. Jusqu'en fin de journée, des combats indécis se déroulent dans Marche, les lisières est restant aux mains des Allemands, les lisières ouest étant tenues par le 4e RAM.*

*Plus au nord, le 14e RDP qui s'était établi dans la région de Noiseux est aussi attaqué et un peloton moto ennemi est détruit par l'escadron de mitrailleuses du capitaine Feuillatre entre Marche et Baillonville. Au soir du 11 mai, l'objectif assigné à la 4e DLC est atteint et maintenu à l'exception de Marche où la situation est assez indécise.*

*Pendant ces premiers engagements, les pertes ont été assez lourdes mais nos hommes sont gonflés à bloc, car ils ont le sentiment qu'ils ont tenu tête à une Panzer.*» [6]

Toutefois, en raison du repli de la 1re DLC, la 4e doit elle aussi entreprendre son dispositif d'action retardatrice, c'est à dire son retrait vers l'ouest, sans toutefois se replier en deçà de la Meuse.

6. 32 N 488 (4e DLC) SHAT, Vincennes.
7. 32 N 99 (18e DI) op.cit.

## Avec les divisions d'infanterie

La 5e DIM est la seule division d'infanterie motorisée dans le secteur de la 9e armée. Elle est donc la première à pied d'œuvre. Nous avons vu que ses premiers éléments débarquent sur les rives de la Meuse dès le petit matin du 11. A 8 heures, l'avant-garde est en place et les autobus repartent vides vers l'arrière. Le général Boucher prend le risque de continuer de jour le mouvement des gros, afin de terminer le déploiement de sa division le plus vite possible. Son audace est payante car l'aviation allemande ne gêne en rien la manœuvre et le dispositif défensif de la division est en place sur la Meuse à la tombée de la nuit. La 5e DIM tient alors un front de 16 kilomètres, au nord du front de la 9e armée, faisant face à la 5. Panzer Division.

A la 22e DI, après la marche épuisante de la veille, les avant-gardes commencent à arriver sur la Meuse, dans le secteur de Givet. Les gros sont encore loin derrière : ils ne débuteront leur second bond que vers 22 heures le 11. Les mouvements de la division sont attaqués à plusieurs reprises par la Luftwaffe, mais sans résultat.

Grâce au témoignage du commandant de Gouvello, nous connaissons par le menu les événements à la 18e DI, le 11 mai. Le général Duffet, qu'une voiture est allée chercher à Besançon où il était en permission, ne regagne sa division qu'à l'aube du 11 mai. Ce qu'il découvre alors ne lui convient guère :

« *A l'aube, j'essayais de sommeiller dans un estaminet de la place lorsque je suis attiré au dehors par des clameurs véhémentes. C'est le général qui vient d'arriver et qui, au milieu d'un embouteillage de véhicules, houspille vertement les conducteurs dont les voitures risquent de nous attirer sous peu les foudres de l'aviation. Enfin, au bout d'un certain temps, à force de cris, de gestes désordonnés, le vide se fait et le calme se rétablit.* » [7]

Une bonne nouvelle attend toutefois le général Duffet : un bataillon du 39e RI, régiment d'active de Rouen, a été mis à la disposition de la 18e DI par la 5e DIM. Duffet décide de le placer à la jonction avec son unité

# LA 6. PANZERDIVISION

**PzKpfw IV de la 6. PzDiv.** C'est le meilleur char de combat mis en ligne par les Allemands en 1940. Son blindage et son excellent canon de 75 mm en font un engin redoutable. Mais il n'est pas encore en nombre suffisant pour jouer un rôle déterminant dans la bataille.

Détail des marques peintes à côté de la mitrailleuse de caisse

**PzKpfw II de la 6. PzDiv.** Engin appartenant à une 1re compagnie.

**Skoda 35 de la 6. Pz.Div (65. Pz. Abteilung).** Cette unité attaque par surprise une colonne française dans la région de Brunehamel (50 km à l'ouest de Monthermé). Après de durs combats, un millier de soldats français sont capturés.

Détail de l'insigne divisionnaire peint sur l'avant de la caisse



*Profils et trois quarts en couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine*

# La journée du 11 mai 1940

d'origine, ce qui va permettre de renforcer les effectifs destinés à défendre la Meuse dans le secteur de Bouvignes.

Le génie de la division, déja arrivé, s'emploie à préparer la destruction des ponts de la Meuse, en coopération avec quelques officiers belges. Quant à la défense du fleuve proprement dite, il est trop tôt pour y penser : les gros de la division ne sont pas encore là et, le plus souvent, les avant-gardes non plus : « *A Hastiene qui doit être tenu jusqu'à l'arrivée de la 18e division par un bataillon de la 22e division venant de Givet, il* [8] *ne trouve qu'un officier du 19e RI qui est là tout seul sans troupe. Devant Houx* (...) *s'il a trouvé un lieutenant du 39e RI en train de faire une reconnaissance, ce qui est de bon augure pour l'arrivée du bataillon du 39e, il a constaté que les bataillons de couverture n'ont pas commencé à s'enterrer et pourtant le temps presse.* »

En début d'après-midi, le général Corap, chef de la 9e armée et le général Martin, commandant du XIe corps, viennent au PC de la 18e DI. « *Ils ont l'air — ou tout au moins l'affectent — de trouver que tout est pour le mieux. On sent toutefois qu'ils aimeraient qu'on leur confirme. Bien au contraire, et je l'y pousse tant que je peux, le général Duffet leur expose que la situation ne lui paraît pas, quant à lui, particulièrement brillante.*

*Pour tenir le front d'une vingtaine de kilomètres qui s'étend de Houx à Hastière, nous disposons de deux malheureux bataillons formés entièrement de réservistes, appuyés par le régiment d'artillerie portée de 75 qui nous a été donné le 10 au départ, régiment qui nous est totalement inconnu et dont le colonel, en arrivant, a commencé par déclarer à notre colonel commandant l'AD qu'il n'avait pas d'obus ! — ce qui heureusement n'était qu'à moitié inexact. Et il ne faut pas espérer voir la situation s'améliorer avant trois jours.* » [9]

Dans son rapport à Corap, Duffet indique qu'à son avis, sa division ne sera pas regroupée avant le 14 et opérationnelle avant le 15 mai au plus tôt. Corap assure alors qu'il fera transporter les deux bataillons d'avant-garde en camions et demande en contre-partie de faire forcer les étapes pour le reste de la division. C'est d'autant plus important que la 1re DLC a engagé un repli conséquent.

## La menace se précise

Cette journée du 11 mai se termine sur une note préoccupante à tous les niveaux. En haut-lieu, c'est à dire au PC du général Gamelin à Vincennes, l'absence de liaison avec les troupes au front est criante. Le général en chef ignore la position de la plus grande partie des troupes engagées dans l'hypothèse Dyle. Pire encore, le général Georges, qui commande le front nord-est, n'en sait pas plus. Il est certain qu'aucune dépêche indiquant la présence de Panzer Divisionen dans les Ardennes n'est arrivée à Vincennes.

Dans ces conditions, il n'est pas vain d'écrire que, dès le 11 mai 1940, le complexe système de commandement de l'armée française ne fonctionne plus. Gamelin qui, contrairement à ce qui a été trop souvent écrit, n'est pas un imbécile, a peut-être encore une vague vue d'ensemble de la situation. Mais il est bien incapable d'influer sur le cours de bataille. Georges, qui est responsable du front nord-est, ne peut rien lui non plus : faute de renseignements précis, il ne peut que déléguer une partie de ses pouvoirs à Billotte, le chef du groupe d'armées n° 1 (GA 1). Mais celui-ci est-il vraiment mieux renseigné? Et que penser d'une hiérarchie où la prise de responsabilités est à trois échelons différents? En un mot, ce sont les généraux sur le terrain qui doivent se débrouiller, sans aucune vue d'ensemble.

A la lecture des journaux de marche des unités, on est stupéfait de constater combien les informations circulent mal entre les divisions. Si la 4e DLC est fière d'avoir freiné une « Panzer », rien n'indique que les divisions d'infanterie qui se préparent avec tant de difficultés à tenir leur position sur la Meuse aient été prévenues de la présence des chars allemands en grand nombre. Corap, pourtant, doit bien le savoir. Mais si les informations « montent » tant bien que mal, elles redescendent avec une grande difficulté vers les unités au front.

Notons tout de même, à la décharge de Corap, que les reconnaissances aériennes sont très peu nombreuses en ce 11 mai, presque tous les Potez 63 et autres Mureaux ayant été détruits ou endommagés ce jour-là. Il n'y a donc que les divisions de cavalerie qui puissent faire du renseignement mais, pressées comme elles le sont par un adversaire beaucoup plus puissant, elles pensent plus à le freiner qu'à l'identifier.

8. le général Duffet

9. 32 N 99, op.cit.

**Une voiturette Peugeot 202 d'une unité de cavalerie (losange bleu peint sur l'aile), probablement de l'état-major de la 5e DLC, vient dêtre capturée à Bertrix, en Belgique, le 12 mai. Le margis chef qui la conduisait est interrogé par un officier allemand. On remarque sur le toit du véhicule un support improvisé pour permettre le tir vertical au FM 24/29.**

**Ces artilleurs de la Luftwaffe posent devant le PK en observant le ciel, pourtant vide de tout avion français au-dessus des Ardennes. Ces hommes du Panzer Gruppe Kleist servent une pièce de 2 cm installée sur ce qui semble être un Krupp Protze, ou Kfz 69. (BA)**

# 12 MAI : LA MEUSE

## La bataille de Bouillon

Les avant-gardes du Panzer Korps Guderian sont arrivées devant Bouillon le 11 au soir, mais n'ont pu s'emparer de la ville, tenue par les cavaliers français. Une attaque en force est montée pour le lendemain, jour de la Pentecôte. La ville est tenue par des éléments du 295e RI (bataillon Clausener) qui ont patiemment attendu le repli de la 5e DLC en deçà de la Semoy pour faire sauter le pont sur la rivière.

L'assaut du 1.Schützen Regiment commence à 7 h 45. Il consiste en une attaque frontale sur Bouillon, mais aussi en un contournement par l'ouest, à Alle, où les Panzer trouvent un gué, car le pont a été détruit. Bientôt, le bataillon Clausener est durement pressé et la 5e DLC ne peut lui être de grand secours. Elle envoie tout de même dans le secteur de Alle un peloton moto du 5e RAM, avec les escadrons à cheval du 12e GRCA.

A 11 heures, la menace d'enveloppement est telle qu'il faut se résoudre à abandonner la position de la Semoy. Il est déjà trop tard pour le gros du bataillon Clausener, encerclé et capturé autour de Bouillon. Certains éléments parviennent tout de même à regagner la frontière française, puis la Meuse, où ils sont recueillis par leur division d'appartenance, la 55e DI.

La 5e DLC va tenter de se rétablir sur la ligne des « maisons fortes ». Il s'agit d'une position de défenses accessoires situées au milieu des forêts à cheval sur la frontière, dessinée de manière à maintenir l'ennemi à l'intérieur de la zone forestière et à lui interdire le débouché au sud, qui offre d'excellents observatoires sur la position principale de résistance de Sedan.

Mais, malgré toute une série de destructions entre la Semoy et cette ligne, les Allemands progressent vite :

« (...) *Le pouvoir ralentisseur des destructions a été surestimé. Les chars allemands, une fois franchie la Semoy, se meuvent avec souplesse dans d'étroits layons qui leur paraissent interdits. Il y en a partout. Mais leur densité est nettement plus forte à l'ouest. C'est Sedan qui, à n'en pas douter, est leur objectif essentiel.*

*Le général commandant le 10e corps est mis au fait de cette situation et tenu au courant des événements qui vont désormais se hâter.* » [1]

A 14 heures, il est évident que la ligne des maisons fortes ne permettra pas de retenir longtemps l'adversaire. En conséquence, la 5e DLC se redéploie sur la ligne intermédiaire, qui tient sous ses feux les débouchés des bois. Cette position a été très sommairement organisée avant le 10 mai et tout laisse à penser qu'elle sera facilement enfoncée.

Pourtant, l'impression de facilité dans la percée allemande est erronée. Le Major Kieimansegg, de la 1.Pz.Div. en témoigne :

« *Alors que jusqu'ici les éléments de la division n'ont pas eu trop de difficultés, le combat, à Bouillon, est beaucoup plus violent, la ville est enlevée malgré une résistance acharnée et une tête de pont est établie sur les hauteurs de la rive sud. Les Français tirent avec de l'artillerie lourde à longue portée sur l'emplacement du pont, dont la construction, commencée dès midi par le génie, se trouve compromise. Par trois fois, des bombardiers ennemis attaquent la ville, des explosifs sautent, les travaux sont retardés, mais non arrêtés. A 19 heures, le pont est en place, les fantassins ont escaladé les hauteurs et pris Gorbion, le dernier village belge situé sur cette aile* (...) *Derrière les barricades et les énormes destructions de routes, dans les casemates, les Français se défendent désespérément. L'aviation de reconnaissance signale qu'à Sedan, les ponts sur la Meuse sont encore intacts. Réussira-t-on à s'en emparer ?* » [2]

## Une défense courageuse

Ce petit texte mérite quelques commentaires : tout d'abord, sur la résistance française, qui ne faiblit pas. Tous les rapports indiquent que la défense a été particulièrement courageuse et efficace, compte-tenu des moyens disponibles : un bataillon d'infanterie de réserve et une division de cavalerie sur la brêche depuis trois jours. En outre, l'artillerie à longue portée a été un élément retardateur indéniable. Quant aux assauts de l'aviation, ils ont au moins failli provoquer la fin prématurée de Guderian, manqué de peu par la chute d'un immense trophée de sanglier, décroché du mur de son PC improvisé par l'ébranlement des explosions !

Reste la question des ponts sur la Meuse. Comme on le sait, Paul Reynaud a prétendu, dans un discours officiel, que ceux-ci avaient été capturés intacts par les Allemands. Or, le JMO de la 5e DLC est catégorique à cet égard :

« *Les arrière-gardes, contenant les chars ennemis, franchissent les ponts entre 17 et 18 h. Aucun élément valide de la 5e DLC ne reste plus, en fin de journée, au nord de la coupure.*

*Le personnel mis en place par les soins du 10e corps fait sauter tous les ponts. Le fait est vérifié par des officiers de l'état-major de la 5e DLC, envoyés en reconnaissance.* » [3]

Quant au chef d'état-major de la 55e DI, il écrit dans un rapport : « *La 5e DC a été recueillie sur la rive gauche et tous les ponts de la Meuse sans exception ont sauté.* » [4]

Le général Lafontaine, commandant la 55e DI et limogé parce qu'il fallait bien trouver des boucs émissaires,

**Toujours à la pointe de l'avance, les unités motocyclistes des Aufklärungsabteilungen sont sans cesse au contact. Ce sont elles qui doivent affronter leurs homologues, éclaireurs et fusiliers motocyclistes des DLC et des GRDI. De part et d'autre, des hommes qui « en veulent ». Les accrochages sont sanglants. Ce jeune motard allemand, avec son surtout de caoutchouc, son encombrant masque à gaz et ses lunettes couvertes de poussière, est typique des premières campagnes de la Wehrmacht. (BA)**

1. 32 N 489, 5e DLC.
2. 29 N 441, op.cit.
3. 32 N 489, op.cit.
4. 32 N 251 (55e DI) SHAT, Vincennes.

# 12 mai : la Meuse

*Ci-dessus :*
**Des cavaliers du 8e dragons (4e DLC) sont conduits en captivité. Leur ample manteau de cavalerie, leurs jambières et leurs éperons permettent de les identifier facilement. La scène se déroule à Ciney, petite localité prise le 12 mai par la 5.Panzer-Division. Au premier plan, la voiture blindée légère Kfz 13 porte le signe tactique d'un Aufkl.Abt., en l'occurrence celui du Panzer-Aufklärungsabteilung 8. A l'arrière-plan, le véhicule radio est un SdKfz 263 de commandement. (BA)**

## CAVALIER FRANÇAIS PRINTEMPS 1940

**Malgré le radoucissement du climat, on constate sur certaines photos, comme celle ci-dessus, que le manteau est encore porté en mai 1940 dans certaines conditions. Cependant, contrairement à l'infanterie qui a pour vêtement principal de combat la capote même en plein été, chaque cavalier est doté d'une vareuse qui constitue sa tenue normale : sauf par temps froid, le manteau de drap est roulé sur l'arrière de la selle.**
**Ici, notre cavalier du 27e GRDI (21e DI, opérations dans le nord en mai 1940) est en tenue de combat à pied, le manteau enfilé par dessus la vareuse : comme la capote des fantassins, le manteau d'homme monté est muni de boutonnières permettant d'en relever les pans. L'équipement standard modèle 1916 avec masque à gaz ANP 31 est complété ici de l'outil suspendu au ceinturon (pelle-pioche modèle 1909 dans son porte-outil spécifique de la cavalerie) et d'un collier à cartouches modèle 1929 porté en bandoulière. Une grenade offensive modèle 1916 est accrochée au ceinturon. Culotte d'homme monté modèle 1922, jambières modèle 1921 et brodequins modèle 1917, portés en l'occurrence sans éperons. (Coll. F. Vauvillier)**

indique dans son rapport : « *A partir de 15 heures, la cavalerie a commencé à repasser la Meuse. Vers 20 heures, j'ai su qu'une compagnie et demie du bataillon Clausener avait passé la Meuse vers Douzy, ce qui m'a permis de donner l'ordre de destruction des derniers ponts* (...) » [5]

Si l'on devait encore en douter, le Major Kieimansegg écrit lui-même : « *les défenseurs sacrifient leurs éléments combattant au nord de la Meuse et font sauter les ponts. Il est donc inexact que les ponts sur la Meuse à Sedan soient tombés intacts entre nos mains* (...) » [6]

Si les ponts ont bien sauté, la situation n'en est pas moins délicate pour la 55e DI qui tient le front de Sedan. Les Allemands sont déjà au bord de la Meuse au soir du 12 mai ! Après seulement trois jours d'offensive, la guerre s'est déja portée sur le sol français.

## La cavalerie derrière la Meuse

Le dur combat retardateur mené par la 5e DLC se répète sur toute l'étendue du front des Ardennes. La 3e brigade de spahis repasse la Meuse dans le secteur de Charleville-Mézières entre 6 et 9 heures du matin. Au nord, les deux DLC de la 9e armée sont elles aussi durement pressées par l'ennemi.

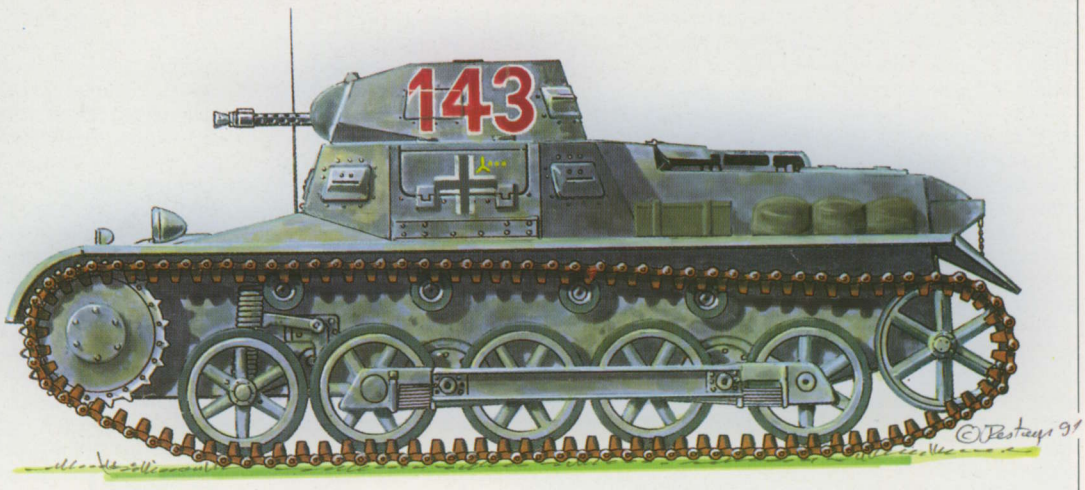
La 1re DLC, quant à elle, est encore très en flèche. Mais le repli s'effectue en bon ordre derrière les escadrons d'automitrailleuses et les escadrons mixtes. Le commandant de Truchis décrit ainsi le passage de la Meuse : « *Nous passons la Meuse vers 13 heures dans un ordre parfait sans être inquiété autrement que par quelques attaques aériennes. Après un arrêt à la sortie ouest de Dinant, je vais reconnaître les positions occupées par la 18e DI sur les plateaux ouest de la Meuse entre Anhée et la route de Dinant-Philippeville ; pas une organisation de terrain, quelques petits groupes de Français et de Belges dispersés à la crête.* » [7]

Cette fâcheuse impression qu'il n'y a rien derrière eux est partagée par nombre d'officiers de cavalerie. C'est aussi le cas du capitaine Cazenave : « *12 mai. Dans la nuit, la population de Charleville a reçu l'ordre d'évacuation. Au jour, une partie de la 3e brigade de spahis traverse la ville, battant en retraite, en bon ordre mais très fatiguée. Le bruit court de l'arrivée des Allemands à Monthermé. Au cours de cette journée lourde d'angoisse, aucune liaison avec la division avant 20 h, où un message signale qu'elle a repassé la Meuse et rétabli son PC à Flavion. La cavalerie ayant été rejetée à la Meuse plus rapidement qu'on ne le pensait, cependant que les DI s'y portaient plus lentement que prévu, la situation pourrait être sérieuse.* » [8]

5. Ibid.
6. 29 N 489, op.cit.
7. 32 N 473, op.cit.
8. Ibid.

# CHARS ET AUTOMITRAILLEUSES DE LA 7. PZ. DIV

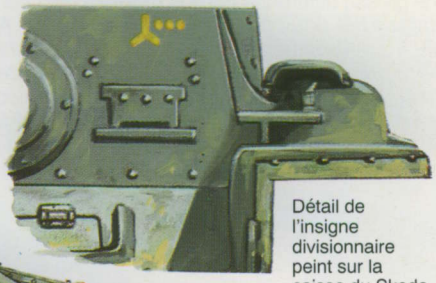
**PzKpfw I de la 7. PzDiv.** L'engin est peint en gris, il appartient au 1. Abteilung, 1re compagnie. Ce char est plutôt un véhicule de reconnaissance blindé qu'un véhicule d'attaque. Trop faiblement armé et blindé, il ne jouera qu'un rôle effacé.




**SdKfz 231 de la 7. PzDiv.** Plus un camion blindé qu'un véritable engin tout terrain, cette automitrailleuse sera rapidement remplacée par une version huit roues.

Détail des marques peintes sur l'automitrailleuse. En jaune, l'insigne divisionnaire, en blanc, le signe tactique de la Panzerspähwagen Kompanie.

**Skoda 38 de la 7. Pz.Div.** Excellent engin très fiable et préféré par Rommel en terrain difficile. Son armement est performant en 1940. Le châssis bien conçu sera employé tout au long de la guerre, et jusqu'en 1974 par l'armée suédoise.



Détail de l'insigne divisionnaire peint sur la caisse du Skoda.



*Profils et trois quarts en couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine*

A la 1re DLC, le repli s'accélère sous la pression des événements. Il s'effectue plus difficlement qu'à la 4e DLC, car les Panzer de Rommel sont littéralement sur les talons des cavaliers. Ceux-ci sont accrochés dès le matin, notamment à Haversin où le premier bataillon du 14e RDP est violemment attaqué. La description du passage de la Meuse par la cavalerie en retraite est assez poignante :

« *De leur côté, les éléments à cheval des 8e et 31e dragons qui avaient établi des points d'appui à Braibant et à Emptinne sont vigoureusement poussés par des chars ennemis, et ils seront harcelés pendant leur repli sur la Meuse à tel point que, quand on sera obligé de faire sauter les ponts, plusieurs pelotons n'auront pas pu passer et les cavaliers traverseront pendant la nuit à la nage ou par des moyens de fortune avec leurs armes, mais abandonnant leurs chevaux.*

*En fin de journée donc, tous les éléments de la BLM, les GR, l'artillerie et la majeure partie de la brigade à cheval ont pû passer la Meuse en bon ordre, l'aviation ennemie n'ayant heureusement pas attaqué les ponts. Les canons de 25 se sacrifient pour permettre le repli, mais mettent hors de combat bon nombre de blindés ennemis.* » [9]

## Avec le corps blindé Hoth

Dans ses carnets, Rommel n'accorde pas une ligne aux événements du 12 mai 1940. Mais l'historien belge Jean-Louis Roba (avec J.Léotard), donne des détails très intéressants sur cette journée. [10] Tout d'abord, il y a une grosse différence dans la manière dont sont commandées les deux divisions blindées du XV.A.K. de Hoth. « *Le Kommandeur von Hartlieb ne semble guère faire preuve de combativité dans la conduite de sa division et le journal de guerre signale à mots couverts que la discipline manque et que l'avance est freinée. L'élément avancé de la 5e sous la conduite de l'Oberst Werner se montre néanmoins fort actif et rivalise avec la 7.Pz.D. dont l'ambitieux Kommandeur veut se faire un nom dans cette campagne...* »

On ne peut mieux résumer la différence de comportement entre von Hartlieb et Rommel. Tout au long des opérations, la 5.Pz.Div., hormis le Vorausabteilung de Werner, sera à la traîne derrière la 7e.

A 16 h 45, la 7.Panzer-Division lance contre Dinant une compagnie du Pz.Rgt.25, sous le commandement du Hauptmann Steffen. Les Panzer sont soutenus par des fantassins du I./S.R.7. La bataille est féroce et les ponts sautent dès que les Allemands approchent. Après plusieurs heures de combat, la ville tombe, mais le Hauptmann Steffen ne verra pas sa victoire : il a été tué au combat.

Plus au nord, à Yvoir, le Vorausabteilung de Werner atteint la Meuse vers 17 h 30, avec quelques chars et véhicules blindés de reconnaissance. Surplombant la vallée, ils constatent que le pont est intact ! Aussitôt, c'est la ruée. Mais la route est encombrée de troupes françaises en retraite. C'est donc avec quelques difficultés que les blindés arrivent devant le pont. Une première Panzerspähwagen s'aventure sur le pont, soumis au tir de l'artillerie belge installée sur l'autre rive, un canon de 47. L'officier belge chargé de la destruction, le lieutenant de Wispelaere [11], essaie en vain la mise à feu électrique : elle a été détruite par les Allemands. Le temps presse, car une seconde voiture blindée s'engage sur le pont. Wispelaere se précipite dans la petite casemate bétonnée où se trouve le détonateur manuel. Il est alors probablement touché par le feu des armes automatiques allemandes, mais il parvient à actionner le détonateur avant de mourir. Avec une formidable explosion, le pont bascule dans la Meuse, entraînant le premier véhicule blindé allemand dans le fleuve. Le second est mis hors d'usage par un coup au but dans le train de roulement.

Un autre événement tragique se déroule à peu près au même moment à très peu de distance. Le chef du 129e RI, le colonel Taschet des Combes, s'était aventuré seul en reconnaissance sur la rive orientale de la Meuse. Surpris par les Panzer, il se prépare à regagner l'autre rive à la nage lorsqu'il est tué par une rafale de mitrailleuse.

## Les DI en première ligne

Avec le retour général des DLC derrière la coupure de la Meuse, les divisions d'infanterie sont en première ligne... ou devraient l'être, car nombre de bataillons ne sont pas encore là. Le commandant de Gouvello en donne une bonne démonstration, lorsqu'il décrit la situation de la 18e DI à la veille de la bataille :

« *Rappelons en exergue de cet examen que la division a reçu comme mission, non de retarder l'ennemi ou de tenir pendant un temps limité, mais de " tenir " tout court devant la ruée allemande, sans espoir, nous le savons, d'être secourus.*

*Maintenant, considérant le terrain de la bataille prochaine, nous constatons que :*

*1°) La Meuse décrit une série de méandres pouvant constituer, s'ils ne sont pas suffisamment tenus, des angles morts très favorables au franchissement.*

*2°) La rivière elle-même n'offre aucune difficulté particulière à ce franchissement, facilité par ailleurs au sud de Houx par la présence d'une île recouverte de végétation.*

*3°) La rive ouest est surplombée par un haut escarpement recouvert de taillis (...) propices à l'infiltration d'un ennemi qui aurait pris pied sur la rive. Il faut donc pour empêcher l'ennemi de prendre pied sur cette rive, pousser, surtout de nuit, des éléments sur la berge même, ce qui entraîne une dispersion des effectifs.* » [12]

Ainsi, la 18e DI va devoir tenir un front hors de proportion avec ses effectifs. La Meuse a joué comme un mirage pour le commandement français. Le terrain ne convient absolument pas à la défensive : il se retourne même contre la 18e DI, selon l'expression de Gou-

*Ci-dessous :* **preuve de l'âpreté des combats livrés à l'est de la Meuse par les divisions de cavalerie, ces motocyclistes français tués dans le village de Crupet, près de leurs side-cars Gnôme & Rhône 800 AX 2, coffres ouverts, pillés. Ces hommes appartiennent au 5e escadron du 14e régiment de dragons portés (4e DLC). Envoyé en couverture du repli de la 4e brigade de cavalerie, cet escadron mixte (deux pelotons d'AMR 33 et deux de side-cars) a pour mission de retenir l'ennemi pendant une heure après le passage de la dernière unité de cavalerie à cheval, le 31e dragons. Le commandant Pommarès organise la défense du village, cachant ses véhicules le long de la route de Profondeville. Les Allemands entrent au contact à partir de 16 heures le 12 mai, soit une heure après le passage de l'arrière-garde du 31e dragons. (BA)**

# 12 mai : la Meuse

**Dans leur repli, les chasseurs ardennais ou les unités de cavalerie françaises n'ont pas oublié d'emporter les panneaux indicateurs de ce carrefour du bourg de Beauraing. Masqué par le poteau indicateur, un motocycliste allemand fait peut-être la circulation. En tout cas, le gros tracteur de 8 tonnes et son canon de 88 mm n'ont pas l'air d'hésiter un instant sur la direction à suivre. Il est vrai qu'ils ne font pas partie de l'avant-garde. (BA)**

*Ci-dessus :* **toujours à Crupet, 5e escadron du 14e RDP. Les premiers véhicules allemands sont sans doute surpris par le feu des AMR, mais celles-ci ne possèdent qu'une mitrailleuse de 7,5 mm et les canons antichars allemands ont tôt fait de détruire plusieurs d'entre elles, le blindage de 13 mm ne résistant pas aux coups de 37 mm. Sur cette photo, des Allemands examinent deux AMR 33 détruites rue Haute (au premier plan, N° 83 958, grande cocarde tricolore à l'arrière de la tourelle). Lorsque Pommarès donne l'ordre du repli, peu avant 17 heures, il est déjà bien tard : Crupet est encerclé presqu'entièrement et la plupart des AMR ne pourront s'échapper, même si Pommarès lui-même parvient à rejoindre les lignes françaises avec une petite partie de son escadron. Cette mission de sacrifice a cependant donné un répit inespéré à la 4e brigade de cavalerie. (BA)**

vello. Et la situation est encore pire que prévue, en raison de la rapide avance allemande : sur neuf bataillons, il en manque quatre à la 18e DI et presque toute l'artillerie. L'appoint que forme l'artillerie de la 1re DLC est tout à fait insuffisant, de même que l'aide du 19e dragons, en attendant l'arrivée du reste de l'infanterie. Nous verrons plus loin le dispositif français adopté le 13 mai.

A la 22e DI, la situation est moins préoccupante. Selon le rapport du général Bézier la Fosse, les éléments de sa division sont en place le 12, le 19e RI au nord, le 116e RI au centre et le 62e RI au sud. L'artillerie a également rejoint ses positions.

Dans l'après-midi, les premiers éléments blindés allemands arrivent dans le secteur de Beauraing, à une dizaine de kilomètres de Givet. Le général Bézier fulmine : « *Il semblait qu'aucune résistance ne leur eût été opposée par l'armée belge. Les chasseurs ardennais ne se battaient pas. Assis sur les talus de route, ils souriaient au passage des cavaliers du 1er régiment de chasseurs à cheval (1re DC) et criaient "vive la France".* » [13]

Lorsque les Allemands commencent à arriver sur le plateau de Mesnil-Saint-Blaise, tout près de Givet, le chef de la 22e DI ordonne de faire sauter les ponts.

La bataille décisive va s'engager sur la Meuse. Au soir du 12 mai, alors que les divisions de cavalerie sont au contact depuis trois jours et les divisions d'infanterie depuis plusieurs heures, Gamelin ignore encore tout de ce qui se passe sur cette partie du front. Selon Jacques Minart, présent au PC de Vincennes : « *pour la première fois enfin, divers renseignements signalaient des rassemblements suspects dans l'Ardenne belge. Le commandant en chef, justement inquiet, s'efforçait d'en faire déterminer la nature. Quoiqu'il en soit, malgré la lutte disproportionnée en Hollande et le recul des Belges, le Haut Commandement français conservait, en cette journée du 12, toute sa confiance dans la capacité de résistance des armées franco-britanniques.* » [14]

On ne peut que rester atterré devant cet incroyable manque de renseignements. C'est là un point essentiel de la campagne de mai-juin 1940, trop rarement mis en avant. Il est plus facile d'accuser les malheureux fantassins, livrés à eux-mêmes sur le terrain. Sans vision globale des événements, le commandement français livre une bataille perdue d'avance.

---

9. 32 N 488 (1re DLC).

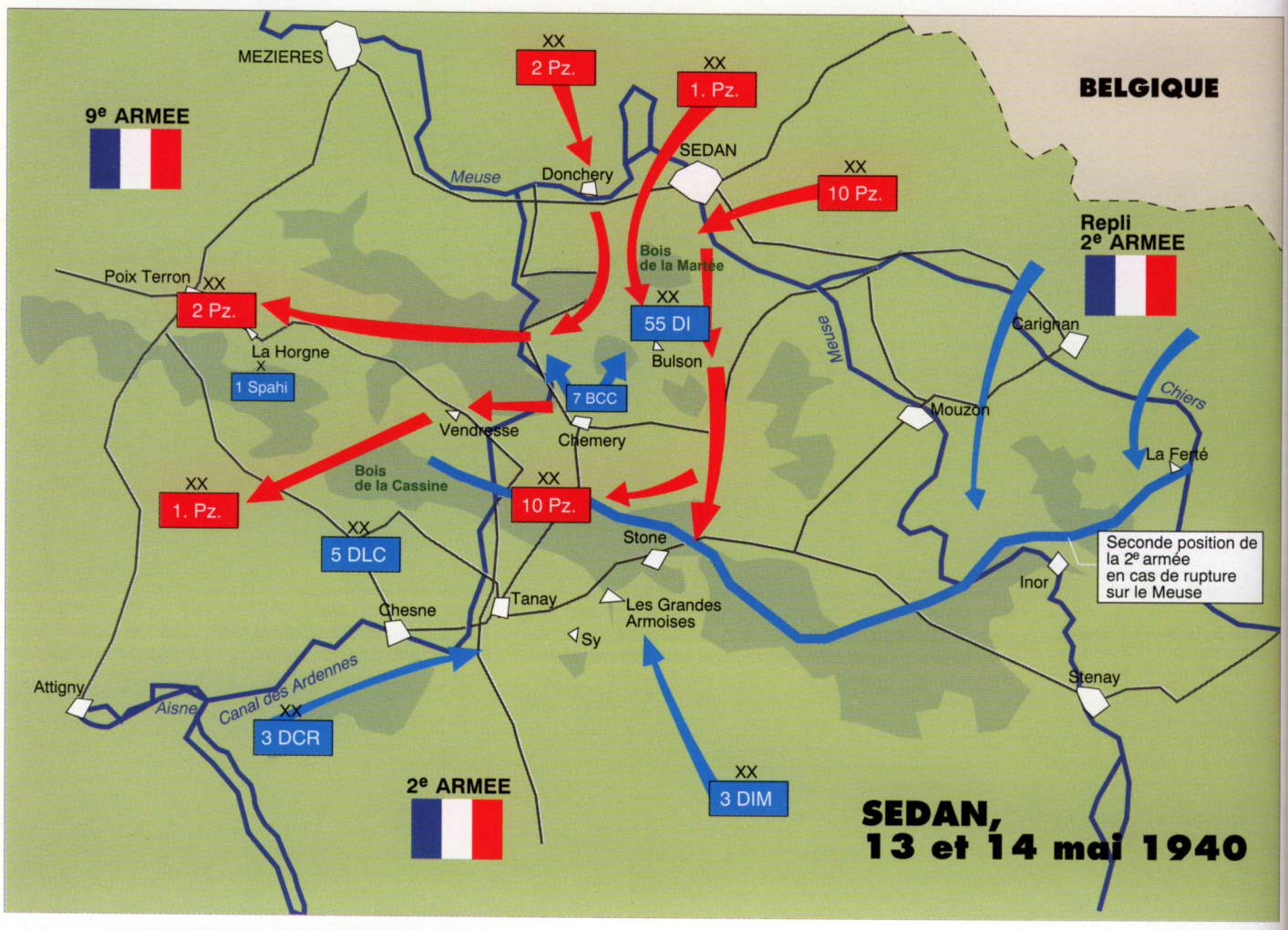
10. Roba (J.-L.) et Léotard (J.), *La région de Walcourt-Beaumont pendant la seconde guerre mondiale*, Cercle d'histoire de l'entité de Walcourt, 1984, 315 pages.

11. Certains ouvrages indiquent que ce pont a été détruit par les troupes françaises... alors que le JMO de la 4e DLC mentionne déjà l'acte héroïque du lieutenant Wispelaere.

12. 32 N 99, op.cit.

13. Ibid. Comme nous l'avons vu, ce jugement est bien sévère.

14. Minart (Jacques), *PC Vincennes, secteur 4*, Berger-Levrault, Paris, 1945. 2 tomes de 231 et 228 pages.




*Page ci-contre :*
**Heinz Guderian dans son véhicule de commandement, un SdKfz 251 à l'équipement radio très conséquent. Il est en train de lire un message provenant de l'une de ses trois Panzer-Divisionen. L'une des grandes différences entre les armées française et allemande en mai 1940 tient au système de communication. Totalement chaotique à tous les échelons de l'armée française, il est de premier ordre dans la Wehrmacht, qui dispose d'une profusion d'engins spécialement conçus pour les transmissions et le commandement, alors que la majorité des chars français, par exemple, ne possède aucun poste radio. (BA)**

# LA BATAILLE DÉCISIVE
# 13-14 MAI : SEDAN

## Les préparatifs de Guderian

Le 12 mai, Guderian est convoqué au PC du général von Kleist. Il y reçoit ses ordres pour le lendemain : le franchissement de la Meuse de Sedan à 16 heures. Contrairement à une légende faisant de Guderian le principal apôtre de la Blitzkrieg en Allemagne, force est de constater que la vérité est un peu différente : pour lui, la date fixée par Kleist est trop avancée. Jamais la 2.Pz.Div., retardée au passage de la Semoy, ne sera prête pour l'assaut.

« *Je mentionnais ce fait, qui était d'une grande importance étant donnée la faiblesse de nos forces d'attaque, écrit Guderian. Mais le général von Kleist ne modifia pas ses ordres et je fus bien forcé de reconnaître qu'il y avait probablement des avantages à foncer en avant immédiatement, sans attendre que toutes nos troupes soient prêtes.* » [1]

La prudence de Guderian s'explique aisément par le fait que la position française est réputée solide. Il ne s'agit pas d'une bataille de rencontre comme celle qui se déroule en Belgique, mais de l'assaut d'une position fortifiée. Mais Kleist a décidé de frapper immédiatement et fort. Pour cela, il rejette le plan de Guderian, prévoyant une neutralisation systématique de l'artillerie française, batterie par batterie, pour une attaque aérienne massive, coordonnée avec le début de la préparation d'artillerie. Le but de Kleist est de saturer les défenses françaises par un bombardement aérien d'une ampleur encore jamais vue.

Malgré ses efforts, Guderian est incapable de faire revenir Kleist sur sa décision. Il ne lui reste plus qu'à remanier ses plans de fond en comble. Mais les longs mois de la Sitzkrieg (la « guerre assise », drôle de guerre du côté allemand) n'ont pas été perdus pour Guderian et ses hommes. Il lui suffit de ressortir de ses dossiers l'un des kriegspiels fait à Coblence pour trouver un plan qui corresponde exactement à la situation.

L'assaut principal va être délivré par la 1.Panzer Division, épaulée par le régiment motorisé Grossdeutschland. La division se prépare durant la nuit, comme le raconte le Major Kieimansegg :

« *On profite de la nuit pour faire avancer les unités dans leurs positions de départ. Il importe avant tout de faire mettre en batterie les nombreux groupes d'artillerie qui ont traversé la Semoy pour venir renforcer la division en vue de l'attaque qui va commencer. Le régiment Grossdeutschland, qui a également été mis à notre disposition, doit se porter à l'aile gauche. Le tir de harcèlement ennemi, bien ajusté, ne ralentit pas de la nuit. Ceux qui n'ont pas l'ordre d'avancer s'enterrent. Nous remarquons que les Français connaissent chaque coin du terrain, comme on doit d'ailleurs s'y attendre dans les avancées d'une ligne fortifiée. La situation n'a rien de réjouissant, des pertes inévitables se produisent, nous attendons tous patiemment l'ordre d'attaque.* » [2]

## La 55e DI sur le pied de guerre

Tandis que les forces blindées de Guderian se préparent au passage de force de la Meuse, qu'en est-il dans les rangs français, de l'autre côté du fleuve ?

Le lieutenant-colonel de Liocourt, chef d'état-major de la 55e DI, est catégorique : « *Le 12 mai, veille de l'attaque ennemie, le général a formulé au général commandant le CA, de façon nette et ferme, les plus expresses réserves au sujet de la capacité de résistance de la position, notamment en ce qui concerne la faible densité des troupes et les blockhaus inachevés, susceptibles d'être plus nuisibles qu'utiles. Contrairement à l'opinion du général commandant le CA, qui croyait à une sécurité complète pendant un mois, il a exprimé l'avis que l'ennemi attaquerait dès le lende-*

*main.* »[3]

Ainsi, le général Lafontaine, qui commande la 55e DI depuis le 1er mars 1940, n'est pas du tout confiant dans le sort de la bataille qui va s'engager. Pourquoi ? Liocourt nous fait une description terrifiante de la valeur de sa division :

« *A) Valeur du personnel*

*a) Officiers : aucun n'avait fait de service d'état-major avant la guerre. Il a fallu tout leur apprendre. Les officiers d'active se sont mis extrêmement vite au courant, ont fait face à une besogne écrasante et ont donné toute satisfaction. Les officiers de réserve étaient nuls et n'avaient aucune valeur pratique. Ils n'ont rendu de service qu'au bout de 3 à 4 mois et dans de toutes petites spécialités. Sous le feu, ils sont redevenus nuls et il était extrêmement difficile de les trouver.*

*b) Troupes : les troupes du QG étaient mal encadrées et se sont mal comportées. Les secrétaires d'état-major ont fait ce qu'on leur demandait.*

*B) Matériel : à la mobilisation il n'y avait qu'un matériel hétéroclite et notoirement insuffisant. Tout a dû être obtenu par débrouillage (en particulier effets et chaussures).*

*C) Travaux de fortifications : les bétonnages et les éléments de voie de 60 n'ont pu être obtenu que par débrouillage du génie divisionnaire. Les hommes ont beaucoup travaillé; 20 grands bétons ont été construits mais aucun n'était terminé ; il manquait l'armement spécial, les portes et les trémies ; lors de l'attaque, l'ennemi a tiré à travers les créneaux non aménagés et a attaqué à la grenade par les brêches que constituaient les emplacements des portes* (...)

*H) La DI ne disposait que de 40 pièces antichars pour un front de 15 km ; elles constituaient un réseau linéaire et n'ont par suite servi à rien* (...) »[4]

Il est permis de se demander pourquoi Liocourt se plaint de la disposition de son artillerie antichars, alors qu'il était lui-même chef d'état-major de la division. Voici la réponse : « *Frappé par les inconvénients de l'imbrication des unités, il* (le général Lafontaine) *proposa aussitôt au Commandement un remaniement d'ensemble du dispositif en vue de le rendre homogène et commandable. La réponse fut un refus catégorique.* » Ainsi, un général de division n'a pas même le droit d'organiser le dispositif de son unité comme il l'entend !

1. Guderian (Heinz), *Panzerleader*, op.cit. p.101.
2. 29 N 441, op.cit.
3. 32 N 251, op.cit.
4. Ibid.

*Ci-dessus :* **Un SdKfz 223 de la 7.Panzer-Division observe l'incendie des maisons des berges de la Meuse ordonné par Rommel pour masquer le passage de ses unités. Une première tentative faite en plein jour le 13 mai, dans le secteur de Leffe-Bouvignes, avait échoué avec de lourdes pertes pour le Fus.Rgt.6, sous les coups de l'artillerie de la 18e DI et les tirs d'armes automatiques du 77e RI. Grâce au couvert de la fumée des incendies, la seconde tentative sera couronnée de succès. (BA)**

## Un Trommelfeuer

Pour le général Lafontaine, qui a combattu à Verdun lors de la guerre précédente, la préparation de la Luftwaffe ressemble de façon frappante aux Trommelfeuer et autre Versorgungsorgie des combats de 1916.

Pas un seul témoignage ne se recoupe pour savoir à quelle heure a commencé le bombardement aérien. Le lieutenant-colonel Lallemand de Liocourt indique l'arrivée de 300 bombardiers vers 6 heures du matin. Lafontaine parle, lui, d'un premier bombardement durant de 9 h à 13 h. Pour le Major Kieimansegg, les premiers bombardiers et Stukas se font entendre à midi. Enfin, pour Guderian, l'aviation arrive ponctuellement à 16 heures ! Cette dernière heure est certainement fausse, car beaucoup trop tardive. Un autre témoin alle-

**Guderian et certains de ses officiers d'état-major observent le passage de l'aviation d'assaut allemande le 13 mai 1940 dans le secteur de Sedan. Aucun témoignage ne concorde sur l'heure d'arrivée des Stuka, mais chacun s'accorde à dire que les raids aériens ont été déterminants dans l'effondrement d'une partie de la 55e DI et dans la réussite de la traversée de vive-force. (BA)**

# Sedan, la bataille décisive

**Dans le secteur de la 2e armée, dans la matinée du 13 mai, l'infanterie française ignore encore quel va être son sort. L'inquiétude fera bientôt place au *Trommelfeuer* qui brise les volontés plus sûrement que les corps. Ce jeune sergent fait exception à la 2e armée : sa capote passepoilée à galons complets et boutons dorés indique qu'il appartient à l'active. Il est l'un des très rares personnels de cette catégorie ventilés dans les divisions de réserve de série B.**

mand, le lieutenant Grubnau, un pontonnier, note qu'avant midi, bombardiers et Stukas survolent déjà la Meuse sans interruption.

Nous nous garderons bien de fixer une heure pour le début du bombardement aérien. Ce qui est certain, c'est que les Français ont tout intérêt à le faire commencer le plus tôt possible, pour expliquer le fléchissement de leurs troupes, tandis que les tankistes allemands voient son début assez tardif, ce qui valorise leurs propres exploits.

Quoiqu'il en soit, les effets de la Luftwaffe sont dévastateurs. Le tir de l'artillerie française, jusque là très précis et gênant considérablement les Allemands, se fait plus sporadique, avant de cesser totalement. Pour les fantassins, l'expérience est terrifiante. Contrairement au tir d'artillerie, parfaitement anonyme, le bombardement aérien est très personnel : chacun se sent visé par le Stuka qui attaque en piqué et que l'on voit se rapprocher. Il en résulte un profond état de choc moral, ainsi que le décrit le général Lafontaine :

« *L'aviation a eu une action déterminante sur le développement de la phase initiale de l'attaque allemande et de son développement ultérieur. Les hommes qui ont subi les bombardements ennemis étaient dans un état de dépression nerveuse extrême.* » [5]

Pourtant, les pertes en vies humaines sont assez légères, au moins pour les organisations de campagne (tranchées, etc.). Mais, dans les blockhaus inachevés, les dégâts sont importants et les tués nombreux. En outre, la succession des raids sur toute l'étendue du dispositif français, pose de graves problèmes de communication : les PC sont eux aussi attaqués.

## La Meuse est franchie

« *Tout de suite après les dernières bombes, encore dans la grêle des morceaux de terre qui retombent, les premiers radeaux pneumatiques accostent sur la rive adverse. Les fantassins, les motocyclistes et les hommes du régiment Grossdeutschland montent à l'assaut, franchissent dans un élan rapide les barrages avancés et encerclent les premières casemates.*

*Mais, ainsi qu'on en a fait l'expérience pendant la guerre mondiale de 1914-1918, même après une préparation d'artillerie durant des journées entières, on s'aperçoit ici, encore une fois, qu'il n'est pas possible d'abattre complètement l'adversaire par les seuls tirs de l'artillerie, qu'il s'agisse du bombardement " horizontal " par les canons ou du bombardement " vertical " par l'aviation. La résistance française reprend de*

5. Ibid.

6. Témoignage du Major Kieimansegg, op.cit.

**Cette photo a vraisemblablement été prise au bord de la Semoy, dernière barrière naturelle avant la Meuse et la France. Le travail des pontonniers allemands a été fait avec toute l'efficacité germanique : outre le pont, la besogne est remarquable pour la véritable route construite en planches épaisses à l'endroit le plus susceptible de devenir un bourbier. (BA)**

*plus belle, de nombreuses casemates se défendent désespérément, l'artillerie ennemie recommence à tirer, principalement sur les voies d'accès et sur l'emplacement du pont, où nous avons entretemps établi un service de portières et commencé à procéder aux reconnaissances pour la construction d'un nouveau pont. Ces dernières reconnaissances n'avaient pu être faites plus tôt, pour la simple raison que l'ennemi avait, par ses tirs concentrés, anéanti les détachements de reconnaissance envoyés à cet effet.* » [6]

Ainsi, la bataille n'est pas entièrement à sens unique, comme on l'imagine souvent lorsqu'on parle de Sedan. D'ailleurs, si l'attaque de la 1.Pz.Div. réussit pleinement, celle de la 2.Pz.Div. est repoussée selon l'aveu même de Guderian. Sur le flanc oriental, la 10.Pz.Div. est à peine en meilleure position : sa tête de pont est étroite et les pertes ont été lourdes. Il reste que dans le secteur principal, le Schützen Regiment 1 et le Grossdeutschland Regiment ont créé une tête de pont solide et profonde et ont même atteint, vers 20 h, la ligne d'arrêt de la 55e DI. Et les ordres de Guderian sont formels : il faut continuer d'attaquer durant la nuit, pour ne pas relâcher la pression sur l'adversaire.

## Crise à la 55e DI

Le lieutenant-colonel de Liocourt indique dans son rapport qu'une première tentative de traversée de la

# Sedan, la bataille décisive

Meuse a été repoussée à 13 h. Il est bien le seul à en parler. Peut-être s'agit d'une tentative d'infiltration de la part d'une avant-garde ? En tout cas, ce ne saurait être l'attaque générale, fixée sans contestation à 16 heures.

Durant la matinée, malgré les bombardements aériens, l'artillerie française réussit quelques tirs de concentration sur les regroupements allemands. Mais les raids aériens se renforcent. Ils deviennent « *d'une extrême violence* », surtout à Donchery et Wadelincourt (en face de Sedan).

« *L'attaque se développe avec une intensité particulière entre 16 et 17 heures avec apparition de chars; cette action est appuyée par une base de feu constituée par 200 chars installés sur la rive droite de la Meuse, et par une préparation d'artillerie et d'aviation de plus en plus puissante. La ligne principale de résistance est submergée ; la ligne d'arrêt tient cependant sauf au col de la Boulette. Des paniques se produisent sur les arrières.*

*Le PC de la DI est dans les bois, 1 800 m sud de Bulson. La perplexité y est grande; on ignore la ligne atteinte par l'ennemi et ce que tient encore la DI. On sait par contre que plusieurs batteries ont perdu tout ou partie de leur matériel.*

*Des ordres de repli courent partout. Des isolés refluent sur le PC et sont installés à proximité grâce à l'intervention énergique d'officiers d'état-major. Le régiment de réserve (213e RI) arrive à la tombée de la nuit et subit un commencement de panique. Il est déployé le long de la route Chemery-Maisoncelles.* » [7]

**Le canon de 25 mm est l'unique arme antichars de l'infanterie. Chaque division compte en principe 52 pièces (12 par RI, 12 à la CDAC et 4 au GRDI), mais, à la 55e DI, aucun des trois RI ne dispose de sa dotation propre : seuls existent les 12 canons de la compagnie divisionnaire antichars et les 4 pièces du 64e GRDI.**

**La traversée de la Meuse par les Allemands n'a pas toujours eu l'aspect héroïque des descriptions de Kieimansegg, Guderian ou Rommel. Ici, ces fantassins de la Heer prennent soin de ne pas mouiller leurs pantalons et leurs bottes. A l'arrière-plan, la même tenue a été adoptée par des cyclistes. Il est inutile d'ajouter que ces hommes ne font pas partie des troupes d'assaut des Panzer-Divisionen. (BA)**

La crise est d'autant plus grave que les communications sont coupées par le bombardement aérien et que l'état-major de la division éprouve les pires difficultés à rester en contact avec les troupes. Dans ces conditions, avec la tombée de la nuit et la percée d'un ennemi qui peut surgir à tout moment, il n'est pas étonnant que des scènes de panique se développent chez des soldats épuisés physiquement et moralement. Le général Lafontaine le décrit particulièrement bien :

« *Sur des informations alarmistes venues de l'avant et de l'arrière, sur des ordres donnés verbalement ou au téléphone par des cadres non qualifiés ou émanant de source inconnue, quelques unités d'infanterie refluent en désordre, des batteries mettent leurs canons hors de service, des échelons et colonnes de ravitaillement d'artillerie, des convois, refluent très loin vers l'arrière, créant un embouteillage considérable des routes et une ambiance de panique dans les arrières.* » [8]

## Pourquoi un tel succès allemand ?

A la tombée de la nuit, le 13 mai 1940, la Meuse est franchie et la tête de pont allemande est profonde au sud-ouest de Sedan. La position de résistance principale a été submergée et la position d'arrêt est déjà ébranlée. Plutôt que de se perdre dans le détail des actions dont nous venons de voir les grandes lignes, il est préférable de tirer les enseignements de ce succès de Guderian. Or, la personne qui les a le mieux résumés n'est pas Guderian, ni même un historien écrivant des années plus tard dans le calme de son bureau, mais le général Lafontaine lui-même, le chef de la 55e DI. Son rapport est trop long pour être cité ici intégralement, mais en voici les éléments essentiels. Ils sont d'une lucidité remarquable. C'est un véritable éloge de la Blitzkrieg :

« *L'attaque allemande se caractérise essentiellement par une vigoureuse rapidité dans la préparation, l'exécution, l'exploitation facilitée par la mise en œuvre de moyens puissants.*

***1°) Rapidité de la préparation.***

*Le lien classique : approche, prise de combat, engagement, attaque méthodique, n'existe pour ainsi dire pas. L'ennemi, arrivé sur la Meuse le 12 mai, a pu, bien*

*que les destructions aient toutes normalement joué, entreprendre son action de force dès le 13 mai, et arriver au contact de la ligne d'arrêt le 13 au soir (...)*

***2°) L'attaque ennemie a été menée à fond sans interruption.***

*Après la préparation d'attaque par l'aviation visant à détruire les ouvrages importants, à neutraliser et à aveugler les observatoires, à user les nerfs des défenseurs, l'action s'est engagée par le passage successif de l'infanterie (...) et des chars (...) utilisés comme artillerie d'appui direct et d'accompagnement.*

*L'attaque se caractérise par la vigueur de son action continue, facilitée par la présence de cette artillerie blindée.*

*– pas d'arrêt sur les objectifs;*

*– pas de souci d'alignement;*

*– recherche systématique du débordement par infiltration et même de l'encerclement.*

***3°) Exploitation immédiate***

*Des éléments de renseignements et de couverture immédiate (automitrailleuses, motocyclistes) sont incorporés au dispositif d'attaque et suivent de très près l'infanterie.*

***Tactique d'infanterie :***

*(...) L'action de l'infanterie a été marquée par une infiltration continue, poursuivie pendant la nuit et au cours de laquelle elle s'effectue sans que des tirs soient effectués (...) C'est ainsi que le 14 au matin, des fantassins ennemis montés sur des arbres et munis de pistolets mitrailleurs ont effectué des tirs dans le dos des défenseurs du bois de la Marfée (...)*

***Appui de l'infanterie :***

*1°) La préparation de l'action de l'infanterie a été effectuée par l'action de l'aviation de combat visant :*

*– à la destruction des organisations — des blocs ont été éventrés par des torpilles (casemate Bellevue , Bloc 103);*

*– à l'aveuglement des observatoires, en raison de la fumée dégagée;*

*– à la démoralisation de nos troupes (...)*

*2°) L'appui direct et l'accompagnement s'est réalisé par des chars armés de 105 ayant la possibilité de tirer fusant.*[9] *(...)*

***Notre infériorité en face des moyens mis en œuvre par les Allemands :***

*Elle se caractérise par :*

*– l'infériorité de nos moyens;*

**Des chars d'origine tchèque Pz 38 (t) progressent en France après avoir traversé la Meuse. Comme ils ne portent pas les grands chiffres rouges des chars de la 7.Panzer-Division, il ne peut guère s'agir que d'engins de la 8.Panzer-Division, du corps blindé Reinhardt. La photo a donc été prise dans le secteur de Monthermé, sur le front de la 22e DI, qui s'effondre totalement. (BA)**

*– un emploi défectueux par suite d'une mise en place incomplètement réalisée;*

*– l'utilisation d'une infanterie insuffisamment instruite et qui n'avait jamais subi l'épreuve du feu.*

*Il manquait à nos troupes :*

*– des moyens antichars efficaces contre les gros chars allemands (...)*

*– des munitions (...)*

*– l'action d'une aviation de chasse et de combat qui aurait libéré les hommes du sentiment d'infériorité et d'impuissance que leur donnait l'action incessante et laissée impunie de l'aviation ennemie.* »[10]

7. Rapport du lieutenant-colonel Lallemand de Liocourt, op.cit.

8. Rapport du général Lafontaine, op.cit.

9. Les Allemands ne possèdent pas de chars armés de 105. Il peut s'agir de Panzer IV armés de canon de 75 mm ou, plus probablement, de sIG 33 avec obusier de 150 mm.

10. Rapport du général Lafontaine, op.cit.

**Malgré les bombardements intensifs, les Allemands doivent faire face, sur tout le front de la Meuse, à de nombreux îlots de résistance d'infanterie. Ici, un tireur au FM 24/29 de 7,5 mm.**

son des embouteillages causés par les fuyards (civils et militaires). La situation de l'artillerie est catastrophique : non seulement la position des groupes n'est pas connue, mais leur ravitaillement en munitions est semble-t-il inexistant. De toute façon, elle ne pourra servir à rien puisque la position des troupes amies, comme des ennemies, est totalement floue.

Malgré cela, la contre-attaque doit être lancée. Le premier bond doit porter le 213e RI et le 7e BCC sur la

**Pendant la drôle de guerre, le parfait alignement d'une compagnie de chars FCM 36, mené par son capitaine, char N° 30 047. Personne n'a la radio, on manœuvre au fanion — visible au premier plan — comme en 1918, et le canon est un petit 37 SA 18 prélevé sur les vieux Renault FT. Deux caractéristiques presque générales pour les chars légers français de 1939-1940, qu'il s'agisse des Hotchkiss, des Renault ou des FCM. Ce dernier, au demeurant, présente d'intéressantes innovations techniques : un moteur Berliet diesel lui donnant une autonomie de 8 heures — de très loin supérieure à celle de tous les autres chars français —, une étanchéité aux gaz et un blindage soudé.**

**Photographié le 13 juin 1940 à Montmirail, ce FCM 36 a subi le même sort que le char du capitaine Mignotte (3e cie du 7e BCC) exactement un mois auparavant : un obus a touché le barbotin et rompu la chenille gauche, déchiquetant au passage le mince blindage recouvrant la chenille à l'arrière. Sans doute a–t-il lui aussi livré son dernier combat en marche arrière, présentant le moteur face à l'ennemi : une façon d'accroître la protection et faciliter l'esquive.**

# Première bataille de chars sous Sedan

Le raisonnement du général Lafontaine est brillant en ce qui concerne l'attaque allemande. Il est moins convaincant pour ce qui est des faiblesses françaises. Certes, toutes les causes invoquées sont exactes, mais il est tout de même incroyable que pendant les huit mois de drôle de guerre, les réservistes n'aient pas pu être instruits aux techniques de la guerre moderne. L'impréparation de l'armée française au 10 mai 1940 n'était pas une fatalité, même si Lafontaine lui-même n'y est pour rien, ayant pris son commandement seulement six semaines avant l'attaque allemande.

## Des chars pour rejeter les Allemands à la Meuse

Devant le gravité de la situation, le général commandant le 10e CA ordonne à 21 heures de monter une contre-attaque pour le lendemain matin, avec deux bataillons de chars FCM 36 et deux régiments d'infanterie : 213e RI à gauche, 205e RI à droite. Leur ligne de départ est située à une quinzaine de kilomètres de la Meuse, de Chemery-sur-Bar à Villers-Maisoncelle. Il s'agit dans un premier temps de se porter sur la position d'arrêt, puis sur la ligne de défense principale.

Au petit matin, la veillée d'armes est sinistre au PC de la 55e DI :

« *Le PC de la 55e DI est installé au rez-de-chaussée d'une villa autour de laquelle s'affairent des télégraphistes. Dans une pièce spacieuse se tiennent le général Lafontaine et le lieutenant-colonel de Liocourt (chef d'état-major), les capitaines Labarbarie et Amprino (3e bureau). Assis autour d'une table éclairée par une mauvaise lampe à pétrole, ils ont le visage ravagé par la fatigue et sur celui du général Lafontaine se lit une grande tristesse : ce dernier reste parfaitement maître de lui et s'efforce même de sourire aux nouveaux venus. Le chef de bataillon Giordani, commandant le 7e BCL est déjà là : il se montre peu optimiste sur l'arrivée prochaine de ses compagnies, en raison de l'encombrement de la route de Tannay.* » [11]

La contre-attaque doit être montée dans les pires conditions imaginables : faute de renseignements, Lafontaine ignore la position de l'ennemi. Pire encore, le 205e RI et le 4e BCC stationnent dans une zone inconnue. Pour les engager dans la bataille, encore faut-il les trouver ! Seule la position du 213e RI est claire, mais le 7e BCC qui doit attaquer conjointement, est encore en route et nul ne sait quand il arrivera en rai-

**La tête de pont de Guderian la plus profonde au sud de la Meuse est celle de la 1.Pz.Div. dans le secteur du bois de la Marfée. Cette photo a probablement été prise le 14 mai, alors que des Panzer IV ont traversé le fleuve. Au premier plan, un obusier d'infanterie de 7,5 cm. (BA)**

ligne Chéhéry - Bulson. Mais Labarthe, le chef du régiment, ne se fait guère de doute sur l'issue de la bataille, puisqu'il déclare avant de quitter le PC de la 55e DI : « *C'est une mission de sacrifice qu'on demande à mon régiment. Il la remplira.* » [12]

Fixée à 5 h , l'attaque ne débouche qu'à 6 h 20. Le bataillon de chars a mis cinq heures pour effectuer les cinq kilomètres qui séparent Tannay de Chémery. La raison en est donnée par l'historique du 7e BCC : « *Plusieurs officiers, revolver au poing, ont dû frayer constamment le passage de leurs appareils au milieu des chevaux et des voitures de troupe se repliant dans le désordre le plus complet.* » [13]

A gauche du front d'attaque, la 3e compagnie rencontre très vite un canon antichars allemand qui arrête quelque temps la colonne. Les FCM 36 ne possèdent pas de radio et, le temps manquant, aucun des chefs de section n'a reçu d'instructions ! Ils doivent tous se fier aux messages par fanions de leur capitaine.

Deux chars sont endommagés par le canon Pak 36 avant que l'avance ne reprenne. Rapidement, un premier canon allemand, puis un second, sont détruits. La route est libre le long de la Bar, mais, selon les tankistes, l'infanterie ne suit pas. « *Assis sur sa porte de tourelle pour bien montrer que tout danger est écarté, le capitaine Mignotte exhorte les fantassins à le suivre et c'est ainsi que quelques hommes du bataillon d'infanterie se portent vers le bois de Naumont et les haies qui bordent la Bar.* » [14]

Pendant ce temps, au centre et à l'est, la progression se déroule correctement, l'ennemi n'ayant pas de canon antichars. L'infanterie française reste malgré tout très prudente.

Le deuxième bond peut alors débuter.

A l'ouest, la 3e compagnie se porte sur Connage. Le village est atteint rapidement, les fantassins allemands fuyant devant les FCM. Mais le succès est de courte durée. Tout d'abord, une batterie antichars se dévoile sur le mamelon qui surplombe Connage. Elle occasionne des pertes : un char est immobilisé. En outre, l'infanterie n'a pas suivi et il faut retourner la chercher. Ce faisant, un second char est touché et s'enlise sur

11. Rapport du capitaine Daumont, de la 55e DI, sur la contre-attaque du 14 mai 1940. 32 N 99.

12. Ibid.

13. 34 N 421 : 7e BCC. SHAT, Vincennes.

14. Ibid.

**Ce char FCM 36, dont le numéro est hélas illisible, a été photographié le 20 mai 1940 dans les environs de Beaumont-en-Argonne. Il d'agit certainement d'un appareil du 4e BCC. Là encore, on note que le chef de char a tourné sa tourelle vers l'arrière pour offrir la résistance de son moteur aux coups de l'ennemi. Sous cet angle, on distingue un drapeau tricolore peint sur l'arrière de la tourelle. Ce détail est notable sur plusieurs FCM, certains ayant même la totalité de la face arrière de la tourelle recouverte de trois bandes tricolores verticales. L'identification des chars amis a posé un problème crucial aux équipages en mai-juin 1940, de tragiques méprises étant monnaie courante, non seulement du fait de l'infanterie, mais aussi des blindés entre eux, cavaliers mécanisés et chasseurs des chars ne reconnaissant pas toujours leurs appareils respectifs.**

# Sedan, la bataille décisive

les bords de la Bar. Son équipage sera capturé un peu plus tard.

Mais le désastre ne fait que commencer, car soudain surgit un char allemand. L'historique du 7e BCC le décrit comme un 35 tonnes, ce qui est absurde, puisque le plus gros Panzer de l'époque est le Pz IV, de moins de 25 tonnes. Quoiqu'il en soit, la lutte est inégale puisque le FCM 36 ne pèse pas plus de 12 tonnes et que son canon est une pièce légère d'infanterie (37 mm SA 18) sans capacités antichars.

Apparemment, le premier FCM s'approche jusqu'à 15 mètres du Panzer et tire douze obus de rupture... sans causer de dommage. D'autres chars allemands arrivent et le combat devient général. D'après les témoignages français, il est évident que les premiers blindés rencontrés ne sont pas des Panzer IV, puisqu'ils ne sont pas armés de canon de 75 mm. Ce sont probablement des Panzer III.

Après quelques minutes de combat, un char allemand est en flammes, mais un Panzer IV arrive et cause des dégâts considérables. Le char du sergent Corbeil est éventré à l'avant par un coup direct. Puis c'est le tour du char du sergent Le Tallec, qui est incendié. La situation devient tragique.

« *Des quatre chars de tête, celui de commandement est seul encore en état de tirer. Deux obus de rupture ont pénétré dans la chambre du personnel, mais par miracle l'équipage est indemne. Le capitaine Mignotte prescrit à son mécanicien de faire demi-tour sur place, à la fois pour avoir une plus grande protection en se couvrant de toute la masse du moteur et pour être prêt à rompre méthodiquement un combat sans espoir. Le demi-tour vient à peine d'être achevé qu'un gros obus arrache la chenille gauche et déplace le char de plusieurs mètres.* » [15]

Le capitaine Mignotte reste à son poste pour couvrir son mécanicien tandis qu'il s'échappe. Puis, faute de munitions, il cesse le feu et parvient miraculeusement à s'échapper.

En arrière, la situation n'est pas meilleure. Un char s'est enlisé en essayant d'échapper au feu adverse, un autre FCM est détruit par un coup au but. Le repli s'impose. A la fin de l'engagement, seulement trois FCM 36 regagnent les lignes françaises, dont un gravement endommagé au train de roulement. Ils étaient treize, dotation théorique complète, au départ.

Au centre, la physionomie du combat est très voisine, à cette différence près que les chars français avancent encore moins. Si la 1re compagnie revendique l'immobilisation de deux Panzer, elle perd elle-même neuf chars sur treize engagés. Dès 10 h 15, la compagnie se replie en deçà de sa ligne de départ.

A l'est, la 2e compagnie attaque Bulson avec 10 chars. Six Panzer de différents types sont aperçus autour du village. Mais le combat est moins inégal qu'ailleurs car un groupe de canons de 75 mm peut soutenir l'avance des FCM 36. Ainsi, les chars allemands sont forcés de se replier, l'un d'eux ayant été incendié par un coup au but. Témérairement, le chef de la 3e section, le lieutenant Leclair, se lance seul à leur poursuite. Ayant franchi la crête 322, son char est vu quelques minutes plus tard en feu, porte de tourelle ouverte.

Il se livre alors un curieux combat, de part et d'autre de la cote 322. D'un côté comme de l'autre, on reste à défilement de tourelle. Pour une fois, les Allemands sont désavantagés à cause de leur poste radio. Les Français se guident en effet sur leurs antennes, qui seules apparaissent, pour s'avancer, tirer et reculer. Ce combat indécis dure plusieurs heures. Plusieurs chars allemands sont touchés, mais pas mis hors de combat. Il s'agit de Panzer III.

A 10 h 30, la 2e compagnie reçoit l'ordre de se replier vers Artaise-le-Vivier. Mais en cours de route, elle est interceptée par des Panzer venant de Chémery. Seulement trois FCM sur treize parviennent dans les lignes françaises.

**Trois chars FCM 36 immobilisés sont visibles sur ce document pris à l'issue des combats autour de Bulson. Au total, la journée du 14 mai aura coûté 29 chars au 7e BCC (9 à la 1re compagnie, 10 à la 2e et 10 à la 3e). Il ne lui reste plus alors que 10 chars dans les compagnies de combat, plus les 6 chars « d'échelon » destinés aux remplacements. Sur les 100 FCM 36 fabriqués, 45 étaient en service le 10 mai à chacun des 4e et 7e BCC, les 10 derniers étant dans la zone de l'intérieur (4 en école et 6 en dépôt). La fabrication du FCM 36 n'ayant pas été reprise dans le programme de guerre, les deux BCC sur FCM 36 n'auraient pas duré plus de quelques semaines sur ce type d'appareil, quelle qu'ait été l'issue de la campagne.**

**De l'infanterie française — manifestement de la réserve série B —, fait mouvement en mai 1940. La scène se déroule en Picardie, elle aurait pu tout aussi bien être dans la région de Sedan...**

15. Ibid.

16. 29 N 441, op.cit.

**Une batterie de canons de 15 cm se prépare à ouvrir le feu sur les lignes françaises au sud de Sedan. C'est la première fois que Guderian va devoir affronter des positions françaises établies de longue date. Elles résisteront moins longtemps que celles, totalement improvisées, de la 18e DI. Ce document illustre aussi le fait que, derrière un fer de lance blindé et motorisé, le plus gros de l'armée allemande de 1940 est encore hippomobile, comme son homologue française. Le rythme donné à la bataille par les Panzer causera, entre le 14 et le 20 mai, de sérieux risques de coupure entre les éléments mécaniques du Panzer Gruppe von Kleist et les divisions d'infanterie chargées de les suivre. (BA)**

*Ci-contre :*
**Belle vue d'une pièce de 155 CS du 243e RA sur le front de la 2e armée en mai 1940 (6e DI, secteur de Dun-sur-Meuse). Le canon de 155 mm court modèle 1917 Schneider, d'une portée de près de 12 kilomètres, a une cadence de tir d'un à deux coups/minute pendant 10 minutes. Avec 1 827 exemplaires disponibles en mai 1940, le 155 CS est le canon le plus répandu de l'armée française après le célèbre 75.**
**Une division d'infanterie d'active ou de réserve série A possède un RALD à deux groupes de 12 pièces de 155 court, soit 24 canons de gros calibre. Mais là encore, la 55e DI, division de réserve série B, est plus mal lotie, avec un unique régiment d'artillerie divisionnaire mixte, comptant 3 groupes de 75 et un seul de 155 CS.**

A première vue et si l'on ne juge que par le tableau des pertes, l'attaque du 7e BCC a été un échec retentissant. Aucun des objectifs n'a été atteint, l'infanterie n'a pas suivi. Et pourtant le témoignage du Major Kieimansegg montre que la journée a aussi été rude pour la 1.Pz.Div. : « *Là* (au sud de la tête de pont), *de furieuses contre-attaques françaises ont commencé. Nos sapeurs défendent péniblement, mais avec succès contre des forces blindées ennemies, le nœud important de Chémery, où la route s'infléchit vers l'ouest, en passant sur le pont encore intact du canal. La pointe de nos chars de combat se heurte, à Bulson, à des blindés français qui attaquent. C'est le premier vrai combat chars contre chars de cette guerre. Quelle en sera l'issue? Après deux heures d'une lutte opiniâtre, les Français évacuent le terrain, ayant perdu 20 chars.*

*Un régiment d'infanterie, le ----, auquel on fait interrompre son action contre une partie qui tient encore de la ligne principale de résistance sur la Meuse, arrive et continue l'attaque vers le sud, parvient, en engageant jusqu'à ses dernières forces, à avancer de 8 km en direction du sud, en dépit de contre-attaques françaises, mais n'atteint pas toutefois son véritable objectif, qui était l'ensemble des hauteurs de Stonne.*

*La possession de cette dernière position est très importante ; elle doit garantir le flanc du mouvement que nous projetons vers l'ouest, tandis qu'aux mains des Français elle représenterait justement une menace constante et considérable contre ce mouvement. Il n'est pas possible, même avec des éléments de reconnaissance, de pénétrer dans le bois du Mont-Dieu, au nord de Stonne, ni dans le bois de Raucourt, tant il y a des chars français. le soir, le régiment qui, en dehors des chars, a eu la plus lourde tâche de la journée sur le front sud, s'établit défensivement vers les bois de Stonne.* » [16]

Le bilan de la journée est donc mitigé dans ce secteur. Aucun des deux camps n'a atteint ses objectifs. Certes, pour les Allemands, l'échec relatif a une bien moindre portée que pour les Français qui n'ont pas réussi à combler la brêche. Mais ce délai de 24 heures va permettre à des renforts français d'arriver dans le

*Page ci-contre :*
**Une autre image symbole de la défaite française : le matériel abandonné au bord des routes. Ici, c'est un canon de 75 mm modèle 1897 photographié après les combats du 17 mai à la sortie d'Avesnes-sur-Helpe, sur la route de Landrecies (lire p. 72 et suivantes). En 1939-1940, ce canon constitue encore la plus grande partie de l'artillerie légère divisionnaire, avec 36 pièces (3 groupes) par division type nord-est. Dans les DI non motorisées (actives, ou de réserve sérieA et B), les pièces sont hippomobiles, comme on le voit ici. Pas moins de 4500 pièces de 75 sont disponibles le 10 mai. De canon de campagne, le 75 sera souvent utilisé en antichars en mai-juin 1940, non sans efficacité. Au second plan, un Renault ABF de réquisition (CU 5 tonnes), le premier camion de Billancourt à cabine avancée.**

# Sedan, la bataille décisive

secteur (notamment la 3e DIM et la 3e DCR) et de le stabiliser.

## Le général Lafontaine face à la décomposition de la 55e DI

Si les chars du 7e BCC, au prix de la perte de 50% de ses hommes et de 70% de ses chars, est parvenu à enrayer l'avance allemande pour toute la journée du 14 mai, la situation de l'infanterie ne fait qu'empirer.

L'attaque du 205e RI et du 4e BCC ne peut déboucher avant 9 heures, le colonel Chaligne ayant eu les pires difficultés à trouver ces deux unités pour leur donner leurs ordres. Ailleurs, c'est la débandade de l'infanterie. Le capitaine Daumont, de l'ID 55, décrit ainsi une curieuse scène de bataille :

« *A droite, sur le chemin de terre orienté nord-sud, à l'ouest de Villers-Maisoncelles, des isolés refluent. A gauche, en avant du bouqueteau 500 m au nord de Maisoncelles et Villers se tiennent quelques hommes debout et sans protection ; c'est le général Lafontaine qui donne l'impression de vouloir se faire tuer* (...) *A proximité de lui, une section de la 506e compagnie antichars tire sur les engins embossés à la crête. En arrière d'eux, dans un rentrant du boqueteau, une trentaine de chevaux gris sont rangés en bataille ; ils appartiennent à un peloton de spahis* (...) *A hauteur du boqueteau et sur la chaussée, la tête vers le sud, stationne une colonne de voitures automobiles et hippomobiles* (...) *Au carrefour, dans un fossé, se tiennent les capitaines Amprino et Labarbarie du 3e bureau (l'un d'eux dira au colonel Chaligne quelques instants plus tard : " Mon colonel, tâchez de décider le général à ne pas rester là-bas, c'est inutile. ") Fermant le cadre du tableau, les sections d'éclaireurs motocyclistes sont couchées dans les fossés, face au Nord, sur la route Chémery-Raucourt. Au centre enfin, en direction du bois de Rond Caillou, une unité d'infanterie progresse par bonds et en bon ordre, mais avec une certaine lenteur.*

*Cet ensemble ne fait penser en rien à la guerre : les officiers debout, les voitures sur la route sans aucun camouflage, la fumée des obus, les rafales espacées et peu nourries d'armes automatiques évoquent l'aspect d'une manœuvre dans un camp d'instruction.* » [17]

**Comment échapper aux clichés célèbrissimes pour évoquer par l'image, du côté français, ce que fut le drame de Sedan? L'effondrement des divisions françaises de série B et la rupture du front créent un séisme aux conséquences irréparables.**

*En haut :*
**Sur la Nationale 64 qui longe le cours de la Meuse, on se hâte de détruire les panneaux routiers qui pourraient guider l'ennemi.**

*Ci-dessus :*
**Le symbole même du désastre. Un charriot hippomobile, réputé appartenir à la 53e DI, reflue vers l'arrière, alors que l'incendie de la bataille se propage dans le lointain. La 53e DI, appartenant à la 9e armée, jouxtait au nord-ouest la 55e DI (2e armée). Deux faibles divisions qui ne pouvaient d'aucun façon tenir tête aux Panzer.**

Pour empêcher la fuite des fantassins, Lafontaine a disposé la 13e compagnie de pionniers, avec ses sections en échiquier. Elle canalise ainsi les isolés et les renvoie en avant, afin de se joindre à la contre-attaque lancée avec grand mal par le colonel Chaligne. Celui-ci « *doit montrer son revolver, faire usage de sa canne, voire de pierres pour réveiller ceux qui " dorment " sur le terrain.* » [18]

Dans ces conditions, la contre-attaque du 205e RI ne dépasse même pas sa ligne de départ.

Les fuyards qui refluent sont de plus en plus nombreux. Daumont, qui est chargé de les recueillir, en fait une description saisissante :

« *Ils appartiennent aux 147e RIF, 295e et 331e RI. Ce ne sont plus des soldats, mais de véritables loques : ils ont peur, ils ont faim et soif. Les yeux leur sortent de la tête : ils semblent ivres ou fous. La plupart ne consentent à s'arrêter que sous la menace du revolver. Ils ont quitté leurs positions, abandonnant les sacs, souvent les armes et les munitions parce que, disent-ils, les officiers ont fui ou parce qu'ils en ont reçu l'ordre (" sauve qui peut "). Rares sont ceux qui parlent de leurs chefs avec émotion et respect. Tous gardent un souvenir hallucinant du bombardement aérien.* » [19]

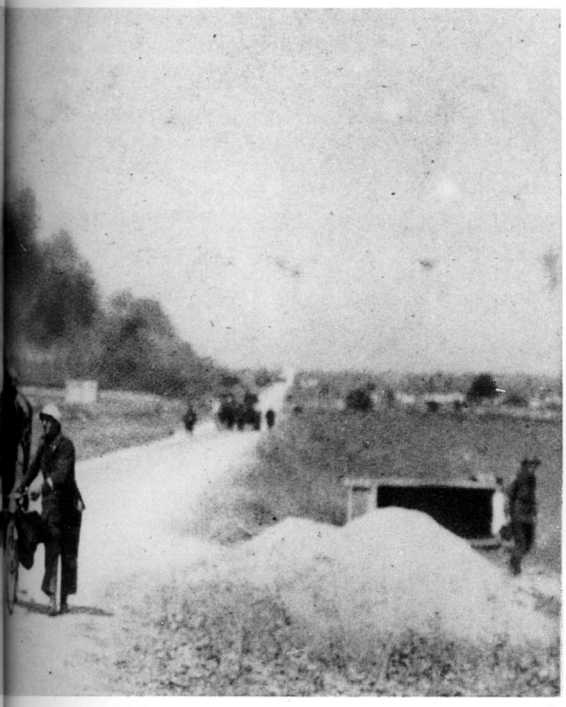
Malgré tout, ces hommes sont vite réconfortés dès qu'un officier les réorganise et les reprend en main, les alimente. Mais leur valeur combattante est très basse.

Lafontaine, pour éviter une destruction complète de sa division et devant l'échec de la contre-attaque des chars, ordonne un repli à partir de 9 h 45.

Celui-ci va se dérouler dans des circonstances très difficiles. La pression des Allemands, comme en témoigne Kieimansegg dans le passage cité plus haut, reste constante. Certes, il faut au régiment allemand « *engager jusqu'à ses dernières forces* » pour avancer de six kilomètres vers le sud. Mais, en contrepartie, il achève de détruire la 55e DI. Seul le 213e RI se défend encore avec acharnement. Ses pertes sont énormes. Les autres unités de la division s'évanouissent quant à elles. Voici un tableau des effectifs de l'infanterie le 10 mai et le 16 mai :

| | 10 mai | | 16 mai | |
|---|---|---|---|---|
| *unités* | *officiers* | *troupe* | *officiers* | *troupe* |
| 213e RI | 76 | 3 081 | 11 | 300 |
| 295e RI | 76 | 3 030 | 8 | 500 |
| 331e RI | 70 | 2 718 | 11 | 700 |
| 147e RIF | 71 | 2 898 | 8 | 300 |
| Cie du13e RP | 2 | 188 | 2 | 50 |

A part le 213e RI, l'essentiel des pertes est dû à la capture, mais aussi à un grand nombre de fuyards partis dans les zones de l'arrière. La valeur combative des survivants est égale à zéro, selon un rapport du colonel Chaligne, commandant l'infanterie divisionnaire de la 55e DI.



En ce qui concerne l'artillerie, le 45e RAD aligne encore à peu près 1 000 hommes (sur 2 216), 1 000 chevaux, 3 canons de 75 mm et 12 canons de 155 du 4e groupe, qui a échappé au désastre. Au 99e RAF (secteur fortifié de Montmédy), il ne reste plus un seul canon et seulement 600 hommes et 300 chevaux. Le régiment n'a plus aucune valeur.

La 55e DI a été complètement détruite en deux jours de combat. Au soir du 14 mai, si la situation est à peu près stabilisée à l'est de la tête de pont allemande, où la 3e DIM prend la place de la défunte 55e DI, Guderian se prépare à attaquer vers l'ouest [20]. La première partie du plan allemand se déroule correctement. Reste à exploiter le succès des 13 et 14 mai à Sedan et au sud de Namur car, là aussi, les Panzer-Divisionen ont rempli leurs objectifs.

17. 32 N 251, op.cit.

18. Ibid.

19. Ibid.

20. Si nous n'avons pas cité Guderian pour les 13 et 14 mai, c'est parce que ses Mémoires sont pleines d'exagération : le 7e BCC aurait perdu 65 chars (alors qu'il avait sa dotation réglementaire de 39 chars en ligne en 6 en échelon !) et l'aviation alliée, 150 bombardiers au dessus de Sedan.

*Ci-dessous :* **photo pathétique, autant qu'inédite, d'un fantassin français de mai 1940, frappé d'hébétude par les bombardements en piqué des Stukas ou le pilonnage de l'artillerie. « *Leurs yeux sortent de la tête, ils semblent ivres ou fous...* » Celui-là a été fait prisonnier. D'innommables cache-écussons, cousus sur les pattes de collet, empêchent de connaître son régiment. Pourtant, de si petits détails vestimentaires en disent long sur le relâchement qui pouvait régner dans certaines unités à la veille de l'attaque allemande...**

# 13-14 MAI SUR LA MEUSE DE DINANT

*Ci-dessus :*
**Le hasard nous a permis de trouver cette photo d'amateur représentant, dans une tranchée de première ligne, des fantassins du 66e RI (18e DI), régiment identifié par les petits chiffres métalliques de collet. On notera en passant la façon particulière dont les volets de dissimulation ont été cousus, relevés vers le haut.**
**Ce cliché, avec quelques autres, a été «confisqué » en mai 1940 par un soldat allemand sur un prisonnier français, peut être le sergent visible au premier plan. Malheureusement, il ne s'agit pas d'un document pris durant la bataille des 13-14 mai sur la Meuse de Dinant. Comme le montrent certains détails tels les bottes de tranchée en caoutchouc, cette photo date des premières semaines de l'année, à l'époque où la 18e DI tenait les positions avancées du « *détachement de Givet* » (janvier-mars 1940).**

Du nord au sud, le front français de Profondeville, au sud de Givet, est tenu par la 5e DIM, la 22e DI et la 18e DI. Les deux divisions des ailes sont correctement établies sur leurs positions.

A la 5e DIM, le secteur nord, de Cave à Hun, est tenu par le 3e RI, soutenu par deux groupes d'artillerie. Le secteur sud, de Hun à Anhée, est défendu par le 129e RI, dont le chef, le colonel Taschet des Combes, a été tué le 12 mai. Deux groupes d'artillerie l'épaulent. Les réserves sont bien légères : un bataillon du 39e RI, le II/39 ayant été mis à la disposition de la 18e DI qui manque cruellement de soldats d'active. L'artillerie de la 5e DIM est renforcé par deux groupes de la 4e DLC. Les deux tiers des armes automatiques se trouvent sur les hauteurs, un tiers au ras de l'eau. De même, des guetteurs sont placés sur les rives, car les hauteurs ne fournissent pas de bons observatoires, en raison des angles morts nombreux.

A la 18e DI, comme nous l'avons vu précédemment, il manque encore quatre bataillons d'infanterie. Le front est donc perméable. Au nord, dans la région de Grange, le II/39e tient les hauteurs. Il forme la jonction avec sa division d'origine, la 5e DIM. Au centre, le dispositif est défendu, de Grange à Bouvignes, par deux bataillons du 66e RI. Dans la région de Dinant, le 77e RI aligne deux bataillons. Enfin, au sud du dispositif, un seul bataillon est en place. Il appartient au 125e RI. Quelques éléments du 5e RDP et du 19e dragons renforcent ici et là cette ligne bien ténue. Les réserves sont insignifiantes : deux compagnies d'infanterie. Heureusement, la 1re DLC a maintenu sur place le 1er chasseurs et les AMC (chars Hotchkiss) de sa brigade motorisée, qui fournissent un renfort non négligeable, de même que les deux groupes d'artillerie.

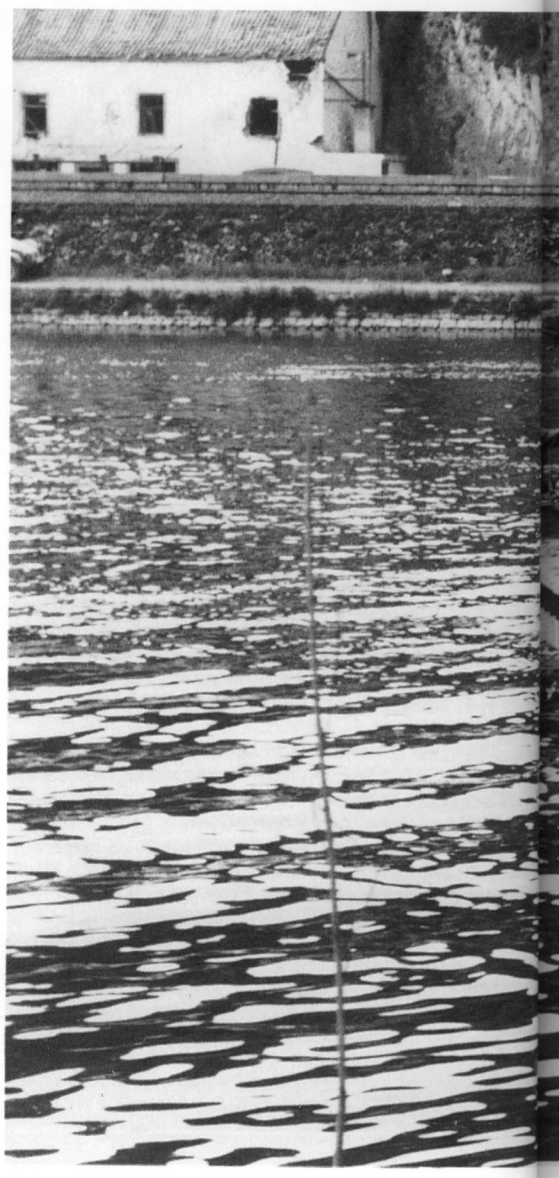
Cela dit, il apparaît clairement que le dispositif de la 18e DI n'est pas en mesure d'arrêter une Panzer-Division. Le lieutenant-colonel de Gouvello résume bien la situation : « *si les Allemands attaquent dès leur arrivée sur la Meuse, soit dans la nuit du 12 au 13, soit au mieux le 13, la division sera prise en flagrant délit de manœuvre, non regroupée. Le front de combat est très insuffisamment garni d'effectifs, dont une bonne partie est éreintée. Derrière ce front qui ne comporte aucune profondeur, le général ne dispose d'aucune réserve.* » [1]

## Infiltration à Houx

A une heure du matin, le 13 mai, le général Boucher, chef de la 5e DIM, est prévenu à son PC que les Allemands ont réussi à franchir la Meuse, grâce à la passerelle de l'écluse située au sud de l'île de Houx. Il s'agit de la jonction entre la 5e DIM et la 18e DI, le meilleur endroit possible pour une infiltration.

Si tous les points de passage ont sauté le 12 mai, comment cette passerelle a-t-elle pu être préservée ? Le capitaine Charles Guénot, de l'état-major de la 9e armée, nous en donne la raison : « *l'écluse ne figurait pas dans le plan des destructions car sa suppression aurait modifié trop profondément le plan d'eau et créé des gués en amont.* » [2]

Il est intéressant de noter que si le général Boucher est prévenu à 1 heure du matin le 13, le capitaine de Guénot ne l'apprend qu'à 7 h 30. Aussitôt, il essaie de joindre le général Corap, chef de la 9e armée, à Ver-



vins. De 8 h à 16 h, il tente quinze à seize fois d'obtenir Vervins au téléphone « *en tâtant de tous les circuits* ». En vain, tout est coupé. Une fois encore, le commandement français livre bataille en aveugle.

Finalement, Corap sera prévenu par un officier parti en voiture et arrivé à Vervins vers 16 h 30, soit plus de 15 heures après que l'information soit parvenue au général Boucher !

A 6 heures du matin, les éléments de l'Aufkl.Abt.8 qui s'étaient infiltrés sur la rive gauche de la Meuse sont rejoints par des fantassins envoyés de toute urgence par l'Oberst Werner, de la 5.Pz.Div. lorsqu'il a su qu'un passage existait. Ainsi, c'est la 5.Panzer Division qui, de toutes les divisions blindées allemandes, a franchi la première la Meuse... Un fait que Rommel, tellement jaloux d'être toujours en tête sur ses voisins, ne mentionne pas dans ses Mémoires.

Avec le lever du jour, la riposte française s'intensifie contre l'écluse de Houx. L'artillerie arrose tous les accès, tandis que les tirs de FM balaient la passerelle. Les pertes allemandes sont importantes, comme en témoigne le Feldwebel Blunk, du III./14 :

« *8 h 00 : ordre de traverser la Meuse. Par groupes de cinq, les hommes se lancent en avant, laissant un espace de cent mètres entre eux et trouvant abri pour quelques secondes derrière les ruines de la maison de l'éclusier pour se protéger du tir de l'artillerie. Alors commence la traversée — isolée — du fleuve sur une passerelle d'un mètre de largeur et sous le tir des mitrailleuses ennemies venant de bunkers sur notre droite. Des morts gisent dans l'eau, des blessés s'agrippent fermement à l'écluse* (...) *Le tir de l'artillerie française s'intensifie. Devant nous, la terre est comme labourée sur un carré de 200 mètres de côté. Le tir des mitrailleuses diminue. Les bunkers sont réduits par le tir de notre artillerie et de nos blindés. 10 h 00 : la compagnie a environ 10 % de pertes mais a traversé la Meuse.* » [3]

Les JMO des 5e DIM et 18e DI ne permettent pas de savoir exactement ce qui a bien pu arriver au II/39e RI, qui tient le secteur de Houx dans la nuit et la matinée du 13 mai. Le lieutenant-colonel de Gouvello indique avec quelque cruauté « *du bataillon du 39e qui s'y trouvait, aucune nouvelle. Il semble s'être volatilisé.* » [4]

A la 5e DIM, on constate avec plus de sobriété que le contact n'a pas pu être rétabli avec le bataillon.

La vérité est simple : le II/39e a lutté toute la nuit et une bonne partie de la matinée avant de succomber sous les assauts de trois bataillons de Schützen de la 5.Pz.Div. Nous venons de voir que les Rouennais ont chèrement vendu leur peau avant d'être submergés.

A 7 h, le général Boucher ordonne à son groupe de reconnaissance — le 1er GRDI motorisé — de rétablir la jonction avec la 18e DI en se portant dans le secteur de Haut-le-Wastia, Grange.

La poche ennemie est encore peu profonde, d'autant que les Allemands n'ont pu y faire parvenir aucune arme lourde, aucun blindé. Au sud de celle-ci, le 66e RI tient encore solidement la ferme Hontoir, Sommière et Bouvignes. Enfin, les gros des quatre bataillons manquant commencent enfin à arriver.

En début d'après-midi, la 18e DI reçoit du corps d'armée l'ordre de rejeter immédiatement les Allemands

1. 32 N 99. op.cit.
2. 29 N 441 (IXe armée) SHAT, Vincennes.
3. La région de Walcourt-Beaumont... op.cit. page 69.
4. 32 N 99. op.cit.

**Les premiers passages de chars à Dinant se font grâce à des portières. Celles-ci ne peuvent transporter que des chars légers, comme ce Panzer II de l'état-major du I.Abteilung du Pz.Rgt.25 de l'Oberst Rothenburg. La photo est très intéressante car elle montre bien le système d'assemblage des portières. Le moteur hors-bord est typique du matériel allemand : étant donné l'inclinaison de l'arbre d'hélice, le rendement doit être détestable et le maniement plutôt délicat. Mais les Allemands ne connaissent sans doute pas encore le Z-drive qui sera utilisé largement par les Américains et les Britanniques pour le débarquement de Normandie (BA)**

à la Meuse. Le général Duffet fulmine : « *Avec quoi ? Notre front n'est même pas gardé entièrement et l'ennemi attaque partout !* » [5]

Si la situation est sérieuse à la 18e DI, un événement troublant se déroule sur le front de la 5e DIM : « *le chef de bataillon Migaud, commandant le III/129e RI, perdant complètement la tête, s'est replié précipitamment avec ses éléments du château de Senenne, cependant que le reste de son bataillon continue à se battre sur ses emplacements.* » [6] Migaud s'enfuit jusqu'à Vervins où il est finalement arrêté et interné sur ordre du général Corap.

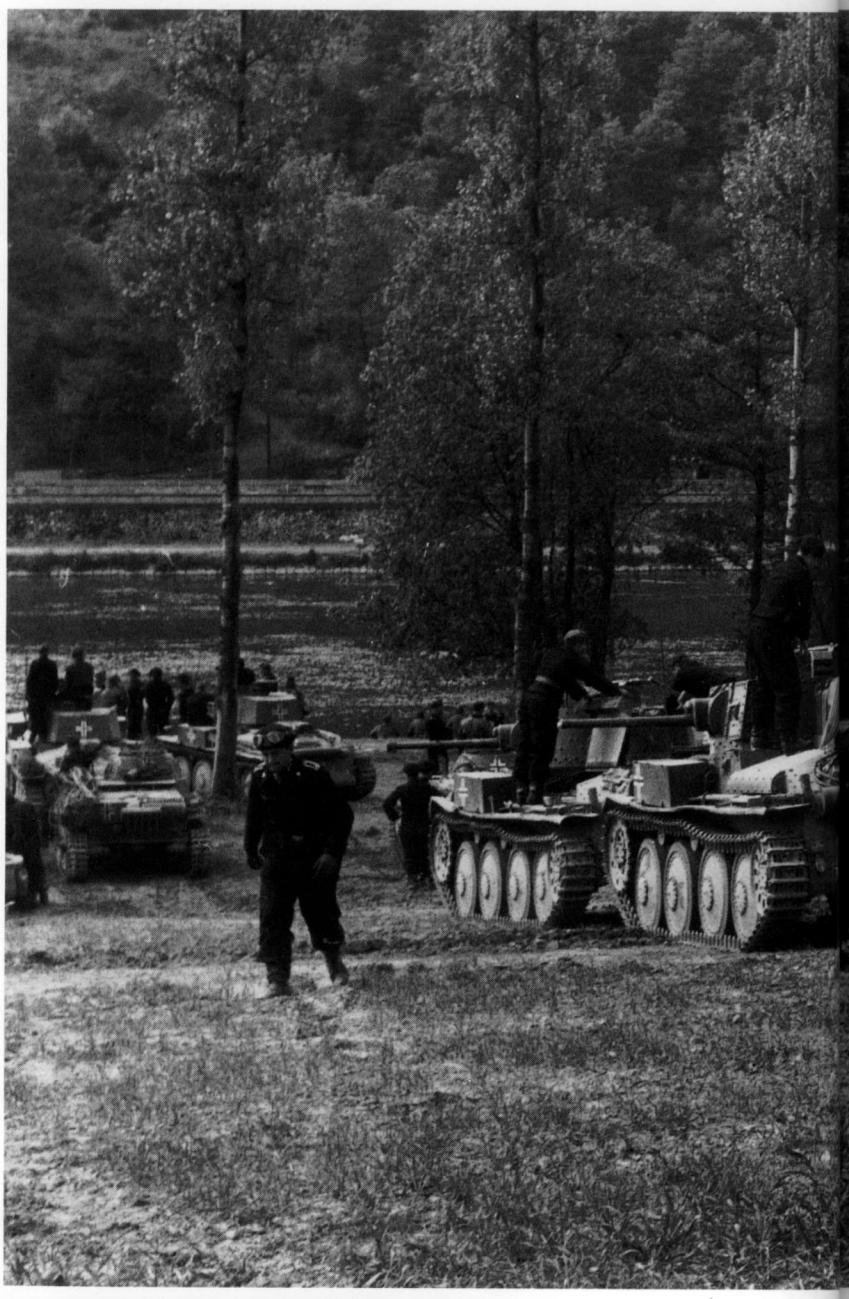
Malgré cet épisode fâcheux, les troupes de la 5e DIM tiennent bon et les Allemands ne peuvent élargir leur poche ni vers le nord, ni vers l'ouest. Les combats font rage toute la journée dans le secteur de Haut-le-Wastia. Les pertes de la 5.Pz.Div. en fin de journée s'élèvent à 24 tués, dont deux officiers et 110 blessés, dont 11 officiers. Du côté français, étant donné le chaos des jours suivants, il est impossible de donner un chiffre. Toujours est-il qu'un bataillon entier a disparu devant Anhée : le II/39e. Cela représente environ 1 000 hommes, dont la majorité a dû être capturée.

## La bataille de Dinant

Alors que les combats de Houx et d'Anhée concernent avant tout la 5e DIM (bien que le II/39e ait été confié momentanément à la 18e DI), une bataille d'une rare violence met aux prises la malheureuse 18e DI avec la division d'élite de Rommel, la 7.Panzer-Division.

Du côté français, les détails manquent sur ce combat pourtant très important. Apparemment, tous les regards sont tournés vers la tête de pont de la 5.Pz.Div. à Houx et les rapports des officiers d'état-major de la 18e DI ne parlent absolument pas des miracles qu'accomplit le 77e RI devant Dinant, tenant tête à la 7.Panzer-Division pendant presque toute la journée et lui causant des pertes très sensibles. Rommel, dont les carnets sont avant tout un moyen de faire sa propre publicité, est l'un des acteurs principaux de la bataille, mais il est nécessaire de faire le tri dans ses informations, souvent très optimistes. Le journal de guerre de la 7.Pz.Div., très détaillé et d'une honnêteté scrupuleuse, offre une correction nécessaire.

Les premières tentatives allemandes de traversée échouent toutes. Il est vrai qu'à Dinant et Bouvignes, tous les ponts ont sauté et il n'y a pas d'écluse pour permettre un passage de l'infanterie. L'assaut doit se



# Sur la Meuse de Dinant

**Contrairement à une légende trop répandue, la traversée de la Meuse n'a pas été facile, pas plus en face de Sedan qu'à Houx ou qu'à Dinant. Face à la 5e DIM, les pertes de la 5.Panzer-Division sont de plus de 130 hommes, celles de la 7.Pz.Div. face au 77e RI de la 18e DI frôlent les 300 hommes. Ici, une voiture sanitaire de la 5.Pz.Div., reconnaissable à son symbole tactique, un Y renversé suivi d'un seul point, évacue des blessés de la division.**
**Au premier plan, on distingue des canots pneumatiques dégonflés, leurs rames et les entretoises de bois qui en constituent le plancher. (BA)**

**Les Panzer 38 (t) du Pz.Rgt.25 de l'Oberst Rothenburg attendent le retour de portières pour franchir la Meuse. Le char de l'arrière plan montre le symbole tactique de la 7.Pz.Div. : un Y renversé suivi de trois points jaunes. Ce symbole est d'ailleurs superflu pour reconnaître les chars de la division : leurs grands chiffres d'identification sont encore plus parlants. Le passage des chars sur la rive occidentale de la Meuse est beaucoup trop lent au goût de Rommel, puisqu'au matin du 14 mai, ils ne sont encore que quinze. (BA)**

faire de vive force, en canot pneumatique. Rommel en décrit ainsi tous les aléas :

« *Le 6e régiment de fusiliers était sur le point de passer en bateaux de caoutchouc sur l'autre rive ; mais il était arrêté par un feu nourri d'artillerie et très gêné par le tir d'armes portatives des troupes françaises établies dans les rochers de la rive ouest.*

*La situation, quand j'arrivai, n'avait donc rien de plaisant. Nos bateaux étaient détruits les uns après les autres par le feu flanquant des Français et la traversée ne s'effectuait plus. Les tireurs ennemis étaient si bien dissimulés que, même en les cherchant longuement à la jumelle, il était impossible de les découvrir. A plusieurs reprises, ils dirigèrent leur feu sur le point où j'étais allongé avec mes compagnons, les commandants de la brigade de fusiliers et du bataillon du génie.* » [7]

La 7.Pz.Div. n'a aucune unité fumigène et Rommel ordonne donc d'incendier plusieurs maisons dans la vallée pour obtenir le rideau de fumée qui lui manque. Pendant plusieurs heures, la traversée reste impossible et Rommel profite de la tête de pont de Houx pour faire passer son régiment de motocyclistes. Mais, nous l'avons vu, la progression dans cette enclave sur la rive gauche de la Meuse est des plus lentes. En conséquence, les tentatives de traversée de la Meuse sont renouvelées. Au soir, les hommes de la 7.Pz.Div. ont réussi à prendre pied en deux endroits rapprochés de la rive gauche : Bouvignes et Néfe, en face de Dinant. La tête de pont est encore très petite, mais Rommel ordonne d'y envoyer des chars le plus vite possible. Les pionniers allemands n'ayant pas encore construit de pont, ce passage va se faire très lentement : au matin du 14 mai, il n'y aura que 15 Panzer sur la rive opposée, « *nombre déplorablement faible* » selon Rommel lui-même.

A la fin de la journée du 13 mai, la 7.Panzer-Division ne possède qu'une petite tête de pont sur la rive « française » de la Meuse, établie de façon très précaire. Elle a lourdement souffert pour ce résultat mitigé : 60 tués, dont 4 officiers et 222 blessés, dont 15 officiers. Rien n'est encore joué, aussi bien sur le front de la 7.Pz.Div que sur celui de la 5.Pz.Div.

Dans le cas de cette division, la poche dans le front français est certes plus importante, mais les deux ponts de huit tonnes qui ont été dressés n'autorisent pas encore le passage des chars moyens. Le lieutenant Zobel en fait la cruelle expérience lorsqu'il essaie de passer avec son char sur l'un des ponts. Le poids excessif de l'engin provoque la rupture du tablier et le Panzer termine au fond de la Meuse, noyant son équipage. Ainsi, seuls les Panzer I et II, de peu de valeur, peuvent passer sur la rive gauche du fleuve.

Une contre-attaque française énergique pourrait enco-

5. Ibid.
6. 32 N 14, 5e DIM.
7. La guerre sans haine, op.cit. page 37.

# 13-14 mai sur la Meuse de Dinant

**La colère de Rommel à cause de la lenteur des passages est assez injustifiée car la tête de pont de Dinant n'a pas pu être consolidée avant la nuit et le travail des pontonniers en a été considérablement ralenti. Sur cette photo prise au matin du 14 mai, des éléments de portière ou de pont (ce sont les mêmes) vont être déposés au bord du fleuve. Cet élément de Brückengerät B, une barge métallique, va être assemblé à d'autres pour former un bac de 16 tonnes, dans un premier temps, puis un élément de pont. (BA)**

re redresser la situation et forcer le destin. Mais les effectifs en place la permettent-ils ?

## Les Renault R 35 attaquent

L'idée de la contre-attaque est venue au commandement français dès que la nouvelle du passage de la Meuse à l'île de Houx a été connue. Vers 10 h 30, le IIe CA ordonne au chef du 39e RI de se rendre au PC de la 18e DI pour assister à un conseil tenu par le général Martin. Le colonel arrive avec plus de deux heures de retard à son rendez-vous. Martin lui annonce alors sa mission : contre-attaquer à 18 heures avec ses deux bataillons (le 1er et le 3e, le 2e ayant disparu dans les circonstances que nous avons vues). Ils seront soutenus par une compagnie de chars R 35 — la 3e cie du 6e BCC — et l'artillerie de l'AD 18.

Pour atteindre leur ligne de départ, les deux bataillons doivent couvrir environ 14 kilomètres. En supposant qu'ils aient reçu l'ordre de mouvement à la fin de l'entrevue avec le général Martin, soit 14 h 30, il leur reste 3 heure et demie pour se porter sur leur ligne de départ, ce qui ne semble pas impossible.

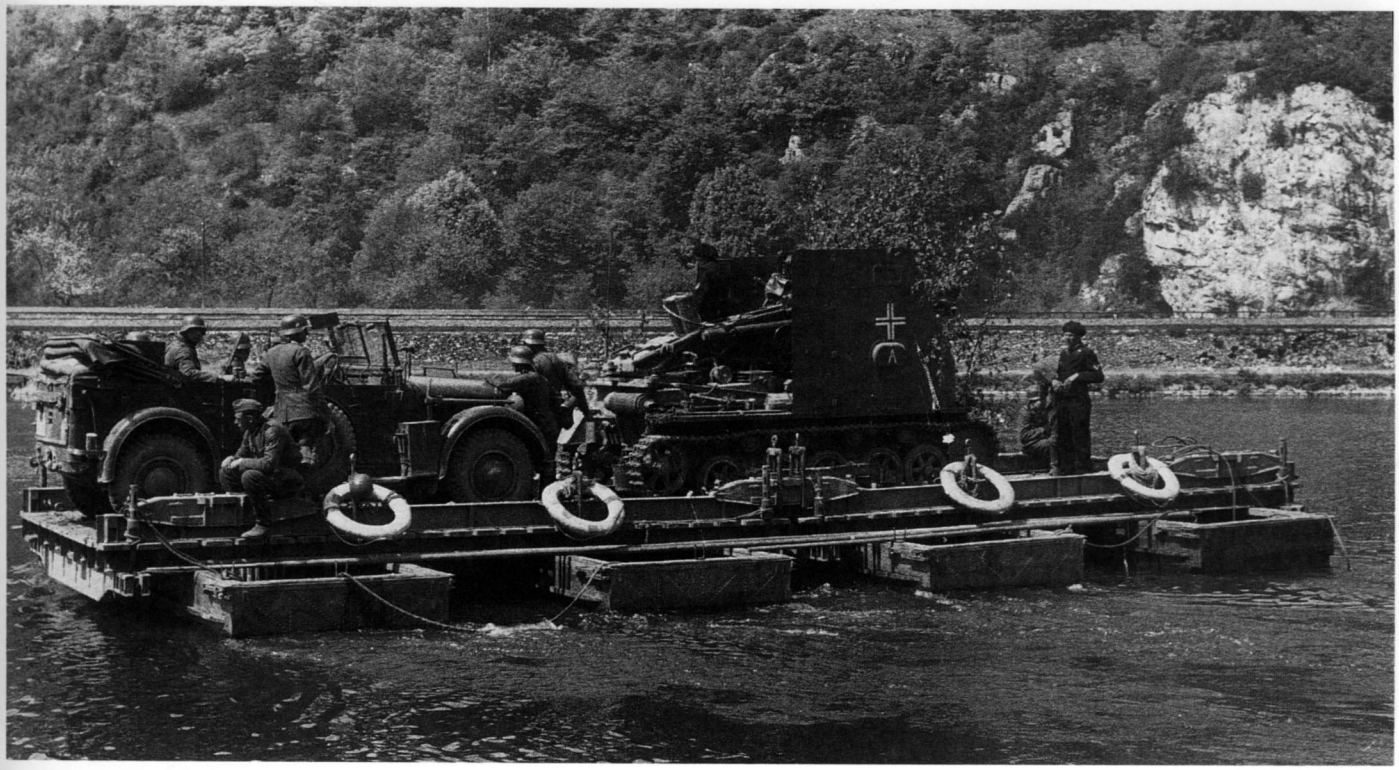
Mais dès le départ, ils sont pris à partie par les Stukas. Un rapport de la 9e armée résume ainsi le résultat : « *Exercice du commandement rendu très difficile. Désagrégation des éléments. Retards considérables.* »[8]

En conséquence, peu avant 18 heures, le colonel commandant le 39e RI rend compte que l'attaque ne peut démarrer à l'heure prévue. Elle est repoussée à 19 heures, puis à 20 heures dernier délai.

« *A 20 heures, quelques éléments seulement des deux bataillons sont en place. Presque pas de mitrailleuses. Impossible de réaliser une base de feu homogène. Pas de munitions, en dehors de celles portées par les hommes.*

*Pourtant, la préparation d'artillerie commence à 19 heures 50 et, à 20 heures, les chars démarrent... Ils démarrent seuls, franchissent sans encombre la clairière profonde d'un kilomètre qui les sépare du bois de*

**Bien sûr, aucune photo des combats de la compagnie Souverain (3e cie du 6e BCC) n'a pu être retrouvée, ce d'autant plus qu'il n'est fait état d'aucune perte : les Allemands n'ont donc pas pu photographier, les jours suivants, des chars laissés sur le terrain. Aussi devons-nous avoir recours à des documents pris durant la drôle de guerre : ici, un char R 35 appartenant à une 2e section (as de cœur) dépasse des mitrailleurs en rase campagne. Malgré les huit mois de la drôle de guerre, l'infanterie sera très peu accoutumée à manœuvrer avec les chars, qui font pourtant partie de la même arme. Ceci explique peut être, sans les excuser, nombre de réticences coupables survenues au moments des combats réels.**



Une portière de 16 tonnes à Bouvignes, sur le front de la 7.Pz.Div. Deux éléments de pont ont été assemblés pour faire passer deux véhicules de la 7.Pz.Div. (ou peut-être de la 5.) : une voiture Kfz 15 et un 15 cm sIG 33 aus Pz.Kpfw I, Ausf. B. Cette vue de trois quarts arrière permet de reconnaître l'affût de la pièce, montée avec ses roues dans l'étroit châssis du Panzer I. (BA)

*Surinvaux, y pénètrent, n'y trouvent pour ainsi dire personne et poussent alors, toujours en direction du nord est jusqu'à l'extrémité du plateau qui domine la Meuse, zigzaguant autour des points d'appui ennemis. A la vue des chars, des éléments allemands qui tiennent la partie sud de la poche s'apprêtent à se rendre (leur effectif est à peu près d'un bataillon). Des hommes sortent de leurs trous et lèvent les mains. Mais notre infanterie n'est pas là pour les cueillir et réoccuper le terrain.*

*Finalement, la nuit étant complètement tombée, nos chars rentrent, l'un poussant devant lui sept prisonniers. On peut supposer qu'au retour, le commandant de la compagnie de chars a une explication avec le commandant de l'infanterie. En tout cas, il rend compte à la 18e DI.* » [9]

Cette version des faits, écrite par le capitaine Guénot du 4e bureau de la 9e armée, se borne à décrire les événements sans prendre partie. Guénot est un officier d'infanterie et il ne veut pas accabler son arme d'origine. Les raisons invoquées pour le retard, c'est à dire principalement le bombardement aérien, sont tout à fait valables. On remarquera toutefois que Guénot sous-entend qu'il y a une faute de l'infanterie lorsqu'il écrit qu'une explication a dû avoir lieu entre le commandant des chars et le commandant du 39e RI. Même si seulement quelques éléments du RI étaient sur la ligne de départ à 20 h, pourquoi n'ont-ils pas marché avec la compagnie de R 35 ?

A cette question, le commandant de Gouvello, chef d'état-major de la 18e DI, répond avec virulence. Il est clair qu'il force le trait pour accabler le 39e RI et disculper sa division qui va se désagréger les jours suivants :

« *Vers 18 h 30, le colonel commandant le 39e appelle au téléphone et il me déclare qu'il ne pourra pas être prêt pour l'heure fixée. Il ne me paraît d'ailleurs plus du tout décidé à attaquer. Vice discussion dans laquelle j'argue de l'ordre formel du général et je finis par obtenir la promesse qu'il attaquera à 20 heures* (...) *19 h 45. Rappel au téléphone. Cette fois, c'est au capitaine*

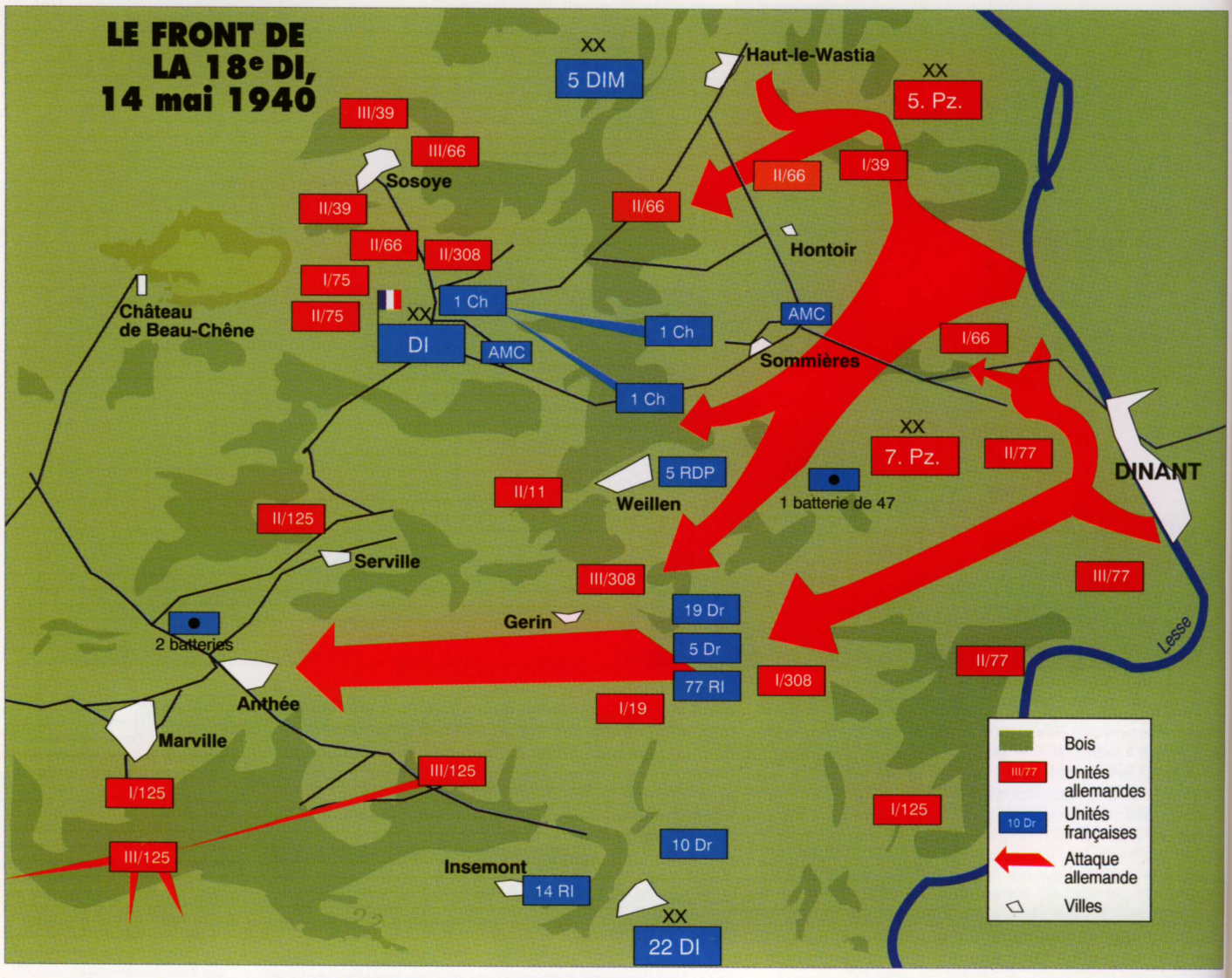
8. 29 N 441, op.cit.
9. Ibid.

*Ci-dessous :*
**Ces deux Renault R 35 sortant d'un bosquet durant l'hiver 1939-1940 (secteur de la 5e armée) pourraient traduire la vision qu'ont eu les fantassins allemands du secteur de Houx dans la soirée du 13 mai, face à la 3e compagnie du 6e BCC. Ici, l'un des chars porte un fanion de commandement à barre horizontale blanche (fond vert pour un commandant de compagnie, fond rouge pour un chef de section). L'immatriculation du char, N° 50 260, indique le 260e char R 35 mis en service. Le 6e BCC a, quant à lui, débuté la guerre sur chars FT et été transformé sur R 35 en automne 1939, avec des chars neufs, aux numéros supérieurs à 51 000.**

**MARQUES REGLEMENTAIRES DES CHARS LEGERS FRANÇAIS.**

**La couleur de l'as indique la compagnie.**
**1re compagnie : bleu**
**2e compagnie : blanc**
**3e compagnie : rouge**
***(presque toujours un liseré blanc aux 1re et 3e cies).***

**La nature de l'as indique la section (ordre du jeu de bridge) :**
**1re section : pique**
**2e section : cœur**
**3e section : carreau**
**4e section : trèfle.**




# 13-14 mai sur la Meuse de Dinant

*adjoint que j'ai affaire. Ce dernier rend compte de la part de son colonel qu'il ne pourra décidemment pas attaquer à 20 heures, sans donner de raisons bien précises. Il n'est pas prêt. En vain j'essaie de faire entendre raison au colonel par son intermédiaire. Ce dernier ne veut absolument rien savoir en dépit de la préparation d'artillerie qui vient de se déclencher (...) Alors, voyant qu'il n'y a rien à faire du côté infanterie, je demande le capitaine Souverain, non sans dire en substance — et je ne sais trop en ce moment si c'est l'adjoint du 39e ou le colonel du régiment lui-même qui est à ce moment au bout du fil — que si les gens du 39e, en tout ou partie, ne sortent pas à H, ce seront les derniers des derniers. A Souverain, je dis brièvement : " Le 39e n'a pas l'air de vouloir attaquer. Qu'il démarre ou qu'il ne démarre pas, il est indispensable que l'attaque se fasse. Vous la ferez tout seul s'il le faut, avec vos chars. C'est un ordre."* » [10]

Ce témoignage laisse une profonde impression de malaise. Les relations apparaissent détestables entre officiers supérieurs. Les responsabilités semblent mal établies. Gouvello donne des ordres au colonel du 39e RI, alors que celui-ci n'est pas sous le commandement de la 18e DI, mais réserve du corps d'armée. Enfin, les propos tenus au capitaine Souverain sont incroyables : « *Le 39e n'a pas l'air de vouloir attaquer.* » ! Quelle belle mise en confiance pour le chef de la compagnie de chars qui va devoir attaquer seul. Si Gouvello n'a pas le pouvoir de donner des ordres au 39e RI, qu'il ne laisse pas planer de tels sous-entendus.

Cette façon de rejeter les responsabilités sur les autres est typique des journaux des marches et opérations de mai-juin 1940. Chaque officier tient à se disculper ou à disculper son unité. Un autre exemple frappant est celui du capitaine Guénot, déja cité, qui explique ainsi l'échec de la contre-attaque devant Houx : les bombardements aériens allemands qui ont rendu l'exercice du commandement très difficile :

« *Ce serait donc ici le lieu de critiquer une fois de plus un plan de liaisons essentiellement basé sur le téléphone et aussi de déplorer l'insuffisance de notre matériel radio, comme l'ignorance d'une partie du personnel qui le servait.*

*Insuffisance du matériel ? M. Daladier, pour obtenir un succès de tribune, préférait envoyer aux Armées 5 000 postes de réception à Noël 1939, pour les loisirs de la troupe, plutôt que de faire confectionner sans relâche du matériel utilisable au combat.*

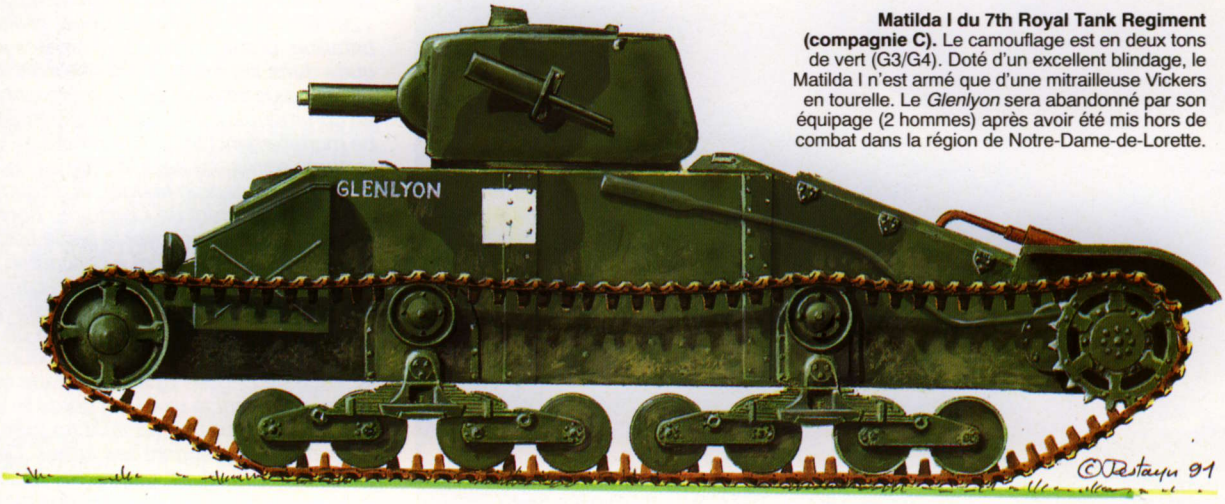
*Insuffisance du personnel ? La fameuse décision prise en novembre 1939, par le Ministre de l'Armement pour le rappel de tous les spécialistes exerçant des professions dites rares avait démantelé les compagnies radio télégraphiques et abandonné un matériel délicat à des mains inexpertes.* » [11]

Quelles que soient les responsabilités, au soir du 13 mai 1940, le front de la 9e armée est enfoncé, mais pas encore de façon catastrophique. La tête de pont de Houx est assez profonde, mais très mal défendue puisqu'une simple compagnie de chars français, privée d'infanterie, peut la traverser de part en part sans dommage. Devant Dinant, le 77e RI est parvenu à limiter la casse et l'établissement allemand sur la rive gauche de la Meuse est très précaire. Le 14 aurait peut-être pu permettre de colmater la brêche, mais en fait, la situation devant Sedan va provoquer indirectement l'effondrement complet de la 9e armée.

10. 32 N 99, op.cit

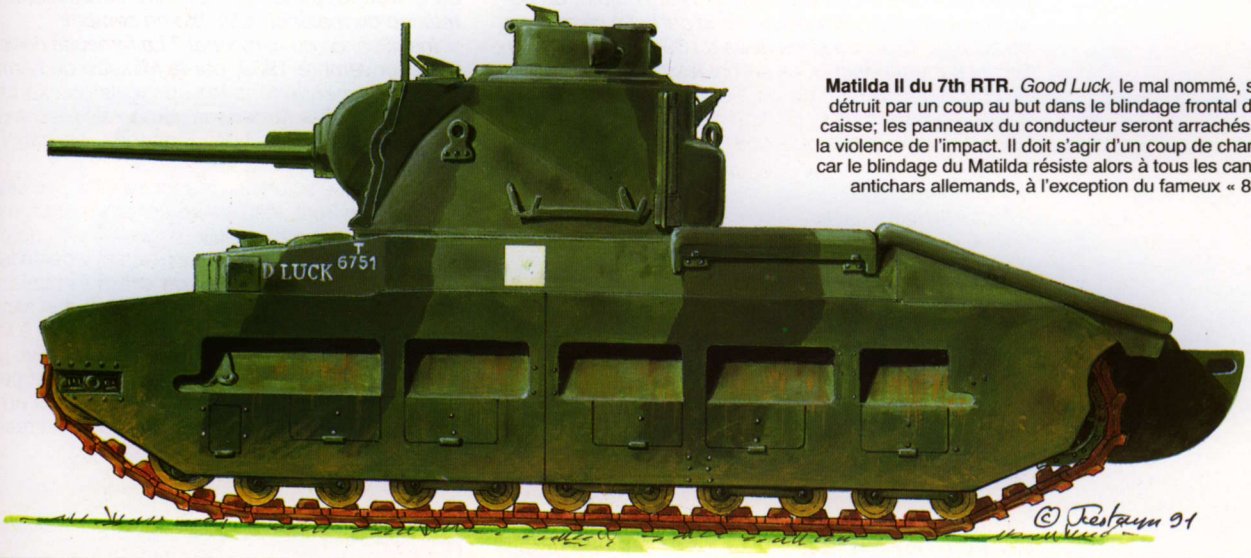
11. Ibid. Ce rapport a été écrit entre août et novembre 1940, à l'Oflag X B.

# CHARS D'INFANTERIE DE LA BRITISH EXPEDITIONARY FORCE, 7th RTR




**Matilda I du 7th Royal Tank Regiment (compagnie C).** Le camouflage est en deux tons de vert (G3/G4). Doté d'un excellent blindage, le Matilda I n'est armé que d'une mitrailleuse Vickers en tourelle. Le *Glenlyon* sera abandonné par son équipage (2 hommes) après avoir été mis hors de combat dans la région de Notre-Dame-de-Lorette.

**Matilda II du 7th RTR.**
D'une conception nouvelle par rapport au Mark I, l'*Infantry Tank Mark II* est le char britannique le plus puissant en 1940. Son épais blindage est un atout majeur, contrebalancé par un canon de 2 Pounder (40 mm) insuffisant. Le 7th RTR est la seule unité dotée de Matilda II sur le front français.




**Matilda II du 7th RTR.** *Good Luck*, le mal nommé, sera détruit par un coup au but dans le blindage frontal de la caisse; les panneaux du conducteur seront arrachés par la violence de l'impact. Il doit s'agir d'un coup de chance, car le blindage du Matilda résiste alors à tous les canons antichars allemands, à l'exception du fameux « 88 ».



*Profils et trois quarts en couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine*

# L'EFFONDREMENT

Contre toute attente et malgré l'échec des contre-attaques de la veille, la journée du 14 mai commence par une victoire française : sur le front de la 5e DIM, le village de Haut-le-Wastia est repris de vive force aux Allemands.

Ce village occupe une position de toute première importance, car il surplombe la tête de pont de Houx. Son occupation par les troupes françaises peut donc gêner considérablement l'exploitation allemande dans ce secteur.

**Le 14 mai commence par une victoire française à Haut-le-Wastia, mais bientôt le front de la 18e DI commence à chanceler sous les coups de la 7.Panzer-Division, qui est lancée en avant sur l'insistance de Rommel, bien que ses effectifs sur la rive gauche de la Meuse soient réduits. Le 77e RI va combattre avec beaucoup de courage, comme le 66e sur sa gauche, avant de succomber. Ici, des soldats allemands donnent les premiers soins à des blessés français. (BA)**

## La reprise de Haut-le-Wastia

Préparée la veille, la contre-attaque ne peut être lancée en raison de l'obscurité. Mais la nuit permet de bien mettre au point l'opération. Aucun appui d'artillerie n'ayant été prévu ou n'étant possible, la base de feux sera assurée par les pelotons de mitrailleuses et par le peloton de mortiers de 81 mm de l'escadron Feuillatre (4e DLC). L'escadron Margot (II/14e RDP) attaquera la partie nord-est du village, des éléments du II/129e RI se chargeant de la partie sud. Enfin, au nord du village, ce sont des éléments du 1er GRDI qui attaquent : l'escadron AMR/moto, disposant de 3 AMR, 2 Panhard-Schneider [1],et un peloton motocycliste à pied.

Le JMO de la 4e DLC décrit ainsi cette brillante attaque :

« *A 5 h 30 du matin, le commandant du bataillon donne le signal de l'attaque. L'escadron Feuillatre, installé en base de feux, prend à partie avec ses mitrailleuses les lisières du village de Haut-le-Wastia. Les mortiers de 81 dirigent leur tir sur le carrefour de l'Eglise.*

*Quelques instants après, dans un magnifique élan et sous le feu de l'ennemi qui réagit violemment, l'escadron Margot déployé en tirailleurs se porte à l'assaut. A sa gauche, l'escadron AMR/moto déborde le village par le Nord et ses 5 voitures blindées de vieux modèle, dirigées personnellement par le lieutenant Gagnier, pénètrent dans le village, prenant l'adversaire à revers.*

*Au sud par contre, sur le front du 2e bataillon du 129e RI, personne ne bouge et n'avancera pendant l'attaque.*

*Le commandant de Longueau, dépassant l'escadron Feuillatre, se porte sur le village, suivi de son peloton de commandement. Plusieurs clôtures de fil de fer sont franchies (...) La situation de l'escadron Margot est à ce moment difficile. En effet, les armes automatiques ennemies qui occupent la partie sud du village face au 129e RI n'étant pas inquiétées, prennent de flanc le bataillon. D'autre part, des éléments ennemis embusqués dans les maisons se défendent à bout portant.*

*C'est à ce moment que le lieutenant Cherière, adjoint au commandant du bataillon, magnifique officier, tombe mortellement blessé d'une balle au ventre. Quelques instants après, ce sera le tour du sous-lieutenant de Laitre, de l'escadron Margot, et de nombreux hommes.*

*Le commandant de Longueau donne au lieutenant Margot l'ordre de nettoyer la partie nord du village avec son escadron et prescrit à l'escadron Feuillatre de se porter à son tour en avant vers le carrefour de l'Eglise. L'occupation du village a lieu maison par maison. Les voitures Panhard [1] tirent au canon de 37 à travers les fenêtres (...) La progression se poursuit ainsi jusqu'à la place de l'Eglise et aux maisons qui bordent cette place, dominant le ravin qui borde le village à l'est.*

*A ce moment l'ennemi lâche pied et se replie en désordre, abandonnant ses armes. Les mitrailleurs du peloton de Sauvebeuf s'emparent des mitraillettes ennemies et, tirant par les fenêtres des maisons occupées, prennent à partie les éléments qui refluent dans le ravin à l'est. C'est ainsi qu'une arme antichars ennemie que ses servants essaient de pousser jusqu'au village, est clouée au sol et abandonnée.*

*Cependant l'escadron Margot poursuit le nettoyage systématique de la partie nord du village : 46 prisonniers, appartenant au 13e Fusiliers de la 7.Panzerdivision et un officier, pris par le lieutenant Margot en personne, sont amenés au commandant du bataillon.* » [2]

Il est intéressant de noter que les prisonniers appartiennent tous à la division de Rommel, alors que la tête de pont de Houx a été formée par la 5.Panzer-Division. Ces hommes sont certainement là pour opérer une jonction avec les troupes de la tête de pont de Bouvignes.

Que dire de la passivité des fantassins du 129e RI ? Ont-ils seulement reçu l'ordre d'attaquer ? Le JMO de la 5e DIM, dont dépend le régiment, décrit le combat de Haut-le-Wastia, mais ne cite pas une seule fois le 129e RI. Si ce n'est que le succès du 14e RDP et du 1er GRDI « *exalte vivement le moral des cadres et de la troupe.* »

1. Il s'agit d'ex-AMC semi-chenillées P 16 mle 1929 (lire p. 8).
2. 32 N 488. 4e DLC. op.cit.
3. 32 N 99. op.cit.

**Automitrailleuse semi-chenillée Panhard-Schneider Kégresse P 16 modèle 1929. Cette vue de plein face de la voiture N° 37 010, prise avant la guerre, dévoile le détail de l'armement : un canon de 37 SA 18 et une mitrailleuse de 7,5 modèle 1931. La présence de ces engins en service en 1939-1940 est attestée par plusieurs photos connues de longue date, mais leur affectation avait toujours été un mystère. Le voici levé : ces vieilles automitrailleuses servaient à titre d'AMR dans les GRDI motorisés. L'historique du 1er GRDI fait état, ce qui est réglementaire, de l'existence d'un escadron d'AMD (Lt puis Cne Ricaud) et d'un escadron d'AMR (Lt Lemaire puis Cne Tardier). Or, ces dernières devaient être en nombre notoirement insuffisant puisque, le 13 mai 1940, c'est un très faible escadron mixte AMR/moto à deux pelotons seulement qui attaque avec succès Haut-le-Wastia.**

Malheureusement, cette exaltation sera de courte durée car, dès 9 heures, les troupes qui ont pris le village reçoivent l'ordre de se replier. C'est une véritable douche froide pour les vainqueurs, mais l'ordre est motivé « *par la situation générale* ». Il est vrai que celle-ci tourne au désastre.

## La 18e DI s'effondre

Alors que le 13 mai, les 66e et 77e RI avaient contenu de façon remarquable les efforts allemands à l'ouest de la Meuse, la 18e DI s'effondre d'un seul bloc le 14 mai, littéralement vidée par une journée de combats acharnés. Il semble que se soit l'apparition des chars allemands, passés sur la rive gauche de la Meuse à la faveur de la nuit, qui soit à l'origine du désastre.

La 18e DI perd toute cohésion et le rapport du commandant de Gouvello donne une bonne impression de ce qu'a pu être cette terrible journée au PC de la division, lorsque chaque nouvelle qui parvient est pire que la précédente :

« *Le 77 et le 125 sont écartelés et se replient par morceaux en combattant, les fantassins mêlés aux cavaliers et aux artilleurs. A un moment donné, le colonel du 77 rendra compte qu'il est seul à la station d'Onhaye avec trois officiers et quelques hommes. Le colonel du 125, de son côté, fait savoir qu'il a dû reporter son PC à Anthée.*

*De toutes parts, l'on apprend que la ligne de combat est trouée, en dépit de l'action des chars qui foncent par petits groupes ou même isolément et de l'artillerie qui tire à bout portant. La ligne reflue, s'accrochant au passage à l'échelon de résistance Sosoye-Anthée. mais l'on sent que l'ensemble se disloque, sous les poussées répétées de l'ennemi.*

*Au dessus de nous, l'aviation allemande qui continue à avoir beau jeu — aucun avion français ou allié n'a encore été vu — s'en donne à cœur joie. Très rapidement, par l'AD, nous avons su que l'artillerie est hors jeu. Beaucoup de chevaux tués par les bombes, les survivants cassant leurs traits et filant dans la campagne, affolés. Les artilleurs font sauter les pièces qu'ils ne peuvent amener et font ensuite le coup de feu avec les fantassins. C'est ainsi que sera blessé le colonel Benedetti, commandant le 19e RA, se défendant à coups de mousqueton devant son PC avec ceux qui l'entourent.* » [3]

Une nouvelle aurait pu quand même redonner quelque espoir au général Duffet et à son état-major : dans le courant de la matinée, un pli émanant de la 5e DIM annonce que la 1re DCR va contre-attaquer. Mais en raison des mauvaises liaisons, les officiers présents comprennent 1re DC (division de cavalerie) au lieu de 1re DCR (division cuirassée). Or, le général

**Tandis que la 18e DI succombe, la 22e subit le choc frontal du corps blindé Reinhardt. Elle n'y résiste pas et se disloque très rapidement, les Allemands prenant pied sur la rive gauche de la Meuse à Monthermé. Ici, des éléments motorisés de Reinhardt passent la frontière franco-belge, non défendue, à quelques kilomètres de Givet. Par une absurdité du plan français, la 22e DI était placée en arrière de la frontière le 10 mai 1940 et elle a dû couvrir de longues étapes pour arriver sur des positions qu'elle connaissait mal, alors qu'elle aurait pu passer toute la période de la drôle de guerre à fortifier le secteur et à y tenir garnison. (BA)**

**Dès les premiers jours de la campagne, les Allemands ont une forte tendance à récupérer le matériel français qui commence à tomber entre leurs mains en quantité. Ici, une chenillette Renault UE modèle 1931 est utilisée en voiture sanitaire tout terrain mprovisée. Des feuilles de papier hâtivement couvertes de bandes découpées rouges posées en forme de croix sont fixées aux endroits les plus visibles. Il n'est d'ailleurs pas certain que cette adaptation soit allemande : dès avant-guerre, on avait en effet envisagé l'emploi des chenillettes pour l'évacuation de première ligne, grâce à la fixation de brancards sur les remorques (dispositif Lemaire). Sur la droite, un soldat porte l'ancien casque à boulons de la première guerre mondiale. En 1940, il n'est pas rare de trouver ce type de casque au sein des divisions d'infanterie. (BA)**

d'Arras, commandant la 1re division légère de cavalerie, est là. Il ne comprend évidemment pas de quoi il s'agit : sa division n'est plus en mesure de contre-attaquer depuis longtemps.

« *Dans ce climat surréaliste, le téléphone retentit soudain. Le général Duffet décroche. " C'est le général Corap ", me dit-il, et il me tend un écouteur. J'entends alors une voix furieuse qui crie " C'est indigne ! ... Il y aura des responsables. Vos troupes se sont couvertes d'ignominie. La contre-attaque n'a été qu'une comédie..." J'empoigne l'appareil des mains du général, en lui disant : " Laissez. C'est dégoutant. Nous avons autre chose de mieux à faire que ça." Et nous sortons.* » [4]

En fin de matinée, le PC de la 18e DI est reporté en arrière, la pression allemande ne cessant de s'amplifier. A la 9e armée, on note laconiquement les faits marquants de la journée :

« Dès le matin, des éléments d'infanterie ennemie avaient passé la Meuse vers Dinant et atteint Onhaye, PC du 77e RI. L'après-midi, dans cette zone, l'avance atteint 8 à 9 kilomètres et la 18e DI paraît ne plus offrir de résistance. La 4e DINA, dernière réserve fraîche de l'armée, est engagée dans de mauvaises conditions, par petits paquets, au fur et à mesure des arrivées, *sans parvenir à rétablir un front continu. Dès le matin, le général Corap a demandé et obtenu l'acheminement, dans la zone de la 9e armée, vers Mettet, de la 1re division cuirassée (général Bruneau), qui était en réserve derrière le front de la 1re armée, pour contre-attaquer sur la rive gauche de la Meuse et tenter de rétablir la situation.* » [5]

Ainsi, dans la soirée du 14 mai, la situation de la 9e armée se précise : le front de la 18e DI a lâché, celui de la 5e DIM semble tenir à peu près. Au sud, la 22e DI est durement pressée et les nouvelles semblent manquer. Pour essayer de rétablir la situation, deux bonnes divisions sont lancées dans la bataille : la 1re DCR avec notamment ses chars B, et la 4e DINA, une division d'active. Mais les Allemands ne vont-ils pas prendre de vitesse la 9e armée ?

## La 4e DINA monte au front

Stationnée au 10 mai dans le secteur de Trélon, la 4e DINA est en réserve d'armée. Selon l'hypothèse Dyle, elle doit se porter vers Florennes, à partir de la nuit de J 3 à J 4, afin de pouvoir intervenir en cas de problème sur la Meuse. L'infanterie de la division est constituée par deux régiments de tirailleurs algériens, les 23e et 25e RTA et d'un régiment de zouaves, le 13e. L'artillerie se compose de trois groupes de 75 et de deux groupes lourds.

Conformément au plan, la division commence sa manœuvre à partir du dimanche 12 mai, J 3. Elle n'est pas motorisée et monte donc au front à pied.

Le 13, le commandement voudrait lui voir accélérer le mouvement, mais cela se révèle impossible, sous peine de désorganisation de la division. Le 14 au matin, la 4e DINA est encore en plein mouvement. Son chef rencontre le général Corap et le général Martin. Les nouvelles ne sont guère encourageantes : le front de la 18e DI est enfoncé. La 4e DINA doit se préparer à contre-attaquer dès le lendemain 15 mai, aux côtés de la 1re DCR qui devrait arriver.

Mais à 20 heures, le général Sancelme, chef de la 4e DINA, est convoqué à une réunion du 9e CA. Sancelme y retrouve le général Martin et les commandants des 18e et 22e DI. Martin demande à Sancelme où en sont les mouvements de la 4e DINA. Celui-ci répond qu'ils s'effectuent conformément au plan d'attaque du lendemain. Le général Martin l'interrompt alors : « *Il n'est plus question de cela. La 18e DI, non seulement n'a pu contre-attaquer, mais est percée. Au sud, des colonnes blindées ont franchi la Meuse à Chooz et marchent en direction de Philippeville et de Rosée. Dans ces conditions, je donne l'ordre de retraite. Un barrage devra être réalisé pour demain matin à l'est de Philippeville : la 4e DINA encadrée au nord par la 18e DI, au sud par la 22e DI, aura sa gauche à Chaumont, sa droite à Sars en Fagne. Des contre-attaques seront effectuées par la division blindée (1re DCR) dès ce soir si possible pour enrayer l'avance ennemie, demain matin pour permettre le décrochage.* » [6]

Cette citation est essentielle pour la bonne compréhension de la suite des événements, notamment la bataille malheureuse livrée par la 1re DCR. Il ne s'agit plus de contre-attaque destinée à repousser les Allemands à la Meuse, mais d'une tentative pour sauver ce qui reste des divisions d'infanterie battues. Un but qui peut sembler peu ambitieux au premier abord. Mais en ce soir du 14 mai, le front n'existe plus au sud-ouest de Sedan, la Meuse a été franchie devant la 22e DI au sud de Givet, la 18e DI s'effondre à l'ouest de Dinant, tandis que deux divisions d'infanterie allemandes commencent à s'infiltrer au nord de la 5e DIM. Il serait fou d'essayer de lancer les 1re DCR et 4e DINA dans un assaut frontal vers la Meuse alors que le front cède de toutes parts. La décision du général Martin est donc la seule cohérente. Cela dit, la mission de la 1re DCR et de la 4e DINA a tout d'une mission de sacrifice : elles devront livrer un combat défensif dans les pires conditions possibles, une bataille de rencontre sur une position mal définie, alors que leur mouvement d'approche n'est pas terminé. Mais à présent, il faut gagner du temps à tout prix... même si celui-ci doit être la perte d'une des rares divisions cuirassées françaises.

4. Ibid. Rapport du commandant de Gouvello.

5. 29 N 441. op.cit.

6. Cité dans le JMO de la 4e DINA, rédigé de mémoire au camp de Königsheim en juillet 1940. 32 N 383 (4e DINA) SHAT, Vincennes.

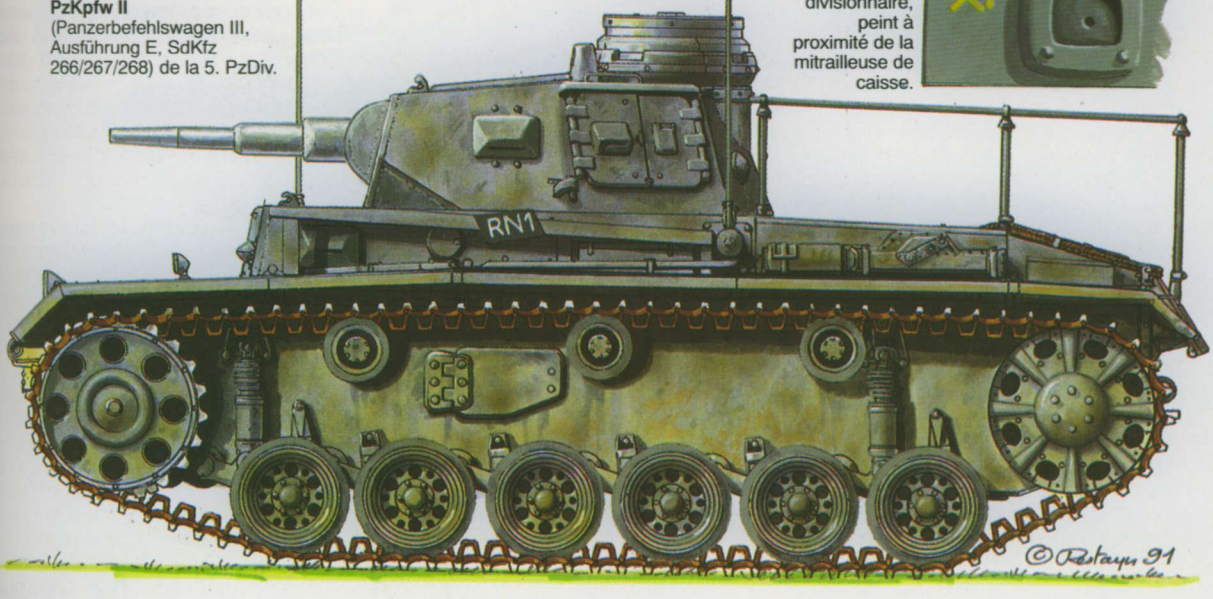
# L'effondrement

**Un Panzer 35 (t) de la 6.Pz.Div. sur la grand'place de Charleville. Les photos de ce type de char sont relativement rares. Il n'équipe qu'une Panzer-Division, la 6e, qui en compte un total impressionnant : 118, plus 10 de commandement. Encore utilisé lors de l'opération Barbarossa, le Pz 35 (t) sera ensuite livré aux alliés de l'Allemagne, comme les Roumains. Quelques exemplaires seront utilisés lors de l'insurrection slovaque en 1944. (BA)**

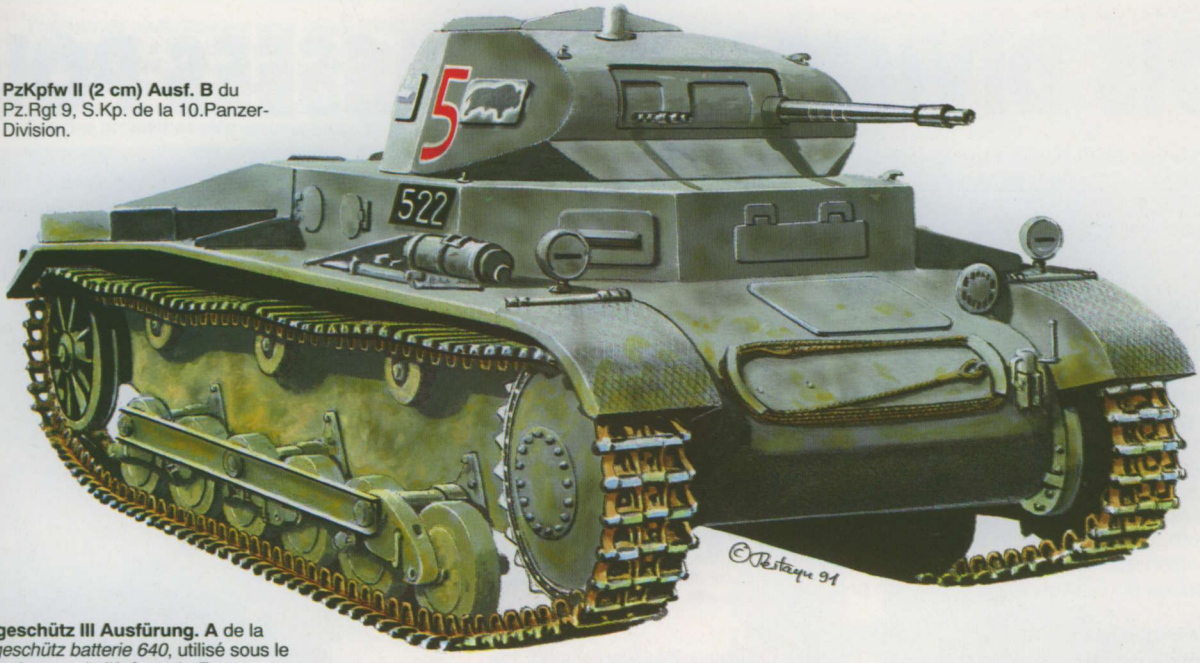
# CHARS ET CANONS D'ASSAUT, UNITÉS DIVERSES

**PzKpfw II**
(Panzerbefehlswagen III, Ausführung E, SdKfz 266/267/268) de la 5. PzDiv.

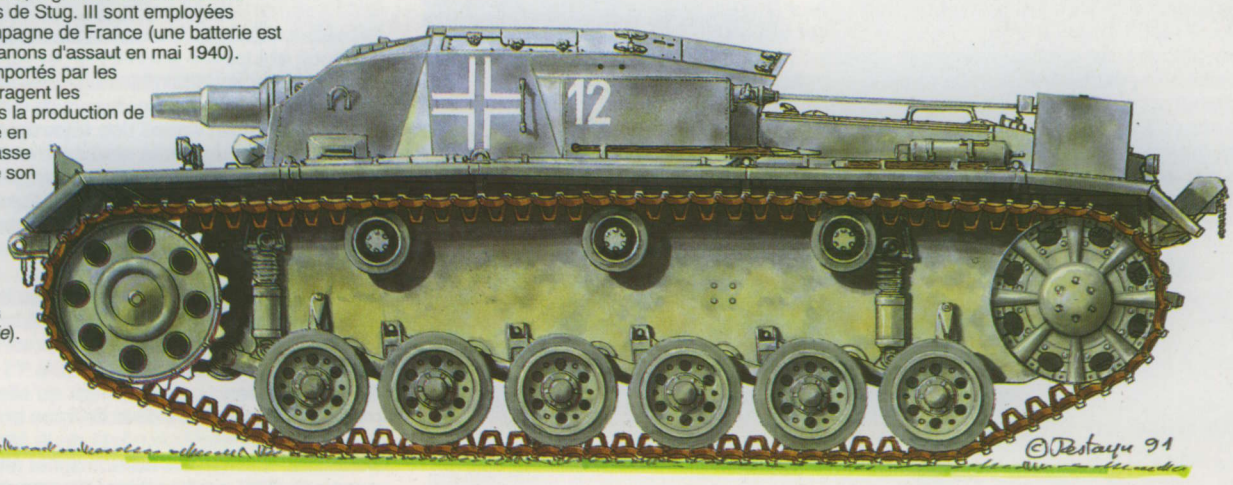
Détail de l'insigne divisionnaire, peint à proximité de la mitrailleuse de caisse.




**PzKpfw II (2 cm) Ausf. B** du Pz.Rgt 9, S.Kp. de la 10.Panzer-Division.




**Sturmgeschütz III Ausfürung. A** de la *Sturmgeschütz batterie 640*, utilisé sous le commandement de l'*Infanterie Regt Grossdeutschland*, région de Stonne. Seules quatre batteries de Stug. III sont employées pendant la campagne de France (une batterie est équipée de 6 canons d'assaut en mai 1940). Les succès remportés par les StuG. III encouragent les Allemands dans la production de l'engin, redouté en raison de sa basse silhouette et de son excellent tube. L'identification *12* désigne la deuxième pièce du 1er *Zug* (2 pièces par Zug et trois Zug par *Batterie*).






*Profils et trois quarts en couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine*

# TROIS DIVISIONS CUIRASSEES POUR

Pour comprendre dans quelle situation critique, si ce n'est désespérée, la 1re DCR va devoir livrer bataille, il est essentiel de rappeler comment s'est déroulée la journée du 14 dans les rangs de la 7.Panzer-Division. Dès le matin, l'Oberst von Bismarck s'avance vers Onhaye où, par suite d'une prétendue erreur de transmissions, Rommel croit que son subordonné est encerclé, ce qui décide le Kommandeur de la 7.Pz.Div. à se porter en avant personnellement pour le secourir, avec les 30 premiers Panzer arrivés sur la rive gauche de la Meuse. Cette manœuvre pour le moins risquée aurait pu mettre en grave difficulté la tête de pont allemande. En effet, une contre-attaque française isolant pour de bon les Panzer aurait singulièrement réduit les chances allemandes de succès dans ce secteur.

Lorsqu'il l'apprend, le supérieur direct de Rommel, le général Hoth, fulmine. Mais le Kommandeur de la 7.Panzer-Division est intouchable. Ancien chef de la garde rapprochée du Führer, Rommel est un protégé de Hitler.

Toujours est-il que le coup de bluff de Rommel commence mal : pris à partie par l'artillerie de la 18e DI, son char est touché à deux reprises, un éclat lui entaille même le visage. Pour se dégager, le conducteur engage une rapide marche arrière, mais le Panzer tombe d'un talus et s'immobilise. Une seule solution : l'abandonner immédiatement. A l'abri relatif d'une clairière, Rommel apprend que les pertes sont lourdes. L'officier qui commande les chars de soutien d'infanterie a le bras gauche arraché, plusieurs engins sont abandonnés par leurs équipages.

Mais un peu plus tard, l'intervention de Panzer IV de l'Oberst Rothenburg permet de redresser la situation. C'est à ce moment que la résistance de la 18e DI s'effondre. Dès lors, la route de l'ouest est ouverte. En fin de journée, Anthée a été dépassé, Morville atteint, à plus de 12 kilomètres de Dinant. Les avant-gardes de la 7.Pz.Div. rencontrent déjà des éléments de la 4e DINA qui approchent.

## Une mise en place difficile

La 1re DCR a passé un 14 mai particulièrement frustrant. Ordres et contre-ordres se sont multipliés, freinant de façon invraisemblable la division. Pire encore, les arrêts, départs, changements de direction et la progression lente au milieu des fuyards de plus en plus nombreux ont augmenté sensiblement la consommation des chars, surtout des B 1 bis. Or, à la fin de la journée, les trains de combat ont disparu. Nul ne sait où ils sont, pas plus le chef de la division, le général Bruneau, que le plus petit officier subalterne. Mais qui est blâmable ?

Chose peu connue, l'ordre de contre-attaquer sur Houx est donné le 14 mai au matin à la 2e DCR et non à la 1re. A 10 h 30, la 2e DCR annonce qu'elle ne sera pas prête le 15 mai. Ce n'est qu'à 13 heures que la 1re DCR apprend brusquement qu'elle doit se porter immédiatement au sud de la Sambre en vue de contre-attaquer et de rejeter au-delà de la Meuse les forces ennemies. Bruneau se rend aussitôt à Florennes pour obtenir de plus amples renseignements de la part de

**Un B1 bis du 37e BCC détruit à proximité de Denée. Ce char, le N° 407 « Souain » de la 2e section de la 3e compagnie, a été touché par l'artillerie allemande et non par des Panzer. Plusieurs impacts sont visibles sur le flanc droit, dûs à des obus de 105 mm. L'un d'entre eux a arraché la chenille, un autre a fait sauter la coupole de tourelle, qui est venue retomber à l'endroit au premier plan. A bord du char, le chasseur Dubos a été tué, tous les autres membres de l'équipage étant blessés et capturés. Le nom « Souain » est peint, comme sur tous les B 1 bis, à la fois sur le glacis et de chaque côté de la tourelle. (BA)**

*Ci-contre :*
**Sous-lieutenant d'infanterie en 1914, capitaine en 1918, Erwin Rommel ne sera nommé *Major*, commandant le III/17 IR, qu'après l'arrivée de Hitler au pouvoir. Il gravit ensuite plus rapidement les échelons : colonel en 1937, puis chef de la garde personnelle du Führer en 1938. Nommé *Generalmajor* le 23 août 1939, il reçoit enfin, le 15 février 1940, le commandement de la 7.Pz.Div. alors stationnée à Godesberg, sur le Rhin.**

la 9e armée. Il ne rencontre que le général Martin, commandant le CA... et refuse de se mettre sous ses ordres ! Il faut un coup de fil personnel de Corap pour décider Bruneau à contre-attaquer vers la Meuse, le jour même.

Il est déjà fort tard, certaines unités se sont avancées vers l'est, d'autres pas. Dans ces conditions, il est impossible de lancer une attaque le soir même. Bruneau ordonne alors sa division de s'installer défensivement autour de Flavion. La 1re DCR doit y tenir coûte que coûte.

Mais, comme le note le JMO de la division, « *elle a manqué sa journée par suite de mises en route tardives, de détours routiers. Elle reste encore dans la nuit aux prises avec le problème capital du ravitaillement en essence. Du général au dernier commandant d'unité, tous s'en préoccupent. Des officiers des bataillons et de l'état-major de la division sont envoyés à la recherche des tracteurs de ravitaillement.* » [1]

Finalement, ils sont découverts à 7 heures du matin, le 15 mai, à Oret, à environ 9 kilomètres au nord-ouest de Flavion.

**Tracteur de ravitaillement pour chars (TRC) Lorraine 37 L N° M 60 022 photographié à Bas-Lieu, près d'Avesnes, le 20 mai 1940. Chaque BCC léger possède 12 TRC Lorraine 37 L ou Renault 36 R, et jusqu'à 18 pour les bataillons de chars B. Mais les rendez-vous sont souvent manqués et le ravitaillement des chars restera l'un des problèmes clés du côté français.**

## La 1re DCR se sacrifie

Au matin du 15 mai, la situation du front de la 9e armée est la suivante : au nord, la 5e DIM s'est repliée sur ordre dans la région de Mettet. Elle résiste correctement à la pression allemande et ne se débande pas. C'est une division d'active.

Au centre, la 4e DINA est venue s'établir entre Mettet et Florennes, afin de créer une ligne de barrage, mais son 13e régiment de zouaves n'est pas encore arrivé. Devant elle, les restes de la 18e DI sont en plein repli. Ils équivalent à peu près aux effectifs de quatre bataillons.

Enfin, au sud, la 22e DI est en pleine déroute. La veille, des éléments des Panzer-Divisionen du corps Reinhardt ont franchi la Meuse de vive force autour de Givet. Le matin du 14, le 19e RI a été liquidé sous les coups des Allemands et à la nuit, tout le front de la Meuse a été perdu. Le 15, « *elle va essayer dans la journée de boucher la trouée de Chimay. Ses éléments en pleine déconfiture depuis la veille n'arriveront pas à rameuter à l'exception de quelques groupes exténués, mitraillés, bombardés sans relâche, mêlés aux colonnes de civils qui encombrent les routes.* » [2]

La scène est donc dressée : un front cohérent au nord, confus au centre, en pleine décomposition au sud. Dans ce tableau, la 1re DCR n'occupe pas une position très favorable : vouée à l'immobilité par le manque d'essence, elle s'est établie en équerre autour de Flavion. La 1re demi-brigade et ses chars B tient position à l'ouest de la route Ermeton-Flavion. La 3e demi-brigade et ses Hotchkiss H 39 est installée perpendiculairement, à peu près de Flavion à Corenne. Quant au 5e BCP — les chasseurs portés —, il tient le secteur de Florennes. La position de la DCR n'est pas mauvaise. Les Panzer qui vont défiler sur la route de Onhaye à Philippeville prêteront le flanc à des coups redoutables.

*En bas de la page :*
**La route de Dinant à Philippeville n'est plus qu'un champ de désastre pour l'armée française. Ici, un canon antichars de 25 mm privé de son cache-flammes, a été abandonné après un combat qu'on imagine bref mais violent. On constate des impacts dans la maison blanche, un cheval a été tué, une moto gît dans un fossé. La scène se passe entre Anthée et Morville, au carrefour du Grand Bon Dieu, sur le chemin de la 7.Pz.Div. (BA)**

Mais la division ignore à peu près tout de la situation générale. Elle n'est ni éclairée, ni couverte.

A 8 h 30, le 28e BCC signale l'arrivée de chars ennemis : 6, puis 22, qui se déploient bientôt en formation assez serrée vers Flavion. Ils entrent aussitôt en contact avec les H 39 du 26e BCC. Le 28e BCC envoie plusieurs chars B 1 bis en soutien. L'avance allemande est alors stoppée, jusqu'à ce qu'apparaissent des Panzer III et Panzer IV. [3]

Pour les Allemands, la surprise est de taille. Malgré sa supériorité absolue, la Luftwaffe n'a indiqué la présence d'aucun char français. Le Pz.Rgt.25 n'en fait pas moins tête et engage le combat. Celui-ci tourne rapidement en sa défaveur. Les coups des 75 des B 1 bis sont imparables et, bientôt, de nombreux chars d'origine tchèque Pz 38 (t) brûlent le long de la route de Philippeville.

Mais l'Oberst Rothenburg sait ce qu'il doit faire : éviter le combat et poursuivre son avance vers l'ouest. Comme Rommel, il pense que les chars ne sont pas faits pour s'affronter entre eux. De toute façon, à ce jeu de massacre, les Panzer n'ont aucune chance. La 7.Pz.Div. ne compte pas plus d'une trentaine de Panzer IV, contre 70 B1 bis à la 1re DCR : en armement comme en blindage, les Français sont supérieurs.

Bientôt, les chars allemands rompent le combat, quittent la route de Dinant à Philippeville et s'engagent dans le bois de Rosée. Ils contournent tout simplement

1. 32 N 447 (1re DCR) SHAT, Vincennes.
2. Ibid.
3. La présence de Panzer III, mentionnée dans le JMO de la DCR est douteuse, car la 7.Pz.Div. n'en possède pas, à l'exception de quelques chars de commandement.

**La carcasse du « Poitou II », N° 451, à proximité de la route Dinant-Philippeville et à quelques mètres du « Guépratte », un autre B1 bis. Le « Poitou II » était le char du chef de la 3e compagnie du 37e BCC, le capitaine Jacques Lehoux. Il a été touché de plein fouet par un obus de 105 mm et l'explosion qui a suivi a littéralement disloqué tout le char, tuant la totalité de l'équipage.**
**Tous les chars de cette compagnie portaient à titre d'identification à l'arrière de la tourelle un grand cercle blanc à l'intérieur duquel figurait l'as indiquant la section. Seul le char du capitaine ne comportait pas d'as à l'intérieur du cercle. En revanche, il était le seul à recevoir une identification à deux signes : 3C (C caché par la boue) pour le capitaine Lehoux, 3A (Garonne) et 3B (Adour) pour les capitaines commandant les 1re et 2e compagnies, 3D (Béarn II) pour le chef de bataillon.(BA)**

**L'« Yser », N° 409, comme les autres chars de la 3e compagnie du 37e BCC, a été détruit par des obus de 105 mm. Les deux impacts sont très visibles sur la photo : à gauche de la porte et sur celle-ci. L'explosion à l'intérieur a provoqué la mort de quatre des cinq membres de l'équipage. Seul le chauffeur a pu s'échapper indemne.**
**La lettre T, peinte en blanc sur la tourelle, est le code radio de la 1re section de la 3e compagnie du 37e BCC. Les deux autres sections étaient identifiées par un U (2e section) et un X (3e section). (BA)**

# Trois divisions cuirassées pour rien

la position de la 1re DCR. Les tankistes français, eux, ne peuvent rien faire. L'essence leur manque pour poursuivre Rothenburg ou se déployer plus au sud. En outre, Rommel a lancé les blindés de l'Aufklärungs Abteilung 37 au contact de la DCR, avec un important soutien d'artillerie. La mission des blindés de reconnaissance allemands n'est pas aisée, mais ils retiennent les B 1 bis et surtout indiquent à l'artillerie ses objectifs. Peu à peu, les chars de bataille du 28e BCC sont détruits à tour de rôle. « *Le combat se prolonge durant toute l'après midi jusqu'à la dernière goutte d'essence. Immobilisés successivement, les chars arrêtent leurs tirs, les survivants des équipages essaient de brûler leurs engins et de se replier à pied. La plupart sont faits prisonniers par les Allemands. Près d'une centaine de chars allemands ont été détruits.* »[4]

Ce rapport de la 1re DCR montre bien les raisons de la destruction d'une partie de la division. Il pose aussi la question des pertes allemandes. La plupart des ouvrages français sur la bataille de la Meuse mentionnent des pertes allemandes de l'ordre de 100 chars. Ce chiffre est beaucoup trop élevé. Le problème est que — une fois n'est pas coutume — les journaux de guerre des deux divisions blindés allemandes sont muets quant aux pertes en chars. Seules les pertes humaines sont connues : 10 tués et 52 blessés à la 5.Pz.Div., 15 tués et 56 blessés à la 7.Pz.Div. Ce sont là des chiffres modérés, surtout si on les compare à ceux de la traversée de la Meuse. Cela dit, lorsqu'un char est touché ou détruit, surtout en 1940, l'équipage est rarement mis hors de combat dans sa totalité. Jean-Louis Roba, qui a étudié en détail la bataille de Flavion, avance le chiffre de 30 à 40 blindés allemands détruits, ce qui est déjà un beau succès de la part de la 1re DCR, privée de carburant et donc immobile.

Il est vrai que, contrairement à une légende bien établie, ce n'est pas la 7.Pz.Div. qui a livré l'essentiel de la bataille. Nous l'avons vu, dès les premières pertes, Rothenburg a esquivé le combat pour continuer vers Philippeville, laissant l'artillerie s'occuper de son flanc droit. Dans ces conditions, il est évident que la 1re DCR n'a pas pu détruire beaucoup de Panzer de la division de Rommel. Celui-ci n'accorde d'ailleurs que deux lignes dans ses carnets à la bataille de Flavion. Connaissant la personnalité du Kommandeur de la 7.Panzer, il est clair qu'il n'était pas au courant de la présence d'une division blindée française : il se serait vanté autrement plus de sa destruction.

C'est donc la 5.Panzer-Division qui a subi l'essentiel du combat et des pertes. Elle est venue buter directement dans la 1re demi-brigade de chars B 1 bis. En fin de journée, le Pz.Rgt.31 annonce qu'il est à court de munitions et d'essence et qu'il ne pourra poursuivre les chars français en retraite.

On le voit, la bataille a été très violente. Le 28e BCC, qui a subi l'essentiel du combat, n'existe virtuellement plus : seuls trois chars ont échappé à la destruction ou au sabordage. Ils seront rejoints par quatre autres, tombés en panne la veille et réparés entre-temps.

4. 32 N 447. op.cit.

# ENGINS BLINDES FRANÇAIS

**Char de bataille B 1 bis du 15e BCC, 2e DCR** (lire détails historiques p. 66). Le « Bourrasque » présente quelques éléments de décoration inhabituels : en premier lieu ce léopard héraldique peint sur le glacis avant, dont la signification nous est inconnue (il ne traduit, ni la symbolique du 15e BCC, ni celle du 510e RCC, son corps d'origine). En second lieu, le numéro 257 est composé de chiffres à empattements, alors qu'il sont usuellement en caractères droits. On notera enfin la cocarde d'identification aérienne sur l'un des panneaux de visite et, très étonnant, le petit cœur répété sur la protection de phare, à l'envers en position ouverte. Le cœur bleu est, quant à lui, normal pour un appareil de la 2e section, 1re compagnie.

**Automitrailleuse de découverte Panhard modèle 1935 du 6e GRDI, 3e DIM**. Le camouflage des AMD est usuellement à deux tons très diffus, qui n'apparaissent pas toujours nettement sur les photos d'époque.Grâce au document d'origine, nous savons que cette voiture, au matricule inconnu, ne comportait aucun grand chiffre, mais seulement une cocarde tricolore sur le panneau arrière de tourelle. As de pique d'un 1er peloton (couleur bleue supposée). Le détail le plus intéressant est la présence du fameux chevalier de Pierrefonds, insigne du 6e GAM qui, à la mobilisation, est devenu le 6e GRDI.

*Profils et trois quarts en couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine*

**Bien que fort connu, comme désormais la plupart des photos du sacrifice du 37e BCC, ce cliché est intéressant car il présente le « Guépratte », char français montré de nombreuses fois par la propagande allemande en flammes, avec l'un des membres de son équipage se rendant à des fantassins. Or, la réalité est quelque peu différente : le « Guépratte » a été touché par un obus de 105 mm qui a incendié le moteur, tuant le chauffeur. Tous les autres membres de l'équipage ont été blessés et recueillis plus tard par les Allemands. La photo de propagande n'est donc qu'un montage destiné à forcer le trait, un prisonnier français ayant été prié de jouer la scène devant un photographe des PK. (BA)**

# Trois DCR pour rien

## Le repli de la 1re DCR

La question du repli ne se pose donc plus pour le 28e BCC. Mais qu'en est-il des autres unités ? Le 37e BCC, lui aussi accroché par la 5.Pz.Div., a arrêté l'adversaire, mais il laisse environ le tiers de ses chars B 1 bis sur le terrain. Parmi les chars légers, les pertes sont moins lourdes. Le 25e BCC a été à peu près épargné. Quant au 26e, il a lui subi le feu des Panzer : 15 Hotchkiss H 39 sont abandonnés sur place, détruits.

Le repli se déroule difficilement. L'essence a pu être livrée à certains chars, mais la dislocation du front rend la retraite dangereuse. Les Allemands sont parfois là où personne ne les attend. La 3e compagnie du 37e BCC en fait la très douloureuse expérience :

« *Surprise en colonne de route, elle se heurte à hauteur de Denée à un dispositif d'armes antichars légères et lourdes, en particulier deux batteries de 75. Ayant perdu deux chars, elle se dégage, puis, ramenant son monde, le capitaine Lehoux se rue sur le dispositif ennemi en une charge-pique, se lançant à l'abordage des batteries ; les 7 chars restants sont détruits, certains arrivés à 50 mètres du but. Sacrifice émouvant et respectable qui réduit à une compagnie le 37e BCC.* » [5]

Cette dernière compagnie, la 1re, se retire vers le nord. Elle ne recevra jamais l'ordre de repli de la 1re DCR et ne rejoindra plus la division.

C'est aussi le cas du 26e BCC, dans un autre secteur du front. Au soir de la bataille, la 1re DCR se compte. Le bilan est effarant :

« *— 28e bataillon : disparition à peu près complète.*

*— 37e bataillon : disparition complète des 2e et 3e Cies. Il reste 9 chars de la 1re Cie.*

*— 26e bataillon : disparition à peu près complète. Quelques chars ont rallié Mettet avec le chef de bataillon et quelques autres rescapés se sont joints au 25e BCC.*

*— 25e bataillon : pertes légères, le bataillon n'ayant pour ainsi dire pas combattu en bloc.*

*— 5e BCP : pertes très légères.*

*— Artillerie : repliée par ordre, est restée absente du champ de bataille.* » [6]

Et encore cette vision est-elle optimiste, puisque le 16 au matin, le général Bruneau n'étend plus son autorité qu'à une partie encore plus réduite de sa division : la 2e compagnie du 25e BCC et quelques chars du 26e, les 7 chars B de la section PC de la division (détachement Lardenay), à court d'essence et qui ne pourront dépasser Beaumont, 2 chars B du 28e BCC, l'artillerie et une partie du 5e BCP.

De tous les chars B 1 bis, un seul regagnera la France. Peut-être est-ce lui que des photos allemandes montrent à l'entrée du Cateau-Cambrésis, détruit à côté d'une AMD Panhard 178 ?

## Un sacrifice inutile ?

Il est hélas difficile de dire que la destruction complète de la 1re DCR en une seule journée a été un sacrifice utile. Certes, la 5.Panzer-Division a été arrêtée nette et son retard sur la 7.Pz.Div. ne cessera de s'accroître. Mais l'avance allemande n'a pas été brisée dans son ensemble, Philippeville étant capturé par les hommes de Rommel dès le soir du 15 mai. La France n'est plus qu'à une vingtaine de kilomètres.

Le sacrifice de la DCR a-t-il au moins permis aux divisions d'infanterie de se replier correctement ? La réponse est négative. La 4e DINA, qui vient à peine d'arriver, est déjà très éprouvée par la nuit du 14 au 15 mai, le 25e RTA subissant des pertes sensibles. Le 15, la division est durement pressée. Elle participe à la défense de Neuville, un village situé au sud ouest de Philippeville, avec des fuyards encadrés par les officiers de la DINA et des motocyclistes de la 1re DLC. Cette défense, qui tient toute la journée du 15, permet à la division de se replier en bon ordre. La 1re DCR n'y est pour rien.

La 22e DI, nous l'avons vu, n'est plus en état de combattre. Elle se replie dans des conditions dramatiques vers Chimay, très loin de la 1re DCR et sans se sou-

**Deux Panhard type 178 au hameau de Barrière Luc, près de Florennes, à deux pas de la route Dinant-Philippeville, le 14 mai 1940. Elles peuvent appartenir à plusieurs unités disposant d'escadrons de découverte dans le secteur : 1er RAM (1re DLC), 4e RAM (4e DLC) ou 1er GRDI motorisé (5e DIM). Au premier plan, matricule N° M 10 405, une voiture radio pour poste ER 27, dotée d'une casemate fixe à toit plat (24 exemplaires construits, ventilés dans les escadrons de découverte). Pour assurer la liaison, une moto solo est brêlée sur le moteur à l'arrière ! La seconde voiture est une AMD standard à tourelle de canon de 25 mm et mitrailleuse de 7,5 mm modèle 1931, ici installée en tir contre avions. Les deux engins ont été détruits par le Panzer-Regiment 25 de l'Oberst Rothenburg. (BA)**

**Près de Rosée, sur la route de Dinant à Philippeville coupant à travers bois, un canon de 75 appartenant à l'un des trois groupes du 19e RA (18e DI) a été mis en batterie, caisson basculé dans la position réglementaire, donnant accès aux casiers à obus non visibles sous cet angle. Malgré une vitesse initiale un peu faible, le 75 modèle 1897 fera de l'excellent travail pendant la bataille de mai-juin 1940, souvent utilisé comme ici en tir à bout portant, à site zéro. Son principal handicap demeure évidemment la traction hippomobile. Seules les grandes unités motorisées disposent de la version à roues en acier de grand diamètre à pneumatiques, dite 75 TTT, c'est-à-dire « à tracteurs tous terrains ». (BA)**

cier de maintenir la moindre liaison avec ses voisines.

Reste le cas de la 18e DI, placée le 14 mai juste devant la 1re DCR. Pendant la nuit, les éléments épars de la division défile devant les tankistes. Au matin, le commandant de Gouvello rend compte au général Martin, du CA, de l'état de sa division : elle n'a plus la valeur que de quatre bataillons aux éléments très mélangés, son artillerie est réduite à quelques pièces et il reste une poignée de chars presque à court d'essence. Dans ces conditions, la 18e DI ne pourra s'opposer efficacement à l'avance allemande.

« *Le général Martin me réplique que la mission de la division est de tenir là où elle est et de s'y faire tuer sur place plutôt que de reculer.*

*Mission magnifique certes mais que je sais bien irréalisable dans les circonstances présentes, nos éléments, épars et sans véritable consistance, étant bien incapables, à supposer que l'ordre puisse leur parvenir, de s'accrocher ainsi là où ils sont.* » [7]

L'ironie grinçante de Gouvello n'est pas dénuée de fondement, comme la suite des événements va le montrer. Toute la journée, le repli de la 18e DI s'accélère : les hommes sont complètement démoralisés et ne veulent plus combattre. Cela dit, ce n'est pas une véritable débandade comme celle de la 55e DI à Sedan. Les fantassins sont dociles. Mais le repli est considérable, puisqu'au soir du 15 mai, la 18e DI s'apprête à défendre Beaumont, à quelques kilomètres seulement de la frontière française. En une journée, la division a reculé de 20 kilomètres ! Autant dire que sa valeur combattante est tombée à bien peu de choses et que le sacrifice de la 1re DCR n'a servi strictement à rien.

## Une 3e DCR émiettée...

Arrivée aussi en première ligne le 14 mai, la 3e DCR va connaître un sort particulièrement étonnant et frustrant. Expédiée au sud de Sedan alors même que le front s'effondre, elle arrive sur place au moment où il est évident que la percée de Guderian se développe vers l'ouest et non vers le sud ou l'est. En conséquence, le commandement décide de ne pas l'utiliser contre la tête de pont allemande, mais de la fractionner pour tenir les ponts du canal des Ardennes et renforcer le front des 5e DLC et 3e DIM. C'est une erreur tactique monumentale. Certains de ses éléments, notamment une compagnie du 45e BCC et une autre du 49e BCC, sont engagés à Stonne le 15 mai, pour soutenir une attaque du 67e RI. Le village est pris et les chars se retirent. Dans la soirée, les Allemands contre-attaquent et reprennent Stonne.

5 et 6. Ibid.

7. 32 N 99. op.cit.

*Ci-dessous :*
**Toujours à proximité de Rosée, un convoi français a été surpris et partiellement détruit. Le camion est un Renault AGR de 3,5 t, véhicule réglementaire faisant partie du programme de guerre. On notera son camouflage assez simple en deux tons et son insigne de portière, hélas non identifié. Quant à l'intéressant véhicule du premier plan, c'est une voiture semi-chenillée de dragons portés Citroën-Kégresse P 19 BT, modèle spécifique sur lequel le canon de 25 mm peut être monté pour tirer en chasse; sur le côté est visible la rampe d'embarquement. Ce matériel dote les régiments de dragons portés des DLC. Il s'agit ici d'éléments du 5e RDP de la 1re DLC surpris le 14 mai 1940 par une colonne blindée allemande fortement soutenue par la Luftwaffe. (BA)**

En conséquence, le 16 mai à 4 heures, deux compagnies du 41e BCC (chars B) et une du 45e BCC (chars Hotchkiss, bataillon de la gendarmerie) renouvellent leurs assauts sur le village. Il est réoccupé un instant, avant que l'infanterie n'abandonne le terrain vers midi.

Le 18 mai, les restes du 49e BCC et quelques chars du 45e sont lancés à nouveau contre Stonne, dans une contre-attaque isolée. Mais une fois encore, le terrain conquis doit être abandonné en fin de journée.

Le 19 mai, la division est retirée du front. Dans toute cette série de combats isolés, à Stonne ou sur le canal des Ardennes, elle a subi des pertes très lourdes pour des résultats nuls. Il reste 25 H 39 au 45e BCC, 20 H 39 au 42e BCC et seulement 15 chars B 1 bis au 49e BCC. Quant au 41e BCC, il est en réserve, détaché à la 6e DI.

Quel gâchis, alors que le front s'effondre à l'ouest et que l'élite des armées alliées est menacée d'encerclement.

## ... et une 2e DCR dissociée

Le déploiement de la 2e DCR se déroule encore plus

**A Beaumont, à quelques pas du « Rhône » visible ci-dessous, se trouve le « Cher », N° 330, du lieutenant Grandjean. A l'arrière de la tourelle, ce char porte un as de pique dans un carré blanc : c'est donc un engin de la 1re section de la 1re compagnie du 37e BCC. Pouvant encore rouler, le « Cher » sera récupéré par les Allemands. (BA)**

## HOMME D'EQUIPAGE DES PANZERS

**Adopté en 1934, le célèbre uniforme noir se compose d'une veste courte croisée rehaussée des passepoils distinctifs de nuance rose, et d'un pantalon serré aux chevilles sur les bottes de marche. La tête de mort visible sur les pattes de collet est le symbole traditionnel du peu de cas que le combattant d'élite fait de sa propre vie. Ce *Panzerschütze* est coiffé du béret de protection qui, en mai 1940, commence à être remplacé par le bonnet de police.**

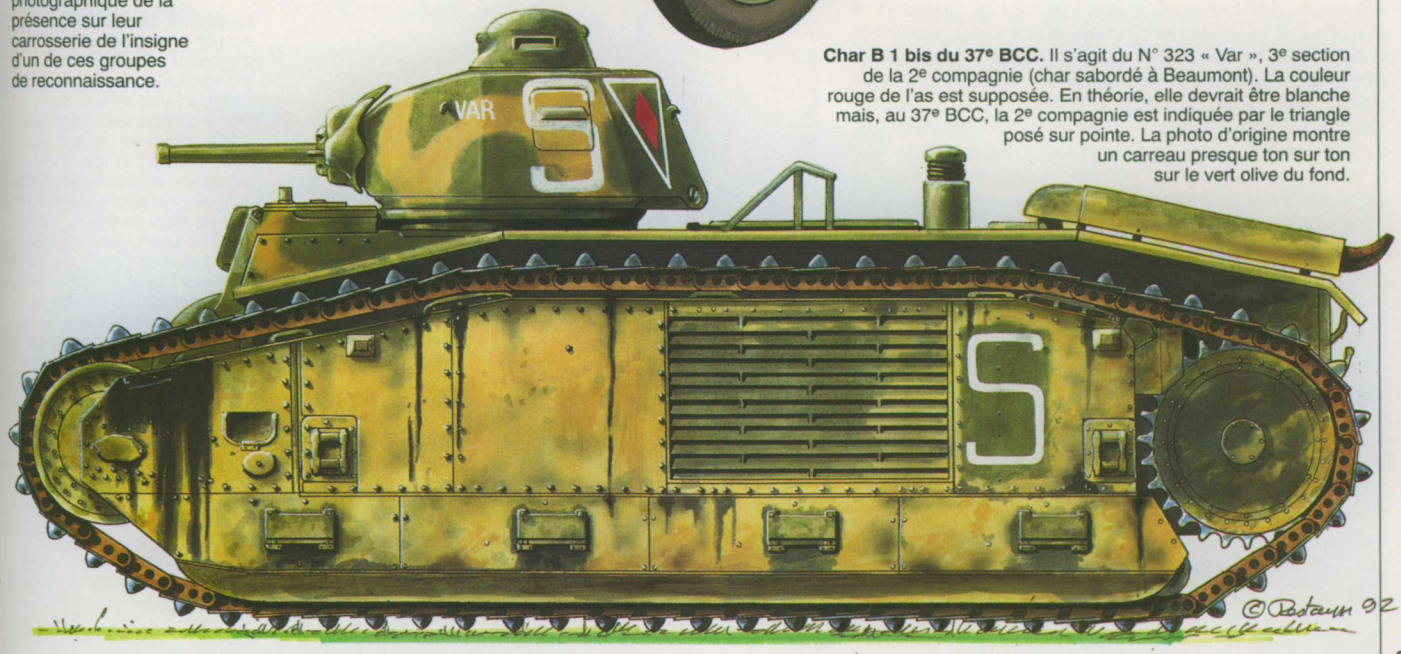
**A Beaumont, les derniers B1 bis de la 1re DCR finissent leur carrière à cout d'essence. Les équipages les sabordent avec le peu de carburant qui a pu être siphonné dans les réservoirs. Cela suffit à provoquer de formidables explosions lorsque les munitions sautent, comme ici sur le N° 309 « Rhône » du sous-lieutenant Marsais, qui appartient à la même section que le « Cher ».. La déflagration et l'incendie ont totalement détruit la maison Solbreux, spécialiste de biscuits et macarons. (BA)**

# ENGINS BLINDES FRANÇAIS

**Somua S 35 de la 1re DLM.** Voici notre interprétation colorée du char N° 67 257 présenté en photo p. 81. Mais nous l'avons imaginé tel qu'il est sorti de chez Somua à Saint-Ouen, et non après des mois de service. Une belle série de photos montrant le S 35 N° 62 237, char « 89 » du 18e dragons, témoigne de ce camouflage à trois tons fort élaboré. On notera les positions différenciées des cocardes, y compris sur le tourelleau.

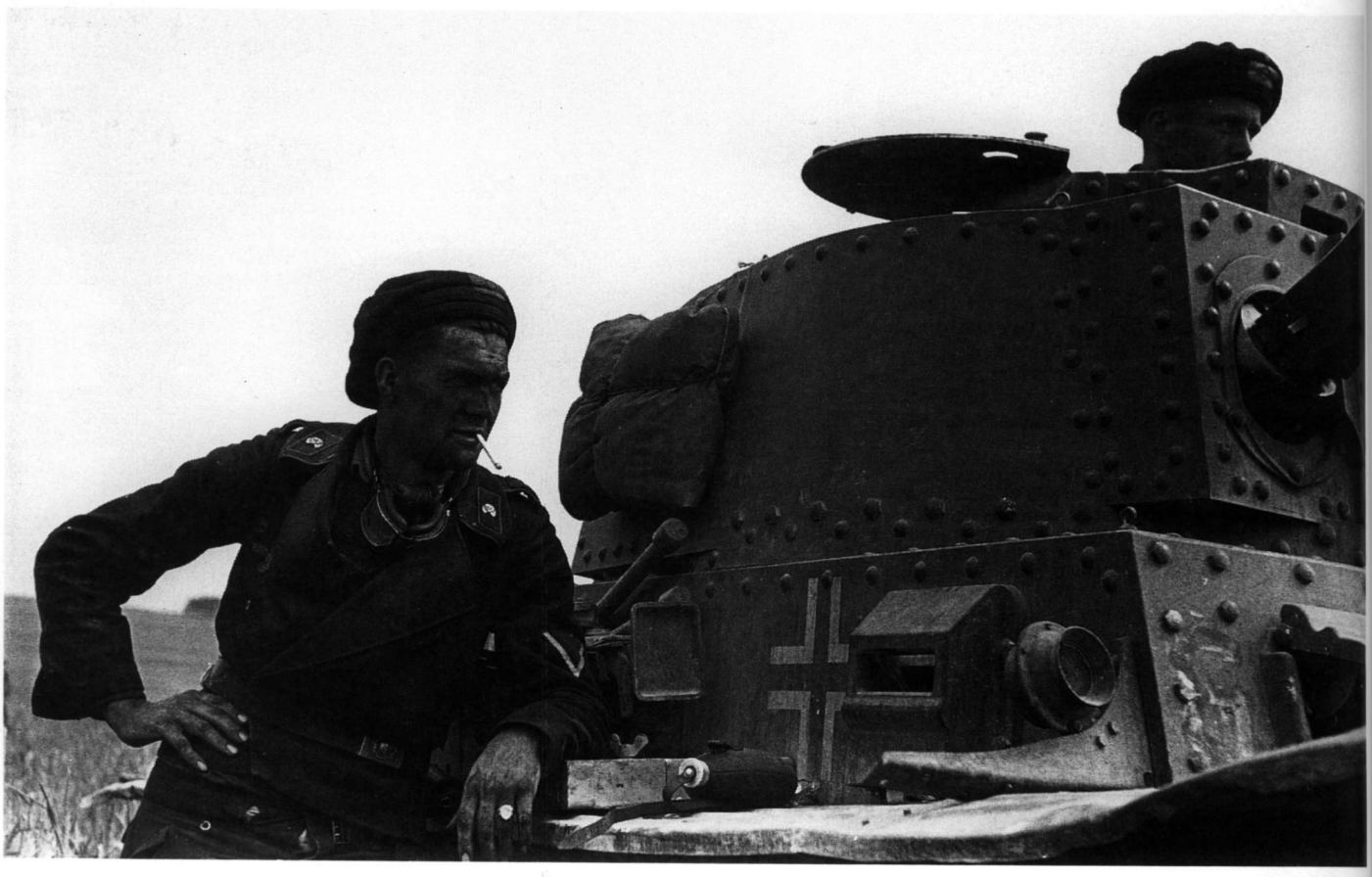
**Automitrailleuse Panhard-Schneider-Kégresse P 16.** On remarque que l'insigne d'avant-guerre peint sur le côté du capot moteur a été masqué. Bien que la quasi totalité des vieilles AMC P 16 ait servi en 1939-1940 à titre d'AMR dans les GRDI motorisés, nous n'avons pas pu retrouver la preuve photographique de la présence sur leur carrosserie de l'insigne d'un de ces groupes de reconnaissance.

**Char B 1 bis du 37e BCC.** Il s'agit du N° 323 « Var », 3e section de la 2e compagnie (char sabordé à Beaumont). La couleur rouge de l'as est supposée. En théorie, elle devrait être blanche mais, au 37e BCC, la 2e compagnie est indiquée par le triangle posé sur pointe. La photo d'origine montre un carreau presque ton sur ton sur le vert olive du fond.






*Profils et trois quarts en couleurs de Jean Restayn © 1992/ Militaria Magazine*



**Après le passage victorieux de la Meuse à Monthermé, un tankiste de la 8.Pz.Div. prend un instant de détente avant de poursuivre les débris de la 22e DI. Son allure déterminée, malgré la fatigue, se passe de commentaires. Mais, par delà le combat, la cigarette au bec lui confère un étrange *air de famille* avec le Français émergeant du char D 2, page ci-contre... On notera à l'avant du char, un chiffre 6 à moitié effacé, mode de numérotation peu courant. (BA)**

mal que celui de la 1re, ce qui n'est pas peu dire. Les premiers éléments s'approchent du front, ou plutôt de l'immense brêche dans celui-ci, vers 14 heures, le 15 mai, au nord de Rethel. A cette date, la percée de Guderian a pris une telle ampleur, comme nous allons le voir plus loin, que les divisions françaises jetées dans la bataille sont souvent dispersées dès leur arrivée en première ligne. C'est le cas de la 2e DCR, qui est dissociée dès le 16 mai, une petite partie étant rejetée sur l'Aisne avec la 6e armée : deux bataillons du 17e BCP, une compagnie de H 39 du 27e BCC et les échelons sur roues de la division.

Le gros de la division se trouve quant à lui sur l'Oise avec la 9e armée, commandée depuis le 15 mai par le général Giraud. Le 16 mai, le groupement Bourgin, qui se compose des deux premières compagnies du 15e BCC et de la 3e compagnie du 17e BCP, est lancé dans une opération d'une envergure étonnante : nettoyer la route Marle-Montcornet-Liart et détruire tous les éléments blindés ennemis au nord et au sud de la Serre. On voit mal comment 25 chars B 1 bis et une centaine d'hommes pourraient réussir une telle mission. Quelques éléments légers ennemis sont bousculés, puis le groupement se replie en deçà de l'Oise.

C'est là que le gros de la division va combattre durant les jours suivants, dispersé pour tenir les ponts de l'Oise et empêcher le passage des Panzer. Un sort assez voisin de celui de la 3e DCR, mais au moins dans un secteur du front crucial. Nous relaterons plus loin quelques épisodes de cette défense.

# Trois divisions cuirassées pour rien

**Le char N° 257 « Bourrasque » du 15e BCC (Lt Sauret, 1re cie, 2e section), 2e DCR, photographié sur la route de Crécy à Montcornet. Son histoire nous est résumée par Roger Avignon : « le 17 mai 1940 à 7 h 40, la tête du groupement allemand Nedtwig (brigade de chars) part de la tête de pont de Dercy, 16 km nord de Laon, pour avancer par Crécy et aller créer une tête de pont sur l'Oise à Mézières-sur-Oise. Malgré les postes de sûreté aux issues sud, des véhicules blindés français apparaissent dont un char B 1 bis, le « Bourrasque », qui force un poste et roule le long des colonnes en marche du bataillon motocycliste N° 1 s'avançant vers Mortiers. Après cette localité, le bataillon du Pz.Rgt.1 surpris, réagit. Le « Bourrasque » est attaqué au canon. Il tombe en panne, littéralement piqué de coups de 37 et de quelques coups de 75 qui n'ont pas traversé le blindage. Toutes munitions épuisées, l'équipage se rend à 11 h 15. »**

Sur la route de Laon, mai 1940... Remontant un flot de réfugiés qui fuient vers le sud-ouest par la Nationale 2, une unité de chars D 2 rejoint la 4e DCR, en train de se constituer littéralement sur le champ de bataille. Cette photo est officiellement datée du 15 mai 1940. A relire l'historique du 19e BCC, Il est pourtant clair qu'il s'agit du 16 mai : c'est en effet dans la matinée du 16 que la 345e CACC (ex-1re cie du 19e BCC), venant de Versailles où elle avait touché 14 chars neufs pour l'expédition de Norvège, débarque du train à Soissons et à Crouy pour rejoindre le « groupement de Gaulle ». Venant de Lorraine, le gros du bataillon n'arrivera à pied d'œuvre, avec 44 chars, qu'entre le 18 et le 20 mai. Avec un personnel incomplet, le 19e BCC aligne des appareils usagés, en service depuis début 1937, dont une partie seulement a touché, courant mars et avril 1940, les nouveaux canons de 47 SA 35 : 15 chars à la 2e cie, mais 6 seulement à la 3e. Les 9 autres chars ont, à la date du 10 mai, leur tourelle à Rueil, pour changement d'armement. Enfin subsistent les 14 vieux chars de la 1re compagnie, avec l'ancien canon et sans équipage, ceux-ci ayant formé, comme on l'a dit, la 345e CACC.

# COUP D'ARRET À MONTCORNET ?

La magnifique résistance des spahis de la 3e brigade à la Horgne en mai 1940 constitue l'une des plus belles pages de gloire de l'arme. Ici, un Algérien du 2e RSA dont la vareuse et l'équipement sont éclaboussés de sang, est évacué vers l'arrière. Le second régiment de la brigade, le 2e RSM (marocains) porte le même uniforme mais son écusson, à chiffre et soutaches jonquille sur fond bleu foncé, comporte une étoile chérifienne sous le chiffre 2.

Avec l'échec des contre-attaques françaises du 14 mai, Guderian peut se préparer, dès la nuit du 14 au 15, à reprendre son avance. Il le peut d'autant mieux que son flanc droit est couvert par le corps blindé de Reinhardt, qui a lui aussi traversé la Meuse de vive force, à Monthermé, à peu près à égale distance des têtes de pont de Rommel et de Guderian. Le plan allemand a été superbement conçu pour provoquer une brêche béante dans les lignes françaises. Mais il reste la partie, sinon la plus délicate, du moins la plus risquée : l'exploitation du succès de la Meuse, c'est à dire l'avance à marches forcées sur les arrières ennemis, avec le risque d'être coupé de ses lignes de ravitaillement et d'être encerclé.

## L'irrésistible avance de Guderian

Ce risque, Guderian n'y songe guère. Sans cesse en première ligne, le général allemand a vu l'effondrement de la 55e DI. Il comprend que l'armée française a été prise de vitesse et qu'il suffit probablement de foncer en avant.

Avant de le faire et pour bien consolider la tête de pont surtout dans le secteur de Stonne où les Français sont mordants, Guderian est forcé de laisser momentanément sur place la 10.Pz.Div. et le régiment Grossdeutschland, le temps qu'arrive dans le secteur la 29.Inf.Div.(mot.).

Soudain, le 15 mai dans la journée tombe un ordre de von Kleist : toute avance est suspendue jusqu'à consolidation complète de la tête de pont. Aussitôt Guderian saute sur le téléphone et après quelque temps, parvient à obtenir von Kleist lui-même. Selon les Mémoires de Guderian, la conversation est chaude, mais il obtient l'autorisation de progresser encore durant 24 heures.

C'est d'ailleurs le moment de foncer, car la dernière barrière qui se dressait devant Guderian vient de tomber, non sans une superbe résistance sur la ligne La Horgne - Baâlons et Bouvellemont, tenue par la 3e brigade de spahis et le 152e RI. La bataille a duré toute la journée du 15 mai. Lorsque le village de la Horgne tombe finalement, les spahis ont perdu près de 30 % des leurs, deux chefs de corps ayant été tués, le commandant et tout l'état-major de la brigade ayant été capturés. Guderian lui même rend hommage dans ses mémoires à la bravoure des spahis et des fantassins alsaciens.

Le 16 mai, les 1. et 2.Pz.Div. se ruent en avant. Le miracle tant attendu en 1914-1918 se présente : il n'y a plus rien devant les troupes allemandes. Cette fois, le front français est béant !

En quelques heures, les Panzer atteignent Novion-Porcien, puis Montcornet où les tankistes de Guderian rencontrent ceux de la 6.Pz.Div. du général Kempff, qui arrivent de Charleville-Mézières. En fin de journée,

# Coup d'arrêt à Montcornet ?

les avant-gardes de Guderian et Kempff sont à Marle et Dercy, à plus de 60 kilomètres de leur ligne de départ du matin.

Guderian indique que des centaines de soldats français sont capturés à Montcornet, surpris alors qu'ils se croyaient loin du front, ce qui n'est pas étonnant. En revanche, il indique qu'une compagnie de chars français appartenant à la division blindée de Gaulle est capturée dans Montcornet. C'est manifestement une erreur, car la 4e DCR est en plein regroupement à Laon à cette date. Il ne peut s'agir que de chars du 15e BCC de la 2e DCR, du groupement Bourgin, comme on l'a vu dans les pages précédentes.

Le 17 au matin, avant l'aube, Guderian apprend que toute avance est interdite pour le lendemain et qu'il doit se présenter sur un terrain d'aviation à 7 heures pour y faire son rapport au général von Kleist. L'avion de Kleist arrive à l'heure dite et l'entrevue entre les deux hommes débute. Face aux récriminations de Kleist, Guderian refuse de discuter et demande à être relevé de son commandement. Après un temps d'hésitation, Kleist accepte et ordonne à Guderian de passer ses pouvoirs à l'officier du grade le plus élevé de son corps d'armée.

Guderian se retire et envoie un message au groupe d'armées von Rundstedt, indiquant qu'il quitte son commandement à midi et se rendra alors au PC de von Rundstedt. On imagine la stupeur sur place. La réponse ne se fait pas attendre : Guderian doit rester sur place, le temps qu'arrive le Generaloberst von List, qui clarifiera les choses. Sans entrer dans les détails, il est évident que von Rundstedt partage les idées de Guderian. Cependant, l'ordre d'arrêt ne vient pas de von Kleist, mais de beaucoup plus haut : l'OKH. Il est impossible d'y désobéir, mais le général en chef de l'armée est suffisamment loin du front pour qu'il soit possible d'interpréter ses ordres. En conséquence, von Rundstedt autorise Guderian à lancer en avant des reconnaissances en force, tout en prenant soin de laisser son PC là où il est, afin de donner le change...

L'avance peut donc reprendre : dès le soir du 17 mai, une tête de pont a été établie sur l'Oise près de Moy, à une centaine de kilomètres de Sedan et à une quinzaine de Saint-Quentin. Qui pourra arrêter Guderian ?

## De Gaulle et sa division cuirassée

Lorsque Gamelin s'est aperçu de la menace pesant sur les arrières de l'élite des forces alliées, force lui a été de constater qu'il n'avait aucune réserve disponible dans ce secteur. Il a été aussitôt décidé de créer une nouvelle armée, la 6e armée, placée sous le commandement du général Frère et comprenant des unités retirées de l'est de la France. Mais pour permettre son déploiement entre Laon et Paris — que Gamelin pense être l'objectif allemand —, il faut un minimum de couverture. Celle-ci sera offerte par une division cuirassée en cours de formation, la 4e DCR du colonel de Gaulle, l'enfant terrible de l'armée française.

Contrairement à ce qui a pu être dit ou écrit à de nombreuses reprises, les batailles que va livrer la 4e DCR à Montcornet et à Crécy-sur-Serre ne sont nullement des tentatives de colmatage de la brêche, ni même de destruction des forces blindées allemandes qui défilent au nord de la Serre. Il s'agit d'une mission de retardement de l'ennemi, d'une action de couverture d'une armée qui va se déployer défensivement. Gamelin laisse à de Gaulle toute latitude pour mener à bien cette mission.

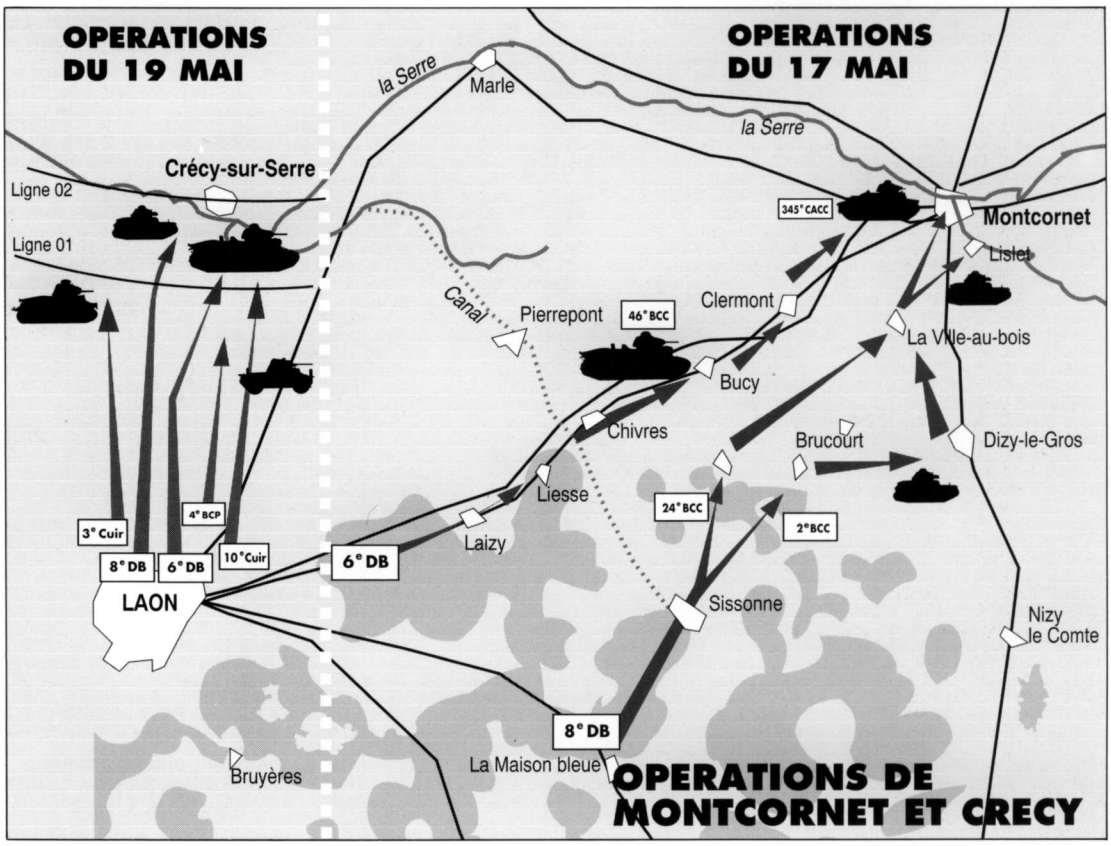
A quoi ressemble la 4e DCR le 16 mai 1940 ?

Sur le papier, c'est la plus forte des divisions cuirassées françaises (lire pp. 10-11). Mais le 16 mai à Laon, la 4e DCR ne dispose que d'un bataillon de chars, le 24e BCC, équipé de chars légers Renault R 35. Il sera suivi dans la journée et le lendemain du 2e BCC, lui aussi sur R 35, et du 46e BCC, qui arrive à l'aube du 17 mai avec ses B 1 bis. L'infanterie portée est inexistante : le 4e BCP n'arrivera que dans la journée du 17 mai et les deux bataillons de dragons portés du 7e RDP, bien plus tard. L'artillerie se limite à un groupe de 75. Il y a aussi une compagnie du génie et une compagnie de transmissions.

Malgré cela, de Gaulle n'hésite pas à attaquer. Sa personnalité et sa carrière pendant l'entre-deux-guerres sont suffisamment connues pour qu'il soit inutile d'y revenir. Pour lui, la seule façon de mener à bien sa mission de couverture est d'attaquer l'ennemi pour l'inquié-

*Page ci-contre, en haut :* **le char B 1 bis « Craonne » N° 391 appartient au 46e BCC, seul des deux bataillons lourds de la 4e DCR présent à Montcornet. Le jour de l'attaque du 17 mai, le « Craonne » tombe en panne devant Chivres, où il est désarmé puis abandonné. Les Allemands le photographieront à partir du lendemain.**

*Page ci-contre :* **un char Renault du 24e BCC détruit à l'entrée de Montcornet. Le cercle blanc à l'arrière du char (il en existe un second à l'avant, à l'emplacement de la plaque constructeur) n'apparaît pas distinctif de la 4e DCR : il est visible dès la drôle de guerre sur les chars R 35, notamment à la 5e armée d'où viennent les 2e et 24e BCC. Le numéro du char (N° 50 059) indique que c'est l'un des premiers R 35 sortis d'usine (série 50 001 et suivants). Entre les deux as de trèfle, peint sur la portière de tourelle, est visible une cocarde tricolore liserée de blanc : ce dernier détail paraît lui aussi avoir été partagé par plusieurs bataillons de la 5e armée. A la hauteur des premières maisons, on aperçoit deux autres épaves de R 35. (BA)**




*Ci-dessous :* **ces deux chars abandonnés sur une route appartiennent certainement au 6e BCC, qui opérait plus haut, vers Dinant (lire p. 50-51). Ce bataillon a reçu des chars de la production de guerre, identifiables à la hauteur de leur matricule : le N° 51 148 indique qu'il s'agit du 1 148e Renault R 35 livré. Autre caractéristique des dernières fabrications, la queue de franchissement AMX. Le char N° 51 158, 4e section de la 2e compagnie (as de trèfle blanc), a manifestement essayé de remorquer son frère d'armes, avant que tous deux n'aient dû être abandonnés. Le 44e BCC, qui rejoint la 4e DCR le 20 mai, a des appareils de la même version, numéros de la tranche 51 500. (BA)**

ter et lui faire savoir la présence d'une unité blindée sur son flanc sud.

Le soir du 16 mai, de Gaulle met en place trois bouchons destinés à garder les accès à Laon. Il prépare son attaque du lendemain, qui s'exercera sur un front réduit, jusqu'à Montcornet, afin de tenir les passages de la Serre. C'est une avance d'une vingtaine de kilomètres, menée par les trois compagnies de B 1 bis du 46e BCC et couverte par quatre compagnies de R 35. Faute d'infanterie, c'est le 4e groupe autonome (une unité d'artillerie de guerre chimique, sans canon ni gaz...) qui fournira l'accompagnement.

## La bataille de Montcornet

Le 17 mai commence plutôt bien, car une colonne allemande est détruite par le bouchon établi la veille à Chivres. Les R 35 détruisent une vingtaine de véhicules allemands, dont une automitrailleuse, deux canons de 77, plusieurs motos et side-cars et font une trentaine de prisonniers. Restés maîtres du terrain, les hommes de la 4e DCR relèvent 23 tués allemands dont un officier.

Peu après, les deux colonnes se mettent en route. Les chars B du 46e BCC sont rejoints au dernier moment par les chars D 2 de la 345e CACC. Avant même de quitter les lignes françaises, six B s'embourbent dans un marécage. Ils seront presque tous récupérés mais ne pourront pas participer à la bataille.

Celle-ci s'engage dès Chivres, où les chars lourds achèvent de mettre en déroute le convoi allemand cité plus haut. Après quelques kilomètres, les Français sont pris à partie par des canons antichars Pak 36/37. Ceux ci ne peuvent rien contre l'épais blindage des chars B 1 bis et D 2, mais l'infanterie française a été immédiatement distancée et ce sont les chars eux-mêmes qui doivent nettoyer les villages. Dans ces conditions, l'avance est très lente et les engins sont soumis à de multiples arrêts, détours, accélérations brusques, etc. Il en résulte un retard important sur l'horaire et une consommation invraisemblable d'essence : après 12 kilomètres d'avance, les réservoirs sont vides. Au sud de Bucy, B 1 bis et D 2 s'arrêtent pour attendre leur ravitaillement en essence. Quelques chars atteindront quand même Clermont... et pourront dire qu'ils ont aperçu Montcornet au loin.

A l'est, les Renault R 35 ont mieux progressé, grâce à leur consommation moindre, bien sûr, mais aussi parce que le terrain sur lequel ils progressent est tenu par quelques unités de la 3e DLC. En fin de matinée, les 1re et 3e compagnies du 24e BCC atteignent Montcornet et pénètrent dans le bourg, tenu par les Allemands qui dévoilent des canons antichars au dernier moment. Le combat de rues va durer près de 3 heures, avant que les Français se replient pour se ravitailler en essence. Ils ont perdu sept chars dans la bataille. Les pertes allemandes ne sont pas connues. A Lislet, la 2e compagnie livre un combat dans les mêmes conditions.

Les R 35 se retirent au moment même où B et D 2 reprennent leur avance vers Montcornet. Fâcheux défaut de synchronisation dans l'attaque, explicable par les problèmes d'essence, mais aussi par les mauvaises communications radio : les R 35 n'ont aucun poste émetteur-récepteur.

Les chars D 2 dépassent le village de Clermont et surgissent soudain sur la route de Montcornet à Marle où ils surprennent un convoi allemand. Le sort de ce dernier est vite réglé. L'apparition de quelques blindés légers allemands ne suffit pas à arrêter les Français qui entrent pour la seconde fois à Montcornet. Trois D 2 y sont détruits, mais les pertes causées aux Allemands sont sévères. Ces derniers font appel à la Luftwaffe au moment où les chars lourds commencent leur repli, à court d'essence une fois encore.

Malgré cela, le repli se fait en bon ordre. Lorsque le calme revient sur le champ de bataille, de Gaulle en fait le bilan :

« *Il y a sur le terrain plusieurs centaines de morts allemands et nombre de camions ennemis brûlés. Nous avons fait 130 prisonniers. Nous n'avons pas perdu 200 hommes. A l'arrière, sur les routes, les réfugiés ont cessé de fuir. Certains, même, rebroussent chemin. Car le bruit court dans leurs tristes colonnes que les troupes françaises ont avancé.* » [1]

Le succès français est double : psychologique, dans un premier temps et au moins pour les hommes de la 4e DCR. Tactique, aussi, puisque la mission de couverture a été parfaitement remplie : aucune unité allemande n'a osé poursuivre les chars français en train de se replier et Laon n'est plus menacée au soir du 17 mai. Pour le reste, il est évident que l'attaque de la 4e DCR n'a pas retardé d'une minute l'avance de Guderian vers l'ouest. Ce n'était d'ailleurs pas son but.

1. De Gaulle (Charles), *Mémoires de Guerre*, Plon, Paris.

# Reconnaissance offensive à Crécy

## Objectif Crécy-sur-Serre

Si la bataille, ou plutôt l'affaire, de Montcornet n'a été qu'une « reconnaissance offensive », les combats qui se déroulent le 19 mai à Crécy sont autrement plus importants et plus intéressants. Cette fois, le gros de la 4e DCR a rejoint.

Le général Georges ordonne d'ailleurs une mission beaucoup plus ambitieuse, trop même : il s'agit purement et simplement de couper les lignes de communication allemandes en se portant sur Crécy et sur Montceau-le-Neuf. Certes, en cas de réussite, les conséquences seraient remarquables. Mais la 4e DCR n'est pas aussi forte qu'il y paraît sur le papier. De Gaulle en est pleinement conscient. Voici comment il décrit sa division à la veille de l'attaque :

« *Il est vrai que sur quelque 150 chars dont je dispose à présent, 30 seulement sont du type B et armés de 75, une quarantaine du type D 2 ou de marque Somua avec de petits canons de 47, et le reste, Renault R 35, n'a que des pièces courtes de 37, efficaces tout au plus jusqu'à 600 mètres. Il est vrai que, pour les Somua, chaque équipage est formé d'un chef de char qui n'a jamais tiré le canon et d'un conducteur qui n'a fait que quatre heures de conduite. Il est vrai que la division comporte un seul bataillon d'infanterie, transporté d'ailleurs en autobus et, de ce fait, vulnérable à l'extrême au cours de ses déplacements. Il est vrai que l'artillerie vient d'être constituée au moyen de détachements fournis par de multiples dépôts et que beaucoup d'officiers font la connaissance de leurs hommes littéralement sur le champ de bataille. Il est vrai qu'il n'y a pas pour nous de réseau radio et que je ne puis commander qu'en dépêchant des motocyclistes aux échelons subordonnés et, surtout, en allant les voir (...) Cependant, il se dégage déjà de cet ensemble improvisé une impression d'ardeur générale. Allons ! les sources ne sont pas taries.* » [2]

Le 18 mai au soir, de Gaulle envoie quatre détachements de découverte en reconnaissance vers la Serre. Il s'agit d'AMD Panhard du 10e cuirassiers qui vient de rallier. Elles rapportent que le passage de chars allemands et de convois de camions est ininterrompu au nord de la Serre. La partie sera donc rude.

A 4 h 15, le 19 mai, la 4e DCR se met en route vers le nord. A gauche, on trouve la 8e demi-brigade, au centre, la 6e demi-brigade et ses chars lourds, le flanc droit étant tenu par le 10e cuirassiers. Les Somua du 3e cuirassiers forment quant à eux le flanc gauche.

Le départ se fait dans le désordre, principalement à cause des problèmes d'essence, une fois encore. Après une dizaine de kilomètres, les chars atteignent Chéry, la ligne 01. Ils doivent normalement s'y arrêter pour être ravitaillés en essence (après 10 kilomètres !). Il est alors 5 h 30. Après de multiples délais, l'avance reprend vers 8 heures, les chars légers de la 8e demi-brigade partant avant tout le monde. Parvenus devant Crécy, ils sont contraints de se replier en raison de la violence du feu allemand. Entre-temps, les chars de la 6e demi-brigade sont arrivés à Chalandry, qu'ils prennent de vive-force, détruisant même plusieurs canons de 88 mm. Les Allemands se replient précipitamment vers Mortiers. La ligne 02 est presque atteinte par les chars français, car les R 35, rejoints par les D 2 de la réserve divisionnaire, sont repartis en avant.

Devant Crécy, les D 2 passent en tête et c'est l'un d'eux qui entre le premier dans le village. Après avoir écrasé un barrage antichars, il saute sur une mine. Un second engin venu à la rescousse subit le même sort. Il est clair que sans soutien d'infanterie, Crécy ne sera jamais pris. Les chars se retirent donc, dans l'attente hypothétique d'une arrivée des fantassins.

Mais ceux-ci n'arriveront jamais. En effet, la pression allemande sur le flanc droit de la division est de plus en plus forte. Les deux détachements de découverte qui tiennent ce secteur ont été rejetés jusqu'à cinq kilomètres seulement de Laon. Si le front s'effondre dans ce secteur, c'est toute la 4e DCR qui va succomber. Dès 10 h 45, de Gaulle est forcé d'ordonner le repli. En raison du manque de relations radio, les chars D 2 resteront devant Crécy jusqu'à 18 heures ! Pendant ce temps, la bataille fait rage sur le flanc droit, à Chambry, où une vingtaine d'AMD Panhard, deux compagnies de chasseurs portés et quatre pelotons vont tenir tête aux Allemands pendant 7 heures. C'est grâce à eux que la 4e DCR peut se replier et se regrouper en bon ordre. Mais les pertes sont lourdes : le 4e BCP y perd 4 officiers, 22 sous-officiers et 155 hommes.

*En haut* : **le Renault R 35 N° 50 425 de la 2e section, 2e compagnie du 2e BCC. Cet appareil était celui du sergent Henri Lemarié, l'historien des chars récemment disparu (sur la photo à gauche). Char d'accompagnement d'infanterie, le R 35 avait pour point faible, entre autres, son canon de 37 mm modèle 1918, pour lequel le colonel de Gaulle est optimiste lorsqu'il écrit qu'il est efficace jusqu'à 600 mètres. En fait, il ne perce que 8 mm de blindage à 400 mètres. L'autre défaut majeur est bien sûr l'absence de radio, qui va rendre assez incohérentes les attaques lancées au nord de Laon, les 17 et 19 mai par la 4e DCR. (BA)**

*Ci-dessus :* **autre cliché personnel, le Somua S 35 N° M 10 702 photographié à Saumur durant l'hiver 1939-1940 « *lors de la formation de la 4e DLM* ». Il s'agit certainement d'un des chars du futur 3e cuirassiers. Avec son canon de 47 SA 35, ses trois hommes d'équipage et sa vitesse de 40 km/h, le char de cavalerie Somua a mérité sa réputation de meilleur char français de la campagne de mai-juin 1940. (Coll. L. Moussu)**

En raison de sa position en flèche, la 4e DCR a dû suspendre son attaque dès la fin de la matinée. Ne pouvant se parer de tous les côtés à la fois, de Gaulle n'a rien pu accomplir de correct en ce 19 mai. Et pourtant, son attaque a causé quelques frayeurs à Guderian qui raconte dans ses mémoires que les chars français sont arrivés à quelques kilomètres de son PC et que le rideau de troupes était bien mince entre lui et les chars de de Gaulle.

Le combat de Crécy n'a probablement pas retardé d'une heure l'avance allemande sur l'Oise. Cela dit, lorsqu'on replace les deux attaques lancées par de Gaulle dans leur contexte et qu'on les compare aux résultats des autres DCR pendant la même période, il est évident que la 4e DCR s'est nettement mieux comportée. Elle a causé des pertes sensibles à l'ennemi, tout en gardant sa cohésion et en restant un puissant outil de combat. Il ne peut pas en être dit autant des 2e et 3e DCR. La comparaison avec la 1re DCR n'est pas aisée, mais il est presque certain que la 4e DCR aurait connu le même sort que la division du général Bruneau si elle avait dû rencontrer de front une Panzer-Division. Les défauts des chars français (consommation d'essence ahurissante et manque de moyens radio), alliés au chaos du front français à partir du 13 mai, ne permettaient à aucune unité de s'opposer efficacement aux Allemands, quelle que soit la valeur de leur chef.

2. Ibid.

# ROMMEL ENTRE EN FRANCE

**Un Panzer 38 (t) de la 1re section de la 5e compagnie entre en France dans le secteur de Clairfayts-Beaurieux. Aucune destruction n'a été entreprise avant l'arrivée des Allemands. La barrière amovible, renforcée de quatre chevaux de frise et de fil de fer pas même barbelé, a simplement été repoussée sur le côté. Du reste, à quoi bon défendre un poste frontière : la ligne fortifiée se trouve quelques centaines de mètres plus loin. (BA)**

Après la destruction de la 1re DCR et le rejet de la 4e DINA vers le sud, Rommel et von Hartlieb ne rencontrent plus le moindre obstacle avant la frontière française, le baroud d'honneur livré par les quelques B 1 bis survivants à Beaumont ne ralentissant pas le moins du monde la 5.Panzer-Division.

Le 16 mai vers 10 h du matin, la 7.Pz.Div. se met en route vers Sivry, dernière bourgade belge avant la frontière française. Du côté français, la retraite de la 18e DI se poursuit. A leur passage à la frontière, ce sont le général Duffet et le commandant de Gouvello qui préviennent le chef du 84e RIF de la proximité des Allemands. Les mauvaises nouvelles qu'ils apportent laissent incrédules : « *Nous entrons dans un bureau où tout le monde travaille bien tranquillement comme en temps normal. Personne n'a l'air de se douter de ce qui se passe. Nous attirons l'attention sur ce que les Allemands auront pris le contact de la fortification avant deux heures. On nous regarde avec un bon sourire de parfaite assurance. C'est très bien, mais un peu ahurissant.* » [1]

Les deux officiers essaient ensuite de regrouper quelque peu les débris de la division qui se replient. Mais que reste-t-il ? Presque plus rien : des tirailleurs de la 4e DINA, quelques hommes du 39e RI, quelques sapeurs. Les 66e et 77e RI ont totalement disparu.

« *A Damousies,* écrit de Gouvello, *en attendant les instructions de l'armée, nous dînons à la popote du 84e. On ne se croirait pas en guerre* (...) *Au cours du dîner, des coups de téléphone annoncent que les engins motorisés allemands ont abordé la fortification, que les casemates tirent et quelques AM ont été démolies. C'est tout juste si tout le monde ne se congratule pas. On croirait vivre dans un rêve !* »

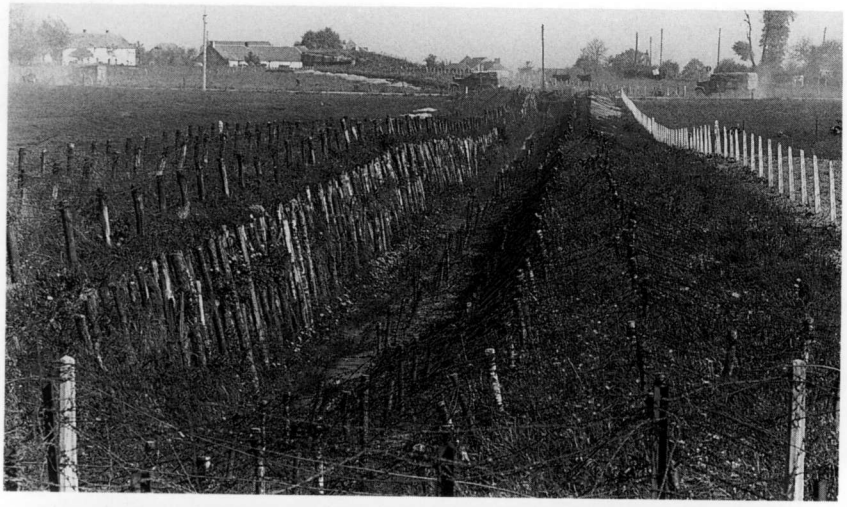
Et pourtant, le soir même, la ligne de fortifications est franchie. « *C'en est fait définitivement de la 18e division. Il ne restera plus le 17 au matin que des morceaux épars qui se battront isolément et connaîtront des fortunes diverses avant que les survivants — 3 000 hommes sur 15 000 — ne soient rassemblés fin mai au camp de la Courtine pour constituer le fond de la 17e division légère.* » [2]

C'est ici que prend fin le long récit du commandant de Gouvello, totalement inédit jusqu'à présent. Ce témoignage est très intéressant car il explique en grande partie les formidables succès de Rommel dans les jours suivants : personne ne s'imagine dans le secteur d'Avesnes-sur-Helpe que les Allemands sont si proches et en si grand nombre. La 7.Pz.Div. va donc cueillir des milliers d'hommes qui s'attendent à tout sauf à voir surgir l'ennemi. Le cas de la 9e DIM que nous verrons plus loin est parlant à cet égard.

Pourtant, contrairement à son habitude, Rommel s'approche de la frontière française avec une certaine appréhension. Croit-il vraiment que les fortifications sont celles de la ligne Maginot, comme il l'écrit dans ses carnets ? Toujours est-il qu'il emploie une tactique

1. 32 N 99. op.cit.
2. Ibid.

**Contrairement à ce qu'écrit Rommel dans ses carnets, la ligne fortifiée que rencontre la 7.Panzer-Division à la frontière française n'est pas la ligne Maginot, mais tout au plus son prolongement tardif. La position est tenue par le 84e RIF qui n'a semble-t-il pas été prévenu de l'arrivée de l'ennemi. Au sommet de ce blockhaus, on aperçoit une petite tourelle blindée. (BA)**



# Rommel en France

*En haut :* **les fossés antichars de la zone fortifiée frontalière sont couverts de barbelés, mais les destructions aux passages des routes n'ont pas été entreprises au moment où les avant-gardes allemandes approchent. La ligne fortifiée sera seulement capable de résister aux premières incursions timides de l'Aufkl.Abt.37. (BA)**

*Ci-dessus :* **une tourelle blindée équipée d'un canon antichars de 47 mm. La base de la tourelle est protégée par un filet anti-grenades. Ces quelques pièces rencontrent un court succès contre les premières voitures blindées de Rommel, ce qui suffit au 84e RIF pour crier victoire, l'espace d'un court instant.**

*Ci-contre :* **dès l'arrivée des chars du Panzer Regiment 25, la défense est submergée. Parfois, les hommes du 84e RIF luttent avec acharnement, comme l'équipage de ce blockhaus, enlevé de haute lutte par la 7.Panzer-Division. Quoi qu'il en soit, à la tombée de la nuit, la ligne de défense est enfoncée et Rommel fonce avec ses chars vers Avesnes. (BA)**

moins sommaire que dans ses opérations sur la Meuse. Tout d'abord, l'Aufk.Abt.37 va reconnaître le terrain pour trouver un point faible. Pendant ce temps, l'artillerie va se regrouper autour de Sivry. Sous son couvert, le Pz.Rgt.25 va se déployer et avancer vers la ligne fortifiée, l'infanterie suivant de près. C'est elle qui attaquera les blockhaus, soutenue de près par les chars. Une fois les fortifications nettoyées, les Panzer repartiront en avant. Direction : Avesnes.

Dans la pratique, l'avance se déroule exactement de cette façon, à ceci près que les chars avancent un peu trop vite et tombent brusquement sur les blockhaus français. La surprise est encore plus grande pour les hommes du 84e RIF, bien entendu ! La ligne de défense est rapidement submergée, même si certains blockhaus se défendent jusqu'au bout, occasionnant parfois des pertes sensibles aux assaillants. Il faut presque tout l'après-midi à la 7.Pz.Div. pour se frayer un passage dans la zone fortifiée.

Avec la tombée de la nuit, Rommel lance en avant le Pz.Rgt.25 et son bataillon motocycliste. Il est lui-même à l'avant garde.

« *Les habitants étaient éveillés en sursaut par le tintamarre de nos chars, le cliquetis des chenilles, le grondement des moteurs. Des troupes campaient près de la route, des véhicules militaires étaient rangés dans les cours des fermes et, à certains endroits, sur la route même. Civils et soldats, la terreur peinte sur leurs visages, s'entassaient dans les tranchées le long des clôtures et dans les creux du sol. Nous passâmes des files de charrettes abandonnées par les réfugiés qui avaient fui en panique dans les champs en bordure de la route.* » [3]

Il ne faut pas être grand clerc pour se douter que les troupes ainsi décrites appartiennent essentiellement à la 18e DI, qui cesse d'exister durant la nuit, comme nous venons de le lire plus haut.

## Avesnes ignore son sort

Le moins que l'on puisse dire est que la situation véritable d'Avesnes du 17 au 19 mai 1940 reste obscure. Les témoignages divergent considérablement selon les sources. Selon Rommel, l'avant-garde du Pz.Rgt.25 y livre une dure bataille, dans les faubourgs ouest, avec le 25e BCC, dernière unité survivante de la 1re DCR. Cela ne fait guère de doute. Mais, chose étonnante, le témoignage d'un cavalier, Guy de Chezal, laisse à penser que si Rommel a bien remporté une victoire sur le 25e BCC à la sortie ouest d'Avesnes, la ville elle-même n'a pas été conquise immédiatement et ignore même totalement ce qui se passe à l'extérieur. Qu'on en juge à cette description de la grand'place d'Avesnes à 7 h 15 du matin le 17 mai, alors que Rommel fonce déjà vers Landrecies, laissant derrière lui les carcasses de six Hotchkiss H39 dans les faubourgs de la ville :

« *Une voiture de notre groupe stationne déjà devant l'hôtel de ville : c'est la XIV, Durandal. (On la croyait dans les choux). Aucune autre. Et personne dedans. Et personne à l'hôtel de ville, à la porte duquel nous frappons en vain. Comme s'il ne pouvait pas y avoir une permanence là, dès le petit jour ! Sur l'insistance de nos coups de marteau, un concierge, ahuri, sort en calotte, se plaint que nous le réveillons à cette heure. Nous le remettons à sa place. A-t-il vu un colonel ? Un colonel ? Il en a vu, et assez, des colonels ! Et l'hôtel de ville n'appartient pas, Dieu merci, aux militaires (...) J'apprécie cette inconscience chez ce fonctionnaire d'une ville installée, sans s'en douter, en extrême bordure du front* (et qui ignore que 200 chars ennemis ont campé dans sa banlieue). *Rien à faire que d'aller prendre un café dans un estaminet de la place, qui vient d'ouvrir.* » [4]

Comme l'écrit de Gouvello, on croit vivre un rêve !

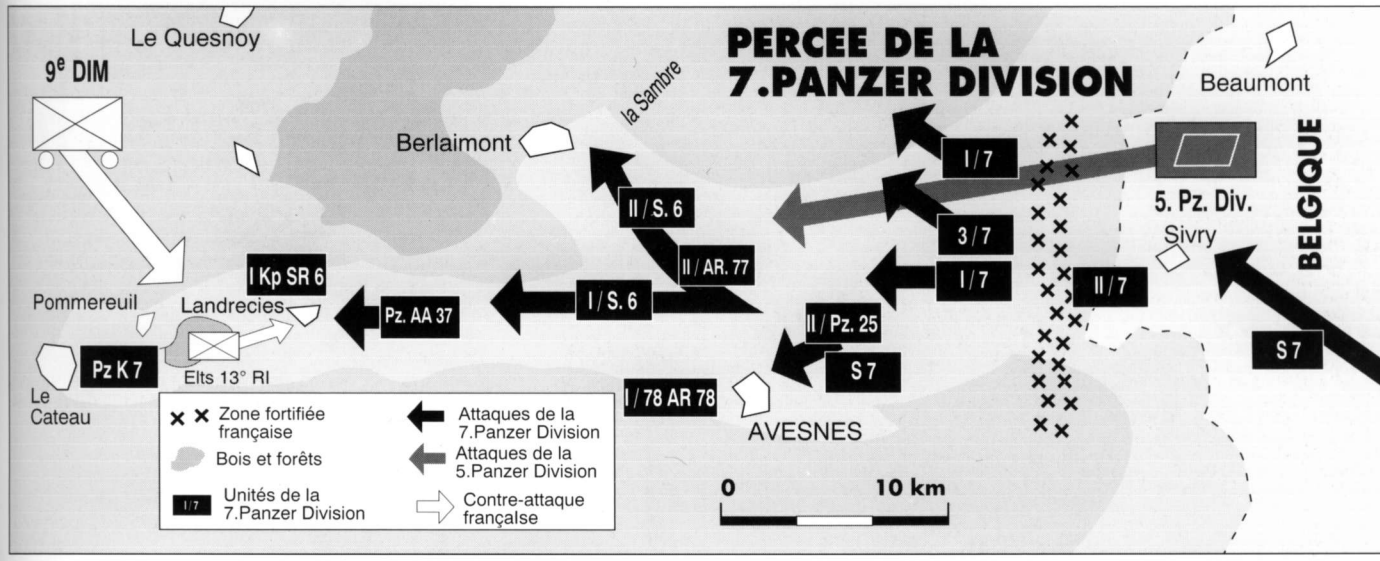
Les photos de la bataille de chars d'Avesnes montrent que la bataille livrée là par Rommel a été d'une extrême violence. Le Kommandeur de la 7.Pz.Div. reconnaît d'ailleurs y avoir perdu plusieurs chars. Est-il possible, dans ces conditions, que Chezal soit arrivé quelques heures plus tard dans une ville endormie ? Cela semble peu probable, mais rien dans les carnets n'indique que la ville ait été occupée par les Allemands. Cela laisse quelque crédibilité au récit de Chezal. Quant aux photos de la bataille, nous ne savons pas quand elles ont été prises : ce peut être le lendemain, mais aussi le surlendemain des combats. Chezal, en tout cas, affirme avoir passé la nuit du 17 au 18 mai à l'hôtel, à Avesnes !

## Rencontre avec la 9e DIM

Dès la fin de la bataille d'Avesnes, Rommel repart vers l'ouest, avec Landrecies pour objectif : son but est de prendre la ville et les ponts sur la Sambre avant que les Français se ressaisissent. Il part avec seulement l'avant-garde du Pz.Rgt.25 et le bataillon motocycliste, sans se soucier d'occuper Avesnes, ni même de savoir si le reste de sa division suit. Ce qui importe

3. Rommel (Erwin), *La Guerre sans haine*, op.cit.

4. de Chezal (Guy), *En automitrailleuse à travers les batailles de mai*, J'ai Lu, Paris, 1966. 246 p. L'unité à laquelle appartient cet auteur est le 5e GRDI motorisé, de la 25e DIM.




avant tout, c'est d'aller vite.

Sur sa route, Rommel rencontre des centaines de soldats français qui, surpris, se rendent aussitôt. C'est à ce moment que se déroule un événement peu glorieux pour le chef de la 7.Pz.Div. Ayant surpris dans sa voiture un lieutenant-colonel français, Rommel constate que celui-ci n'admet pas la défaite. De crainte qu'il ne rallie ses hommes, il est sommé de monter à bord du véhicule de commandement de l'Oberst Rothenburg. Devant son refus, Rommel donne l'ordre de l'abattre.

A Maroilles, la route est tellement encombrée que les chars la quittent pour rouler dans les champs. Le village étant vite dépassé, le Pz.Rgt.25 arrive à Landrecies : la ville n'est pas défendue et les ponts sur la Sambre sont capturés sans coup-férir. Une caserne entière est enlevée par un seul Panzer IV. Devant tant de facilité, Rommel décide de poursuivre vers l'ouest. La chance ne sourit-elle pas aux audacieux ?

De l'audace, Rommel en a à revendre. Après avoir capturé un gros dépôt de munitions à Pommereuil, il arrive devant le Cateau où un bref engagement a lieu avec un char B 1 bis et au moins une AMD Panhard, le premier étant peut-être l'unique char lourd survivant de la 1re DCR, la seconde appartenant très probablement à la 1re DLM qui arrive dans le secteur et qui va contre-attaquer le jour vers Landrecies et le Cateau.

Suite à cette escarmouche, qui est la première vraie défense des Français depuis la bataille d'Avesnes, Rommel ordonne une halte. Comptant ses troupes, il réalise que manque l'essentiel du régiment de Panzer et une grosse partie du bataillon motocycliste. Furieux, il ordonne de former le hérisson à l'est du Cateau et part lui-même précipitamment à la recherche de ses troupes.

Chemin faisant, il tombe sur la tête d'une colonne française. L'histoire est bien connue : avec son seul véhicule, il arrête la voiture de tête. Le lieutenant Hanke monte à bord et le convoi s'ébranle vers les accès sud-ouest d'Avesnes où le convoi entier est capturé. Il compte plus de 40 véhicules. Ces hommes appartiennent à la 9e DIM, appelée de Belgique de toute urgence pour essayer de colmater la brèche.

Leur départ s'est fait de façon très délicate, comme le raconte le chef de l'unité, le général Didelet :

« *Pour quitter la région où nous nous trouvions et pour exécuter ce grand raid qui devait nous ramener en France, en pleine mêlée, nous ne disposions que d'un seul itinéraire dont au surplus le tracé était compliqué, la viabilité en certains endroits défectueuse et le fléchage imparfait. Des colonnes militaires belges, dont la circulation n'était pas réglée, embarrassaient notre mouvement, des hordes de réfugiés envahissaient les routes, enfin nous devions cisailler tous les arrières anglais sur lesquels la circulation était intense. Le groupe de transport destiné à enlever l'infanterie de la division avait eu des difficultés pour nous joindre et, de plus, ses conducteurs n'avaient pas dormi depuis plusieurs jours. Aussi arriva-t-il dans de mauvaises conditions. Ses éléments de tête avaient huit heures*

**Un Panzer II de la 4e section de la première compagnie du Panzer-Regiment 25 roule vers Solre-le-Château. La photo est prise exactement au même endroit que celle du Pz 38 (t). Le Pz.Rgt.25 va bientôt causer la terreur dans les rangs des survivants des 18e et 22e DI, qui viennent d'être recueillis derrière la position fortifiée et n'imaginent pas que les chars allemands puissent soudain surgir. (BA)**

# Rommel entre en France

*de retard, le reste suivant à intervalles irréguliers et dans un ordre différent de celui qui avait été prévu. Il en résulta que la colonne fut lente à se constituer, que ses diverses parties se trouvèrent rangées dans un ordre non conforme à mes prescriptions et que le tout s'étira indéfiniment sur l'itinéraire que je viens de décrire.* » [5]

Dans de telles conditions, l'exercice du commandement relève de la prouesse et il n'est guère étonnant qu'une partie de la colonne ait été surprise par Rommel. Ce l'est d'autant moins que, le 16 dans la journée, Didelet apprend brusquement que sa division est envoyée dans une zone en plein chaos. Ne lui demande-t-on pas de tenir le front entre Guise et Hirson, c'est à dire vers le sud ?

« *Cet ordre me prescrivait de tenir un front d'une trentaine de kilomètres englobant aux extrêmités deux villes importantes et placé sur une rivière franchie par des ponts très nombreux. Il ne contenait aucun renseignement sur l'ennemi, ni sur les éléments amis que j'avais à ma droite et à ma gauche et il n'expliquait pas pourquoi je devais faire face au sud* (...) *Enfin, chose plus grave encore et qui devait être grosse de conséquences, le groupe d'armées désorganisait ma division en lançant la queue de ma colonne vers le sud tandis que la tête de celle-ci marchait vers l'ouest.* » [6]

Ce dernier détail est d'importance : cela signifie qu'une fois ses hommes embarqués dans les camions du groupe de transport du GQG, Didelet n'est plus maître de leur mouvement.

C'est donc un général sans division qui arrive au

15. 32 N 39 (9e DIM) SHAT, Vincennes.
6. Ibid.

*Ci-dessus :* **après le passage du Panzer Regiment 25, la 7.Pz.Div. met quelque temps à défiler par les étroites routes de Beaurieux et Clairfayts. Ici, un obusier de 7,5 cm passe devant le poste frontière. Sur son tracteur, comme sur la voiture garée à droite, on remarque le symbole de la 7. Panzer-Division, peint en jaune. Le signe tactique blanc situé entre la plaque d'immatriculation et le symbole de la division désigne la 4e compagnie du régiment de fusiliers 6 ou 7 (Schützen Regiment). (BA)**

*Ci-contre :* **vue générale de la route de Landrecies, à la sortie ouest d'Avesnes-sur-Helpe. La date n'est pas clairement identifiée. Le combat a bien eu lieu le 17 mai avant l'aube, mais la présence de réfugiés qui retournent vers l'est laisse supposer que la photo n'a été prise que le lendemain ou le surlendemain de la bataille. D'après certains témoignages, les Panzer de Rommel n'ont fait que contourner Avesnes, n'entrant pas en ville. Celle-ci ne serait tombée que le 18 mai. Toujours est-il que la violence de la bataille est bien visible : les éclats sont nombreux sur la maison de droite, il y a des chevaux morts, des Hotchkiss détruits, un véhicule à roues renversé dans un fossé et un Panzer IV. Une présence étonnante car la bataille fait rage à l'ouest de la ville, du côté de Landrecies et du Cateau. Dans ces conditions, Rommel n'aurait jamais laissé derrière un de ses rares Pz IV. Tout laisse donc à croire que l'engin a été mis hors de combat, probablement touché à bout portant par l'un des Hotchkiss. (BA)**

*Ci-contre :* **à Avesnes, les pertes allemandes ont été semble-t-il assez lourdes en véhicules non blindés, apparemment surpris par la présence des chars français. Au premier plan, on remarque une voiture de la Wehrmacht et deux side-cars complètement écrasés. Plus loin, d'autres véhicules détruits sont manifestement allemands. Mais ce qui frappe bien sûr, c'est le nombre de Hotchkiss H 39 laissés sur le terrain et leur densité : pas moins de six visibles sur cette photo, de plusieurs sections de la 1re compagnie du 25e BCC. Les chevaux tués sont également très nombreux. Le H 39 du premier plan porte la trace d'un impact sur sa tourelle qui n'a pas percé le blindage mais qui a noirci l'as de trèfle. (BA)**

*Ci-dessous :* **sur cette vue rapprochée du groupe de Hotchkiss, on distingue nettement la dualité d'armement au sein des sections : un char est doté du canon de 37 SA 38, les autres ont le 37 SA 18. Au premier plan, le canon de 105 court modèle 1935 B pose une énigme car la pièce est hippomobile : elle ne possède pas de trains rouleurs et, du reste, les chevaux morts constituaient assurément son attelage. Cette pièce hippo ne peut appartenir à la même division que les chars Hotchkiss du 25e BCC (1re DCR) car leur artillerie n'était évidemment pas hippomobile, pas plus que celle des DLC ou des DIM. Logiquement, ce 105 C modèle 1935 B devrait appartenir à une DI du secteur, la 18e ou la 22e... qui en étaient dépourvues. La division la plus proche dotée de 105 C est la 43e DI, opérant ces jours-là au nord-est de Maubeuge. (BA)**

Cateau le 16 mai dans la journée, au moment où la 7.Pz.Div. se présente devant la zone fortifiée de la frontière. Tous les plans bâtis par Didelet avec des cartes Michelin trouvées sur place sont balayés en fin d'après-midi, lorsqu'il apprend que sa division ne doit plus se porter jusqu'à Guise et Hirson, mais se regrouper dans la forêt du Nouvion.

La nouvelle n'est pas de très bonne augure. Les Allemands se rapprochent-ils ?

Le 17 mai au matin, Didelet se rend auprès du général Giraud, nouveau chef de la 9e armée. Il ignore encore que le bataillon Delarue a été surpris par la 7.Panzer-Division près de Landrecies. Mais les ordres que lui donne Giraud sont explicites : la 9e DIM doit tenir à tout prix sur le canal de la Sambre, entre Landrecies et Venerolles-Hanappe, sous peine d'un effondrement de la 9e armée. Or, nous venons de voir qu'au moment même où Giraud parle, l'avant-garde de la 7.Pz.Div. est déja devant le Cateau, tandis que Landrecies est fermement tenu.

## Le front français peut-il résister ?

Rommel, ayant compris le grand danger qui menace l'avant-garde de sa division, ordonne de consolider le terrain gagné le matin même, notamment autour de Landrecies, tête de pont de première valeur. Cette consolidation offre aux Français un répit inespéré qui permet à Didelet de réorganiser quelque peu sa division, encore intacte pour l'essentiel.

Dans la nuit, il apprend du général Giraud que la

9e DIM est la seule unité constituée à faire face à la 7.Pz.Div et qu'au sud de ses positions, il n'y a plus rien qu'une immense brêche. La seule lueur d'espoir est fournie par la 1re DLM, qui contre-attaquera le 18 mai dans la journée, vers Pommereuil.

Les premières heures du 18 mai sont plutôt favorables aux Français. Le front a été correctement consolidé et des pointes offensives sont lancées ici et là : des éléments du 13e RI s'infiltrent dans le bois Lévêque pour y gêner les mouvements allemands, tandis que quelques B 1 bis de réserve d'armée sont engagés à peu de distance de là, près de Pommereuil. Une voiture d'état-major allemande est même capturée par une patrouille de la 9e DIM, qui y découvre les plans de Rommel pour la journée : ses deux axes d'attaque passeront par le Cateau et le Catillon.

Alertées, les troupes situées dans l'axe de la 7.Pz.Div.

*Ci-dessus :* **gros plan sur les chars de la 1re cie du 25e BCC à Avesnes. Le char de gauche, encore équipé du canon de 37 SA 18, porte un impact évident au beau milieu de l'as de pique. A droite, un H 39 armé d'un canon de 37 SA 38, sans doute celui du chef de la 2e section. Curiosité, les numéros matricules (N° 40 446, 40 455, etc. première série de H 39 à partir du 40 401) comportent tous, en deuxième ligne, la lettre M et une petite barre oblique qui n'est autre que le blanc d'un drapeau tricolore. Mais la présence du M est une erreur du constructeur, qui a appliqué *à la lettre*, et non dans l'esprit, le nouveau mode d'immatriculation inauguré au printemps 1938. Pour les chars Hotchkiss à qui la tranche 40 000 avait été réservée, il n'y avait pas lieu d'ajouter la lettre M : elle ne sera plus peinte sur les fabrications ultérieures... (BA)**

# Rommel entre en France

*Ci-dessous :* **prise à Landrecies, cette photo met en scène des fantassins qui appartiennent probablement à la 9e DIM arrivée dans le secteur en même temps que la 7. Panzer-Division. Alors que les carnets de Rommel laissent à penser que sa division n'a pas ou peu rencontré de résistance dans ce secteur, la 9e DIM va lutter avec acharnement pendant plus de trois jours, freinant l'avance de Rommel et continuant un combat de sacrifice jusqu'à la fin. Comme une partie de l'infanterie, ces hommes ont touché depuis peu les jambières à lacet modèle 1940, rarement photographiées. Le camion à l'arrière plan est un gros Henschel 33 D 1. (BA)**

*Ci-dessus :* **un SdKfz 6/2, armé d'une pièce de Flak de 37 mm, passe devant trois canons antichars français de 47 mm modèle 1937 APX, le meilleur modèle du moment. Il s'agit ici de pièces tractées, ce qui permet d'affirmer qu'elles appartiennent à une grande unité motorisée, certainement la 9e DIM, seule division motorisée présente dans le secteur de Landrecies. Il est regrettable que l'opérateur n'ait pas photographié les tracteurs : très probablement des Citroën-Kégresse P 17, anciens tracteurs de 75 TTT réemployés au bénéfice des 47 tractés, en attendant les Laffly W 15 T qui ne sortiront pratiquement pas. (BA)**

*Ci-contre :* **derrière son tracteur lourd MCL 5 du même constructeur, le char Somua S 35 N° 22 357, en panne sur sa remorque de 20 t, a été capturé au sein d'une colonne, toujours dans la région de Landrecies, Le Cateau. Il pourrait appartenir à la 3e DLM, qui contre-attaquera dans ce secteur le 18 mai, mais plus probablement à la 1re DLM, dont certains éléments parviennent aux abord de Landrecies le même jour. Au premier plan, la Peugeot 402 capturée offre d'intéressants marquages : l'immatriculation B 69 563 signifie qu'elle a été réquisitionnée en 2e région militaire. Quant au cercle vert dans un carré blanc, il désigne un véhicule du train. En arrière plan, un tracteur de ravitaillement pour chars modèle 1936 Renault ACD 1, lui aussi capturé et instantanément réemployé. (BA)**

se tiennent près à repousser l'ennemi. Les moyens antichars sont en nombre correct. Un premier assaut est d'ailleurs repoussé au Catillon, plusieurs Panzer étant mis hors de combat. Ceux-ci n'insistent pas et la bataille se développe alors vers Ors et son pont, où les combats sont d'une rare violence. Une fois le pont conquis, les Allemands débordent nos positions et attaquent une nouvelle fois le Catillon, cette fois par le nord. Leur assaut échoue et les fantassins français les poursuivent même, ramenant des prisonniers.

Dans le secteur du Cateau, la bataille fait rage toute le journée. Au soir, les derniers artilleurs français succombent et la ville tombe entre les mains de l'Oberst Rothenburg, qui lance ses chars en avant. Didelet, qui vient de reporter son PC du Cateau à Bohain, arrive en même temps que les Allemands dans cette bourgade. L'état-major de la DI est coupé en deux. Didelet est blessé mais parvient à s'échapper.

Poursuivi par les hommes de Rommel, son groupe est capturé. Lui-même réussit à se glisser dans une haie, échappant à ses poursuivants. Sous le poids de la fatigue, Didelet ne tarde pas à s'endormir. « *Soudain des bruits de voix me tirèrent de ma léthargie, je me retournai, j'avais une pointe de baïonnette sur la poitrine, un groupe de soldats allemands m'entourait, l'un d'eux me saisit le bras. J'étais pris.* » [7]

La capture de Didelet ne signifie pas la fin de la 9e DIM. Bien que transpercée en de nombreux endroits, la division continue la lutte, non seulement la nuit du 18 au 19, mais aussi toute la journée du 19. Au Catillon, le 95e RI refuse de se rendre et se bat avec acharnement. Une attaque généralisée contre les positions françaises est sèchement repoussée vers 13 heures. Mais à 17 heures, les Allemands reviennent avec des chars et, à bout de munitions, le 95e succombe. Son colonel brûle le drapeau.

Ailleurs, des îlots de résistance poursuivent le combat : à Oisy, à Etreux, au Gard. Ils vont encore tenir le 20 toute la journée, les derniers foyers de résistance ne s'éteignant qu'à la nuit tombée.

Le sacrifice de la 9e DIM, seule au milieu d'une brèche immense, mérite tous les éloges. Surprise en plein débarquement par l'arrivée de la 7.Pz.Div., elle l'a arrêtée pendant près de 48 heures, continuant la lutte jusqu'à la dernière extrêmité comme le feront les défenseurs de Lille quelques jours plus tard. Nous sommes loin des descriptions peu objectives de Rommel montrant les soldats français de ce secteur se rendant à la première apparition d'un Panzer.

7. Ibid.

# SUR LE FRONT DE 1914-1918

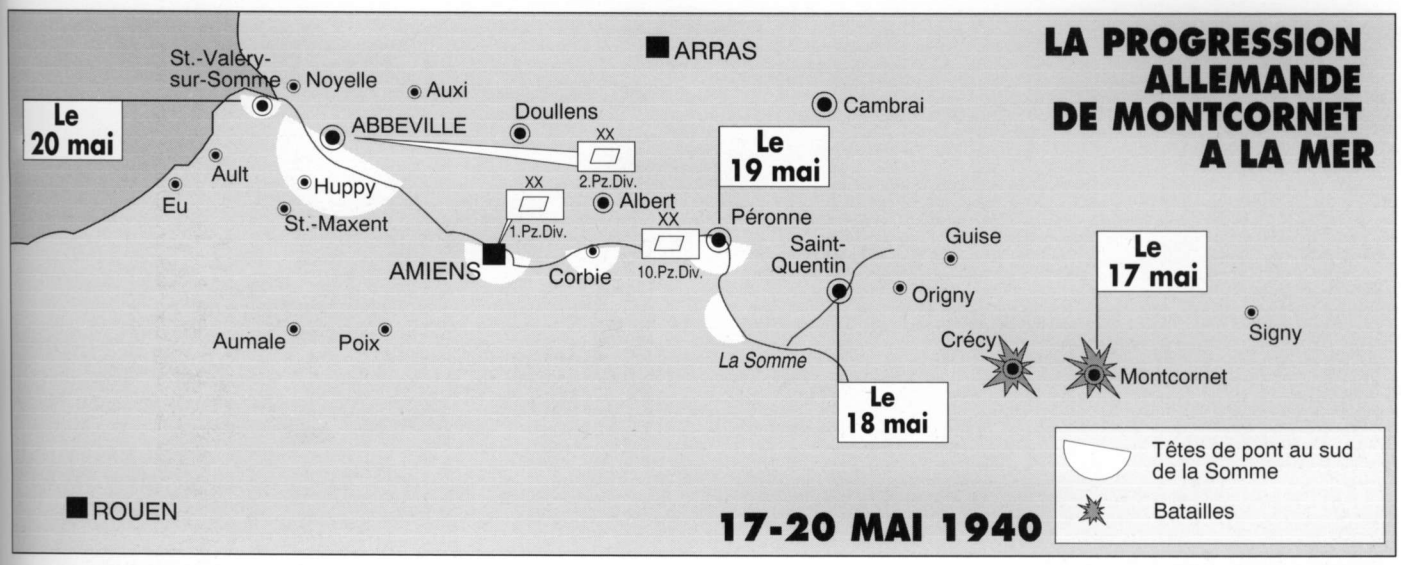
Le 18 mai à 9 heures du matin, la 2.Pz.Div. entre dans Saint-Quentin. Avec le passage de l'Oise est tombée la dernière ligne de défense française. Dès lors, les Panzer de Guderian ne vont plus rencontrer la moindre résistance jusqu'à la mer.

Le lendemain matin très tôt, la 1.Pz.Div. atteint la Somme à Péronne et la franchit dans la foulée, capturant au passage plusieurs officiers d'état-major français venus sur place pour essayer de connaître l'évolution de la bataille. Le front allemand s'étend alors de Cambrai à Ham en passant par Péronne. Le soir du 19, Guderian reçoit l'autorisation d'attaquer Amiens dès le lendemain. Toutes les reconnaissances ont montré que les Français ne disposaient pas de réserves suffisamment proches du front pour intervenir contre le flanc gauche du XIX.Panzer Korps.

En mars 1918, l'offensive Ludendorff était venu mourir aux portes d'Amiens qui n'avait pas pu être enlevée. Et c'est là que le 8 août 1918, l'armée allemande avait connu son « jour de deuil ». C'est donc sur une terre pleine de symboles que roulent les Panzer de Guderian. Ils vont fondre sur la Somme depuis la région d'Albert, la 1.Pz.Div. ayant Amiens pour objectif, avec ordre d'établir une tête de pont au sud de la Somme. La 2.Pz.Div. est lancée quant à elle sur Abbeville, puis la mer, tout en devant elle aussi créer une poche au sud du fleuve. La 10.Pz.Div. formera un front défensif à l'est de Corbie.

Le 20 à 8 h 45, la 1.Pz.Div. se met en route. Dès midi, la ville d'Amiens est tombée et une tête de pont profonde de près de six kilomètres a été établie au sud de la Somme. Le succès est total.

De retour à Albert, Guderian constate que la 2.Pz.Div. n'a pas bougé. L'essence manque et les officiers demandent à être ravitaillés avant de partir. Guderian s'étonne. Le travail d'état-major a toujours été remarquablement fait depuis le début de la campagne, il n'y a aucune raison pour que l'essence manque. Après vérification, il y a largement assez d'essence pour




*Page ci-contre, en haut :*
**Dans la vallée de la Somme, les Panzer-Divisionen de Guderian sont suivies d'unités d'infanterie qui ne sont pas toutes motorisées, comme cette batterie d'artillerie lourde de 15 cm. L'attelage passe sur une écluse où un pont de fortune a été posé par les pontonniers, puis, en suivant le chemin de halage, rejoint la grand'route près du pont détruit. (BA)**

*Page ci-contre, en bas :*
**Dans les rues d'Abbeville, un Panzer I de la 2. Panzer-Division le 20 mai 1940. La ville a été ravagée par un bombardement aérien totalement injustifié, si ce n'est pour créer la panique sur l'axe d'attaque allemand, afin de briser toute forme de résistance. Mais le 20 mai, il n'y a rien devant les chars de Guderian.**
**Le Panzer I, encore en service en grande quantité dans les Panzer-Divisionen en 1940, n'a pas plus de valeur que les AMR Renault 33 et 35 des dragons portés de la cavalerie française. Son blindage est ridiculement faible et son armement dérisoire. Son seul avantage est de faire nombre. (BA)**

*Ci-dessous :*
**Cette photo a été prise à Aizecourt-le-Haut, à une cinquantaine de kilomètres de Cambrai et de Saint-Quentin. Le Panzer IV déchenillé appartient de façon évidente à la 1. Panzer-Division, dont la feuille de chêne est visible à l'extrême droite de la photo. Parmi les prisonniers, on distingue une proportion importante de soldats originaires d'Afrique du Nord. Il s'agit de tirailleurs algériens d'une division d'infanterie nord-africaine, assurément la 4e DINA vu la position de cette dernière sur le front le 19 mai. (BA)**

atteindre la mer. Et Guderian de noter dans ses mémoires : « *On ne doit jamais écouter les rapports des commandants indiquant que l'essence manque. Généralement, ils en ont. Mais lorsqu'ils sont fatigués, l'essence soudain manque !* » [1]

Remise sur selle, la 2.Pz.Div. atteint Abbeville le 20 mai à 19 heures. Un peu plus tard dans la nuit, le bataillon Spitta (du nom de son chef), de la 2.Panzer Division, roule dans Noyelles-sur-Mer. Dans la lueur des terribles incendies qui ravagent Abbeville, les soldats allemands aperçoivent le doux clapot de la mer qui se brise dans le fond de la baie de Somme. La mer ! Le vieux rêve de 1914, qui avait coûté si cher à l'armée allemande amputée de ses élites lors du « massacre des innocents », le voilà qui se réalise. Le succès est cette fois au rendez-vous, les armées française, belge et britannique sont prises au piège. La victoire n'est plus qu'une question de jours.

1. Guderian (Heinz), Panzerleader, op.cit. p.113.

# UNE CONTRE-OFFENSIVE ?

**Deux Matilda I du 4th RTR dans une ferme d'Ascq, près de Lille, peu avant la campagne de mai 1940. Cette très bonne photo montre tous les détails du camouflage et donne quelques clés pour identifier ces chars comme appartenant au 4th RTR. Tout d'abord et c'est le plus visible, la plaque de tôle rapportée qui porte le numéro 4. Il va sans dire qu'en opération, elle serait ôtée. Autre moyen de reconnaître le 4th RTR : les noms des engins, Dreadnought et Dolphin, qui commencent par un D, la quatrième lettre de l'alphabet. Enfin, on remarque en haut de la tourelle un petit œil, qui est le fameux œil chinois, symbole du 4th RTR. L'histoire remonte à la première guerre mondiale, au dépôt de Noyelles-sur-Mer, dans la Somme, où un travailleur chinois avait demandé : « *Comment les tanks peuvent-ils voir s'ils n'ont pas d'yeux ?* ». (IWM)**

La dernière directive de Gamelin, la fameuse *instruction personnelle et secrète* n° 12 du 19 mai 1940, est surtout connue pour sa phrase d'introduction, jugée par beaucoup comme la preuve de l'incapacité du général en chef : « *Sans vouloir intervenir dans la conduite de la bataille en cours...* » Mais elle recèle aussi quelques bonnes idées générales qui seront d'ailleurs reprises en partie par Weygand : jouer d'extrême audace, s'ouvrir de force la route de la Somme, jeter sur les arrières ennemies des forces mobiles qui les désorganiseront, préparer une offensive de la 2e armée sur les ponts de Mézières, etc. tout en insistant sur la rapidité d'exécution : « *Le tout est une question d'heures* ».

Comme toujours avec Gamelin, le plan est brillant, plaisant à l'idée, mais terriblement loin de la réalité.

Nous avons déja vu que les démonstrations de la 4e DCR au sud de la brêche n'étaient en rien des tentatives de reconstituer le front en coupant les divisions blindées allemandes de leurs arrières. Quant aux vœux pieux de Gamelin, ils ne seront pas suivis d'effet. Ainsi, il est possible d'affirmer qu'aucune tentative de contre-offensive n'a été ébauchée, pas plus que de tentative de percée de la part des divisions encerclées.

Cette affirmation est bonne à la fois pour les Français et les Anglais. Certes, le cabinet de guerre de Londres a bien envoyé le 20 mai un câble ainsi rédigé au général Ironside, chef d'état-major impérial, alors présent en France pour juger de la situation : « *Le BEF doit faire mouvement vers le sud en direction d'Amiens, en attaquant toutes les forces ennemies qu'il rencontrera et se repositionner sur la gauche de l'armée française.* »

Ce message est l'exact pendant de la directive de Gamelin : plaisant sur le papier, mais irréalisable. A cela une raison : l'excellence du plan allemand. Car les forces alliées encerclées ne sont pas prises dans une nasse d'où il suffit de se retourner pour sortir. Sur le front belge, elles sont prises à la gorge par un adversaire qu'elles contiennent avec grand mal. Dans ces conditions, elles sont absolument incapables de se dégager pour faire front vers le sud et tenter d'isoler Guderian et ses chars.

Pour avoir une chance de succès, la contre-attaque alliée devrait avoir lieu dès le 21 mai, ou le 22 au plus tard, avant que le gros des divisions d'infanterie allemandes ne viennent consolider le front des Panzer-Divisionen. Or, que peuvent aligner Gort et Billotte sur leur front sud ? A peine plus d'une poussière d'unités.

## Les effectifs britanniques à Arras

Sur le papier, Gort a réussi à dégager deux divisions d'infanterie du front nord, les 5th et 50th Infantry Divisions, et la 1st Armoured Brigade. Une force ayant, somme toute, fière allure, au moins sur le papier (20% des effectifs du BEF). Dans la réalité, il n'en est pas de même. Tout d'abord, les divisions d'infanterie sont incomplètes, avec deux brigades chacune au lieu de trois. En outre, leur mouvement est à peine terminé.

La 1st Armoured Brigade, forte des 4th et 7th RTR, ne compte en tout et pour tout que 74 chars, dont seulement 16 sont de valeur : des Infantry Tanks Mark II, plus connus sous le nom de Matilda II. Avec leur épais blindage et leur canon de 2 livres (40 mm), ils peuvent rivaliser avec tous les chars allemands, sauf en vitesse. Comme l'indique leur nom de char d'infanterie, ils sont destinés à soutenir celle-ci et avancent à la vitesse maximale de 24 km/h. Mais le gros de la brigade est constitué de l'infâme Matilda I, une aberration roulante de l'entre-deux-guerres, lourdement blindé et donc cher de construction, mais n'emportant que deux hommes d'équipage et surtout une seule et unique mitrailleuse (de 7,7 ou de 12,7 mm), à la vitesse de pointe de 13 km/h !

Avec un tel matériel, les Anglais comprennent vite qu'il leur est impossible de percer vers le sud et encore moins de poursuivre Guderian. Il y a d'ailleurs d'autres raisons : avec la destruction de la 9e DIM sur la Sambre, la capture du Cateau, de Caudry puis de Cambrai au nord, de Péronne et Albert au sud, tout le flanc est de la maigre force regroupée autour d'Arras est « en l'air ». Le général Franklyn, qui commande ce détachement, est forcé de placer deux brigades (les 13th et 150th Infantry Brigades) à l'est de la capitale

du Pas-de-Calais. Comme il garde avec raison la 17th Brigade en réserve, il ne reste plus qu'une seule brigade, la 151st, pour attaquer vers le sud, soit 3 500 hommes et 74 chars, dont seulement 16 équipés d'un canon.

Devant ces chiffres accablants, Franklyn et Gort sont obligés de renoncer à la directive provenant du War Cabinet : la contre-offensive voulue par Churchill n'aura pas lieu. La bataille qui se déroulera le 21 mai au sud d'Arras n'est qu'une opération de nettoyage des abords de la ville, sans doute destinée à laisser du temps aux services administratifs du BEF pour évacuer leurs bureaux et se replier vers le nord-ouest, même s'il n'est pas encore officiellement question de rembarquement... En ce sens, la bataille d'Arras fait partie des opérations préliminaires à Dunkerque. Nous la traiterons donc dans un prochain volume consacré à ce sujet.

## Les effectifs français

Après la destruction de la 9e DIM et la fin de la 9e armée, quelques unités sont rameutées de toute urgence dans le secteur d'Arras. Il s'agit de la 3e DLM, de la 25e DIM du général Molinié, le futur héros de Lille, et de quelques regroupements de circonstance. La 25e DIM attaquera le 22 mai vers Cambrai, échouant à proximité immédiate de la ville, sous les coups de l'aviation d'assaut. Quant à la 3e DLM, avec ses Somua S 35 et ses Hotchkiss H 39, elle attaquera aux côtés des Anglais à Arras mais sans grande liaison avec eux, ce qui aura des conséquences fâcheuses. Enfin, un groupement de circonstance jouera aussi un rôle important, quoique totalement méconnu : le GBC 515, qui unit les restes du 35e BCC (3 chars R 35), du 13e BCC (33 chars H 35) et enfin une petite compagnie du 22e BCC (avec 11 chars R 35 rattachés au 35e BCC). En tout, 47 chars dont le rôle à l'ouest du champ de bataille ne sera pas négligeable.

## Une surprise pour Rommel

Tels sont les effectifs qui se rassemblent le 20 mai en vue de donner un coup d'arrêt à la progression allemande au sud d'Arras. Pour la première fois de la campagne, les Alliés alignent des effectifs à peu près similaires à ceux de la 7.Pz.Div. que le sort a placé sur leur route.

Rommel, après la prise du Cateau, n'a pas eu de grandes difficultés à poursuivre son avance, aucune unité constituée n'étant placée derrière la 9e DIM. Le 19, il prend Cambrai sans coup férir. Puis, sans doute parce que certaines de ses unités sont attardées sur la Sambre où elles achèvent de liquider la résistance de la 9e DIM, il ordonne une halte. Pendant près de 20 heures, la 7. Panzer-Division reste immobile.

Le 20 avant l'aube, elle reprend son avance vers Arras, mais les chars se détachent une nouvelle fois de l'infanterie et la résistance française qui se durcit avec l'arrivée de la 25e DIM et d'unités de cavalerie, contraint une nouvelle fois la 7.Pz.Div. à s'arrêter pour se regrouper. La Luftwaffe indique que plusieurs divisions alliées se concentrent autour d'Arras.

**Touché de plusieurs impacts, un char Somua S 35 git le long d'une route, après la bataille autour d'Arras. Cet appareil est celui que nous représentons sur notre planche en couleurs p. 65. Son matricule, N° 67 257, et la forme particulière de ses cocardes (rond bleu central proportionnellement un peu trop gros) montrent qu'il appartient à la toute première série de chars de cavalerie, livrés dès 1938 à la 1re DLM. Pourtant, contrairement aux chars habituellement rencontrés aux 4e cuirassiers et 18e dragons, il ne porte apparemment pas d'insigne de régiment sur le côté de la caisse vers l'avant. On notera en revanche son grand numéro « 14 » blanc de tourelle, dont le 4 a une proportion peu usuelle. Le 22 mai 1940, la 1re DLM se trouve à 10 km à nord-ouest d'Arras, et la 2e DLM n'est pas loin non plus. A quelques kilomètres de distance, les hommes de la 7.Pz.Div. de Rommel ont pu affronter des éléments des trois DLM...**

Cela n'inquiète guère Rommel, toujours très confiant. Il prévoit de contourner Arras par l'ouest pour surprendre ses adversaires. Dans la nuit du 20 au 21 mai, il apprend que la 2.Pz.Div. est arrivée au bord de la Manche. Ainsi l'encerclement est réalisé. La première phase de la campagne est terminée. La seconde, qui commence le lendemain par la bataille d'Arras, va surprendre totalement le Kommandeur de la 7.Panzer-Division.

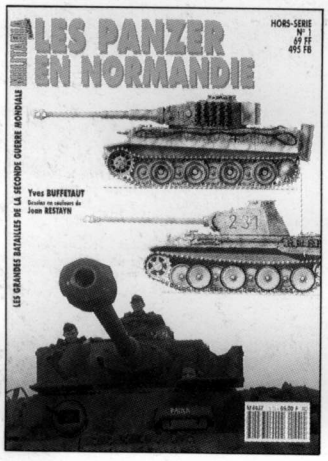
Lorsque la nuit tombe le 20 mai 1940, l'Allemagne vient de remporter une victoire inimaginable. En dix jours seulement, ses armées ont pénétré d'environ 300 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies, isolant l'élite des armées alliées et détruisant totalement sur leur passage quatre divisions d'infanterie, une division cuirassée, décimant quatre divisions de cavalerie, deux brigades de spahis, deux autres divisions cuirassées, plusieurs divisions d'infanterie, anéantissant enfin l'essentiel des moyens de reconnaissance et de bombardement de l'aviation française.

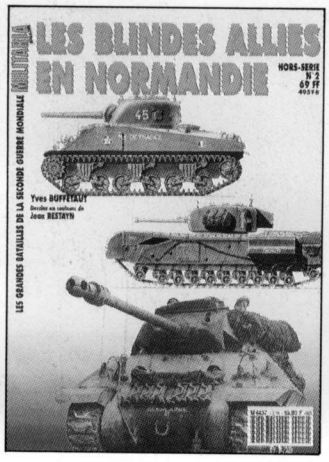
Nous avons vu au cours du texte les raisons de cet exploit, il n'est donc pas nécessaire d'y revenir.

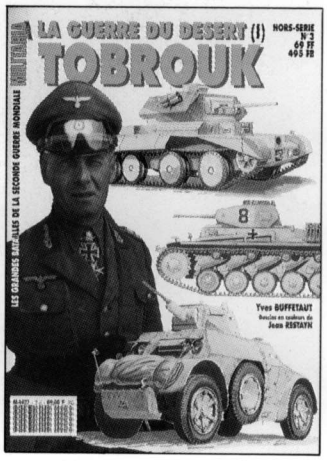
Mais l'essentiel, ou le plus délicat, reste à faire : la bataille qui va s'engager à partir du 21 mai est vraiment décisive : il va falloir transformer le succès du coup de faux en une victoire totale. En août et septembre 1914 aussi, l'armée allemande avait remporté une série de succès stupéfiants et causé des pertes très lourdes aux Français. Puis le « miracle de la Marne » avait tout remis en question au moment même où la victoire semblait certaine. Ce souvenir de 1914 hante tous les esprits, aussi bien au GQG allemand que français. L'OKW et l'OKH vont avoir un instant d'hésitation, une retenue qui rendra la victoire incomplète. Hitler, Brauchitsch et les autres vont gâcher les exploits de Guderian, Rommel et Reinhardt.

**Le 4th RTR accompagné d'infanterie, au début de 1940. Le Matilda I, engin particulièrement raté, a au moins un avantage sur nombre de chars français : il est équipé d'un poste émetteur-récepteur. La dotation du 4th RTR au 10 mai 1940 est de 50 chars d'infanterie Mark I, de 5 chars légers Vickers Mk VI (l'un d'eux est visible au seond plan) et de huit Universal Carriers. Au début de la campagne, la 1st Armoured Brigade compte quant à elle 77 Matilda I mais, en raison de sa fragilité, il ne lui en reste plus que 58 à la veille de la bataille d'Arras, le 20 mai 1940, alors que l'unité n'a pas encore combattu. (IWM)**

## DANS LA MEME COLLECTION




**CONCEPTION, MAQUETTE ET REALISATION**
François Vauvillier et Jean-Marie Mongin

© 1992 Yves Buffetaut / Histoire & Collections

Edité par
Histoire & Collections,
19, avenue de la République
75011 Paris
Tél. : (1) 43 57 83 83

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage, est interdite sans l'autorisation préalable et écrite de l'éditeur.

Numéro d'éditeur : 2-908182
Dépôt légal : 1er trimestre 1992
Achevé d'imprimer le 29 février 1992
Imprimé en France

**MILITARIA MAGAZINE**

**Directeur de la rédaction et de la publication** : François Vauvillier
**Directeur administratif et commercial** : Yves Jobert
**Secrétaire général de rédaction** : Jean-Marie Mongin
**Rédacteur en chef** : Philippe Charbonnier
**Rédacteur en chef honoraire/conseiller technique** : Jean Bouchery
**Rédacteur en chef adjoint "DBCM"** : Jean Rocheteau
**Rédacteur en chef adjoint "Equipage"** : P .Meaux Saint Marc
**Rédaction** : S.Ciejka, Eric Micheletti, Philippe Teulé, J.-L. Viau

**Principaux collaborateurs** : B.Alberti, J. Alluchon, G. Bailly, L.Berrafato, G.Bernard, P. Besnard, J.-M. Boniface, P. Bouchery, Y. Buffetaut, D.Coste, M.Cotton, E.Dagnicourt, D. Davies, L.Delpérier C. Deschodt, F. Finel, J. Gawne, G. Gorokhoff, A.Hohnadel, J. Huon, J. de Lagarde, D. Lassus, F. Lazzarini, E.Lefèvre, B.Malvaux, F. Mesturini, L. Mirouze, P. Noël, P. Regenstreif, P. Renoux, J. Restayn, J.Rutkiewicz, J. Sicard, R.-D. Stiot †, Y.Tariel, M. Truttmann, H. Vuillemin.
**Abonnements,rédaction**
Histoire & Collections, 19, avenue de la République,75011 Paris. Tél. : 43.57.83.83. Fax. : 40.21.97.55
**Vente en kiosque par NMPP -Vente au détail :** Armes & Collections 19, av. de la République, 75011 Paris. Tél: 47.00.68.72
**Points de vente spécialisés en France** : Histoire et Documents, 6 allée des Battues, 94432 Chennevières-sur-Marne Cedex. Tél. : 45.76.77.41.

**Distribution à l'étranger :**
**Belgique** : Soumillion, 28, avenue Massenet, B-1190 Bruxelles.
**Italie :** Tuttostoria, Ermanno Albertelli Edltore, B.P. 395, 43100 Parma.
**Espagne :** C.A Munana, Casado Del Alisal 10, 28014 Madrid.
**USA :** Bill Dean Books Ltd, PO Box 69 Whitestone NY 11357. Tel.: 718.359.69.69.
RZM Imports Dist., PO Box 995, Southbury, CT 06488. Tel. : 1-800-562-7308

*"Militaria Magazine"* est un mensuel publié par "Histoire et Collections", SARL au capital de 247 000F.
Principaux associés: François Vauvillier (Gérant), Yves Jobert, Jean Bouchery.
Numéro de commission paritaire: 65 644.

● Photocomposition intégrée *Macintosh* II ci ● Photogravure noire: SCIPE ● Photogravure couleur: Ozaland ● Impression: NIC
© *Copyright Histoire & Collections* 1992. **Reproduction interdite sans accord écrit préalable**

*Disponible chez le même éditeur :*
**Collection Europa Militaria**
(fascicules de 64 pages tout en couleurs, format 19,5 x 26 cm, brochés, dos carré collé, 89 FF chaque)

**N° 1** - Paras, la 11e division parachutiste
(ISBN 2-908182-00-9)

**N° 2** - Soldats de la Seconde Guerre mondiale
(ISBN 2-908182-01-7)

**N° 3** - Soldats de la Première Guerre mondiale
(ISBN 2-908182-02-5)

**N° 4** - Chars de l'OTAN
(ISBN 2-908182-03-3)

**N° 5** - USMC, les Marines aujourd'hui
(ISBN 2-908182-04-1)

**N° 6** - Waffen-SS, uniformes et équipements
(ISBN 2-908182-05-X)

**N° 7** - Bouclier du Désert
(ISBN 2-908182-06-8)

**N° 8** - Tempête du Désert, la guerre aérienne
(ISBN 2-908182-08-4)

**N° 9** - La 82e US Airborne
(ISBN 2-908182-11-4)

*Hors-collection :*
Victoire dans le Golfe (volume de 132 pages tout en couleurs, format 20,5 x 27 cm, 119 F)
(ISBN 2-908182-07-6))

*et, tous les mois,* **Militaria Magazine**, *le magazine des collectionneurs et des passionnés d'histoire militaire des deux guerres mondiales.*